[projet: de la couverture du professeur Pierre Droesseart]

Feuille de liaison d'un ANCIEN de l'ATHÉNÉE

Sommaire

Editorial	1
Joseph Mersch : Comment t'appelles-tu ?	3
Gesiichter aus dem Athenee	6
Jean David : Essais, Nouvelles, Ballades	7
Fernand Emmel : Ein Abt auf Reisen – Neuveforge Philippe	13
Joseph Mersch : Am Hellenger Bunker	43
Jos Tockert Trio im Athenäum [1847]	53
Affaire «Les Mains Sales» de Jean-Paul Sartre	64
In den fünfziger Jahren	71
Nicolas Margue : En Vrac	79
Jean David : Le souvenir	82
Fernand Emmel : 1567 im Jahr der gefährlichen Krankheit	83
Alain Atten : Tractatus Pipologico philosophicus	97
Henri Steinmetz : Conveniat 1982 vun der Ire B 1952	99
Photo-Flashback	110
Gaston Vogel : La Ville Meurtrie	114
Jean Bour : Les précurseurs de Mai 1968	129
Robert Hoffmann : Flashback sur Jean Schaack	136
Lex Jacoby : « Hoffmanns Erzählungen »	142
François Delvaux : Aus früheren Zeiten	149
Wer war's ?	173

Suite N° 38 **février 2023**
Helmdange **23 am Gehr**

Editorial

Ils auront bravé l'épreuve du temps. Ils auront récidivé une dernière fois. Ils auront fait preuve d'énergie et de dextérité en sortant ce dernier numéro.

La pandémie n'aura pas raison de ce dernier numéro qui paraît avec un léger décalage. L'équipe autour de Gilbert Maurer, Fernand Emmel et Joseph Mersch a su s'investir pour publier ces pépites qui permettront aux plus anciens de revivre des moments révolus. Pour d'autres, il s'agira de découvertes et d'une prise de conscience pour les moins anciens que les ennuis du quotidien n'étaient tout compte fait pas si différents. Pour d'autres encore, les plus jeunes anciens, ce seront des récits qui, finalement, leur permettront de savoir que nous partageons tous un passé commun : un passage sur les bancs de l'Athénée qui aura non seulement façonné nos esprits, mais qui aura permis de forger des amitiés que nous continuons à chérir.

Le temps du papier est révolu - ou pas. Le bulletin de liaison sous cette forme fera ses révérences avec la parution de ce dernier numéro.

Applaudissons tous les membres du comité de rédaction et tous les contributeurs qui au fil des années ont participé au succès incontestable de ce périodique.

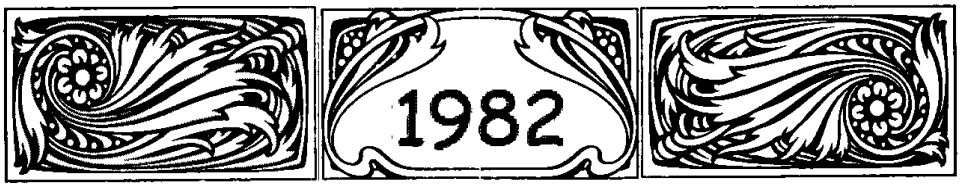
Au nom des Anciens de l'Athénée nous vous souhaitons une lecture aventureuse et nous nous réjouissons de vous retrouver sous un nouveau format pour faire perdurer les souvenirs que nous souhaitons partager.

Gilbert Maurer	Henry De Ron
Pour le comité de rédaction	Président de l'AAA

Le comité des Anciens avait trouvé bon de remplacer l'éditorial du bulletin 37 par ce texte.

Il aurait fallu en faire des photocopies et masquer ainsi le texte d'introduction. Or ce projet a échoué car personne ne s'est empressé de suffire à cette besogne; et ainsi la large part des bulletins 37 a été recyclée! Tant pis!

Avec cette édition intitulée Suite 38, nous entamons la poursuite de la série des publications, mais en dehors du cadre de l'association des Anciens de l'Athénée. Il nous reste pas mal de sujets à aborder et à vous soumettre, car pendant les quarante ans d'existence, beaucoup de données se sont amassées. Le regretté Fernand Emmel n'a pas pu mettre la touche finale à maints écrits – nous les publierons donc dans leur état d'ébauche.



Eheu - fugaces labuntur anni

(HORACE, liv. II, ode XI)

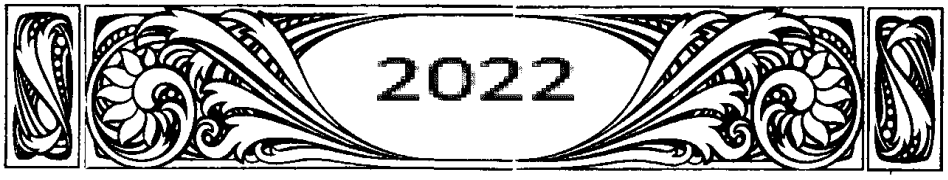
[Hélas! Les années s'enfuient rapidement]

41 ans depuis la constitution de l'Association des Anciens de l'Athénée!

Les quelques anciens élèves réunis dans un comité ad hoc pour élaborer des statuts, approuvèrent le 19 avril 1982 dans le bureau du directeur Henri Folmer ce document en y apposant leur signature.

Après cette cérémonie, on a trinqué à la prospérité de ce nouveau partenaire au sein de la communauté de l'Athénée. Et des idées sur le devenir, la croissance et la prospérité de la nouvelle association ont été échangées - s'agissait-il de vœux pieux?

En tout cas, cette association a réussi à survivre pendant une quarantaine d'années et à offrir des activités intéressantes et variées à ses adhérents. Le Bulletin de liaison assurait la liaison entre les membres âgés de 20 à plus de 100 ans.



Comment t'appelles-tu?

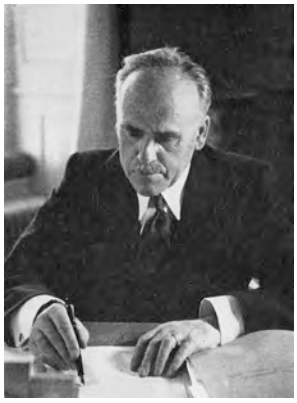
Non, chers lecteurs, je ne vous parlerai pas des noms de famille: les Schmit, Muller et Weber, toujours au top du hit-parade vont peu à peu s'éclipser devant les Neves, Lopes, da Silva et autres Saljevic et Ciricovic. Pour les noms de famille, je vous recommande un livre précieux: "Unsere Familiennamen", préfacé par notre ami, Ancien de l'Athénée, Georges Als. Ce livre, paru en 1982, mériterait d'être remis à jour et réédité. C'est une mine d'or pour ceux qui s'intéressent à notre patrimoine.

Je voudrais soulever quelques questions au sujet de l'école. Tout récemment, nos députés, sollicités de s'exprimer sur l'école et de voter une série de lois, ont à l'unisson affirmé que notre école était mauvaise, tout en ayant des qualités . . . et que tout compte fait, elle était excellente. L'école est une des rares grandes entreprises en Europe gérée intégralement par l'Etat. Le service public peut avoir des avantages, s'il remplit certaines conditions, comme l'exige Michel Drucker pour la télévision publique: « . . . avoir des ambitions. C'est-à-dire prendre des risques, montrer aux gens non seulement ce qu'ils aiment, mais aussi ce qu'ils pourraient aimer, véhiculer une culture destinée à la fois aux élites et au plus grand nombre.»

Depuis belle lurette, les ministres en charge de ce portefeuille s'attaquent dès leur entrée en fonction à une réforme ou du moins à une réformette. Mais il y a des antécédents précieux: Edgar Faure, homme intelligent, expérimenté, diplomate, a été chargé par le Général de Gaulle de rafistoler l'école française. Il n'y a pas intégré de réforme profonde, l'occasion pourtant était belle. Il s'en est expliqué: pour chaque réforme il y a quatre opposants potentiels: les enseignants, les manuels, les parents et les élèves.

Edgar Faure

Claude Allègre



Pierre Frieden

Convaincu de la nécessité d'une réforme approfondie, François Mitterrand, pour la mener à bien, en chargea un homme du sérail, Claude Allègre, lui-même enseignant. En homme énergique, il s'y attaqua -"allègrement". L'opposition, le refus furent tellement fermes, même virulents que le tandem Mitterrand-Allègre abandonna le projet de dégraisser le "mammouth". Allègre fut débarqué, on peut supposer qu'il rêve nuitamment de son destin de diététicien de l'école publique.

Mais voilà que j'en suis où je voulais en venir. Tout de suite après la Seconde Guerre Mondiale, l'école au Luxembourg, déjà un tantinet vétuste avant la guerre, avait subi les ravages de l'heure allemande. Rust était passé par là.

Pierre Frieden, excellent enseignant lui-même, résistant, revenant des camps nazis, fut nommé Ministre de l'Instruction Publique. Rapidement, il changea l'étiquette de son ministère en celui de l'Education Nationale. Dans une série de publications, Pierre Frieden exposait ses vues sur la société à bâtir après le désastre de la guerre. Il y intégrait également son opinion d'associer instruction et éducation. Actuellement est-ce encore un Ministère de l'Education Nationale? L'école est-elle encore consciente de sa mission d'éducation?

Lors de l'explication de la nouvelle loi, Madame la Ministre a souligné qu'il était essentiel d'encourager les enfants et les jeunes en les gratifiant de quelques louanges. Que vous dites vrai, Madame! Dans tous les domaines de l'activité humaine, il est utile, même nécessaire de soutenir les acteurs en les assurant de notre sympathie et de notre admiration. Même les vieux vous en seront reconnaissants. Nous applaudissons les artistes, les sportifs, les orateurs, pourquoi pas les braves ouvriers, employés . . . et étudiants.

Pour former des personnes de valeur, qui assureront le progrès de notre société, il ne suffit pas de distribuer des louanges sans attirer l'attention du concerné sur tel manque, telle insuffisance; sans lui soumettre des critiques bien fondées, nous risquons de créer un présomptueux.

A ce propos, l'histoire d'un élève de l'Athénée me vient à l'esprit. Il était intelligent, travailleur, ambitieux, incontestablement le major de sa classe. Il était premier en latin, en français, récoltait le maximum de points en arithmétique, en histoire, en géographie, en sciences naturelles. Pourquoi ne pas ambitionner de briller en éducation physique? A force de volonté, d'exercices réguliers et appuyés, il émergea du lot.

Son caractère excessif déplut à certains enseignants, l'un d'eux lui fit remarquer un jour, que parmi les aveugles le borgne est roi. Un fleuron manquait encore au tableau de chasse de notre ami: Comme dans toutes les écoles du monde, quelques-uns de nos condisciples étaient champions en fraude, il voulait devenir membre de leur sérail. Il décida donc de se mettre en évidence lors de la composition chez le Professeur François Schneider. D'ailleurs, frauder chez Fritz était habituel. Avant le début de la composition, notre copain nous annonça à haute voix qu'il allait frauder. Fritz l'avait entendu. Il a fallu à peine dix minutes pour que Fritz le piquât en flagrant délit, lui intimât l'ordre d'arrêter d'écrire et lui annonçât qu'il aurait un seul point sur son bulletin. Une intervention auprès du directeur fut vaine. Notre ami, dans le classement trimestriel recula de la première à la deuxième place. Il fit une brillante carrière professionnelle, émaillée de quelques frasques et de quelques échecs, toujours inhérents à son caractère par trop ambitieux.

Sur le tard, son impétuosité se calma, nos contacts téléphoniques étaient empreints de sympathie et de cordialité. S'il avait compris et pris à coeur les paroles et les gestes éducatifs de nos professeurs, il aurait peut-être vécu une vie plus mesurée, plus fructueuse; en contrepartie riche en satisfaction.

Notre société a évolué, elle évolue. Certainement. Nous assistons à une cer-taine désaffection des parents vis-à-vis de leurs enfants, manque de temps, peur

inconsciente des responsabilités? D'un autre côté, ils veillent attentivement à ce qu'on ne touche pas à leurs têtes blondes. L'enseignement devient de plus en plus pragmatique, moins attentif aux notions d'éthique. Le Ministère de l'Education Nationale n'évolue-t-il pas piano piano pour redevenir un Ministère de l'Instruction Publique? Les Anciens devraient le regretter, les Parents d'Elèves y réfléchir.

Quelque temps après avoir rédigé ce texte, je suis tombé sur un extrait du discours que Mme Jacqueline de Romilly a prononcé le 28 octobre 2008 à l'Institut de France. Madame de Romilly était enseignante de haut niveau, elle est Membre de l'Académie Française. Son point de vue nous semble confirmer nos humbles réflexions.

«Enseignement» et «éducation» sont deux mots presque synonymes qui pourraient s'employer l'un pour l'autre. Il existe cependant entre eux une légère nuance de sens: l'enseignement désigne avant tout la transmission des connaissances intellectuelles; le mot éducation, qui a pu s'employer à propos d'animaux, désigne le fait de mener un être à l'accomplissement de ses qualités propres; pour l'homme ces qualités humaines concernent l'esprit, le caractère et l'aptitude à la vie en société. Naturellement, enseignement intellectuel et formation morale ne vont jamais tout à fait l'un sans l'autre. Mais il se trouve que, depuis quelques décennies, une sorte de divorce semble être intervenue entre ces deux orientations, et il s'est ainsi ouvert une crise qui me paraît grave.

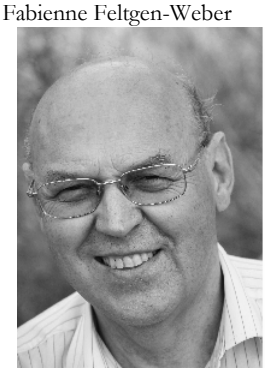
Jos Mersch

Gesiichter aus dem Athenee

Henri Mousel

Fabienne Feltgen-Weber

Simone Beissel



Guy Muller

Jean-Louis Gindt

Pia Colling-Heinricy

Rita Brucher

Jos Fohl

. . . De la Célébrité.. .

«Qu'en un jour, en un lieu un seul fait accompli ...»

(Ci-après, un document exceptionnel: un extrait des Mémoires d'un certain Monsieur X...)

...Ce Boileau, c'était un type, «un sacré mec», même!

Comment dit-il déjà, précisant et complétant sa recommandation? **«... Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli».**

«A la façon que j'cause », ça veut dire en mettre plein la vue à toute la gale-rie, rien qu'avec un geste les mettre tous baba...c'est très exactement ce que je veux!

Vous comprenez, l'ardeur au travail - y en a qui disent « la joie de vivre est dans l'action... » (j'vous d'mande un peu, faut pas charrier !) D'autres, des personnages tout aussi célèbres, y sont allés de leur grain de sel, comme celui-là: «Travaillez, prenez de la peine...» Et le bon peuple d'applaudir, émerveillé – évidemment, c'est pas sa peine à lui, qu'il applaudit, il sait trop ce qu'elle lui coûte, quand on l'oblige à en fournir. C'est pas la pratique, c'est la théorie, la belle morale qu' «ils» nous serinent et qui, à «eux», ne coûte pas une goutte de sueur!

Tout ça, voyez-vous, c'est pas mon truc. Je vais vers mes vingt-cinq berges, j'ai une expérience qui me confirme dans «ma» vérité: moins j'en fais, mieux je me porte! Et vous savez, ce n'est pas pour dire, mais j'en sais quelque chose. Du plus loin que je me souvienne, je n'ai jamais fait rien, ce qui s'appelle rien - eh bien, je me porte comme un charme, je suis une preuve vivante de ce que j'avance.

Ça n'empêche pas qu'on ait sa fierté.

L'autre jour, un de mes anciens camarades de classe (il n'a pas inventé la poudre, il était avant-dernier, juste devant moi; aujourd'hui il balaye les classes dans une école), en me montrant ses mains rayonnait. Et il me disait: «Regarde les ampoules que j'ai attrapées! mais tu devrais voir mes classes - on mangerait, à même le parquet! » - «Tu sais, lui ai je répondu, j'aime pas tellement me baisser! »

Dimanche dernier, un type qui habite dans notre rue - il fait du vélo, il s'entraîne tous les jours après le boulot - a remporté une course locale. Le soir au bistrot - je le fréquente aussi, il faut se tenir au courant et quelques godets de rouge sont les bienvenus... - il fallait l'entendre (c'est-à-dire, on n'entendait que lui) claironner: «Aujourd'hui, j'ai encore gagné! Et j'ai battu le record du tour du circuit, à trois reprises: on n'est pas près de l'égaler!»

J'ai observé agacé: «Pour sûr, pas avant l'an prochain, la course est annuelle!»

Je vous citerai encore notre «roi de la pétanque», comme le désignent ses amis: il les bat tous les dimanche matin, sous les platanes à côté de l'église, en attendant la sortie de la messe. Moi, je l'ai regardé faire, depuis le banc, à l'om-bre, où j'étais assis. Du plus loin qu'il a vu sa femme sortir de l'église - il ne veut pas qu' elle manque la messe, «elle lui gagne sa part de paradis avec la sienne», qu'il dit - il lui lance bien fort, pour que l'entendent tous les gusses sortant avec elle: «Bobonne, qu'est-ce que je leur ai mis, cette fois encore!»

J'ai rien dit - j'aurais dû m'égosiller aussi, il faisait trop chaud. Mais les fidèles censés l'entendre aussi, ils en avaient autant à cirer qu'elle: ils ne pen-saient qu'à

leur déjeuner du dimanche, si proche.

Alors, comprenez-moi, je me suis dit: «Ça commence à bien faire: moi, sous prétexte que je ne fais rien, on ne parlerait jamais de moi? Où serait la justice?»

Ce n'est pas que j'aie envie de changer de statut, je conserve le mien, comme qui dirait chômeur à perpétuité. Imaginez un instant que je me mette à m'activer, tout d'un coup, comme ces petits forçats autour de moi: mon organisme, si bien rodé au «dolce farniente» (tout de même, on parle étranger, comme vous le constatez), ne résisterait pas à cette épreuve!

Mais alors ... Puisqu'on prétend me démontrer qu'il faut faire quelque chose pour qu'on parle de vous et que pour ma part je ne le peux pas (je viens de vous le démontrer et je ne le veux pas davantage), une valeur comme la mienne serait-elle condamnée à demeurer dans l'ombre?

Je vous le dis tout net: la potentialité de ma célébrité ne saurait se satisfaire de la reconnaissance fortuite, telle l'humble violette cachée sous la mousse, heurtée par le pied de quelque promeneur (la belle image, tout de même!)

C'est ainsi que j'ai mené longtemps un combat solitaire, partagé entre les valeurs également respectables de la défense de l'oisiveté dont j'ai fait mon genre de vie et la mise en évidence de mon éminente personnalité. Reconnaissez que mon mérite était d'autant plus grand, dans l'arbitrage que je m'imposais, que mon accoutumance à l'inaction m'inclinait à remettre ma décision, comme je le fais pour toute chose, à une date ultérieure!

C'est alors que, selon l'expression employée par Boileau («enfin Malherbe vint... ») ce fut lui-même, Boileau, qui survint pour moi avec sa maxime miraculeuse: («...Qu'en un jour, un seul lieu, un seul fait accompli...»)

Vous me comprenez, je suis capable de transiger, lorsque l'enjeu en vaut la peine: au lieu de ne faire rien du tout, je ferai une chose, une seule. Elle me rendra célèbre et ensuite, je reprendrai ma vie où je l'aurai interrompue, c'est-à-dire dans mon néant bienheureux.

Une chose ... une seule, certes: mais laquelle?

C'est à partir de ce moment, voyez-vous, que m'apparut la difficulté de mon entreprise.

Puisque l'exposé dans lequel je me suis lancé à votre intention comporte une part d'introspection, permettez-moi de citer ici une de mes qualités maîtresses, laquelle découle de source, si je puis dire, du plus profond de ma nature. Il s'agit de la propension à saisir (en cas de nécessité, s'entend), la première solution qui se présente à moi. Je vous en donnerai trois bonnes raisons, que je qualifierai de complémentaires.

D'abord, dans une situation donnée pouvant s'ouvrir sur des développements différents, le fait de retenir la première qui se présente est le propre d'un esprit qui, comme le mien, évite de s'encombrer de considérations «tergiversatoires» à coup sûr fatigantes.

Ensuite, la qualité de ce même esprit autorise de le créditer d'une capacité élevée d'intuition. Comme il a pressenti, grâce à elle, que la première opportunité devait être la bonne, à quoi bon perdre son temps à pousser plus loin son investigation - au prix de nouveaux efforts, ne l'oubliez pas?

Enfin, il ne saurait être question d'exclure le facteur chance. Je me fie à ma

chance, car je crois pouvoir estimer que je suis né sous une bonne étoile: même si, en différentes occasions dont je veux oublier le souvenir, elle a fâcheusement paru cachée derrière quelque nuage, elle a bien voulu m'accompagner tout au long de mon existence.

Ami lecteur, tant cette qualité des mobiles guidant mes choix que cette richesse de mes forces intérieures, que j'ai pris la peine de vous exposer, m'ont donné à comprendre que cette recherche du «seul fait», à laquelle je devais me livrer, allait me coûter des efforts.

Bien avant la fin de ces subtils jeux de l'esprit, je m'étais affalé dans un bon fauteuil, frappé par le caractère inéluctable de cette perspective .Mais voyez ma réaction, quasi instinctive, devant ce que je ressentais comme un coup du sort : j'eus l'impression qu'un trait de génie traversait mon esprit!

«...Au fait, me disais-je, ***en un jour, en un lieu, un seul fait accompli... »,*** ne venais-je pas, déjà, d'avoir fait le nécessaire?

... Et je me complus à penser, un moment, que cette première action, qui avait consisté à m'asseoir dans mon fauteuil, pouvait peut-être m'apporter cette célébrité à laquelle j'aspirais (les conditions étaient remplies, suivez-moi bien: «en un jour, en un lieu, un seul fait accompli ... »)

Après quelques instants d'euphorie toutefois, due à mon admiration d'avoir si bien concilié mon attachement à l'inaction et mon choix intuitif de la première action qui se révélait être la bonne, j'ai dû tempérer mon enthousiasme, pour deux raisons péremptoires.

D'abord, si je m'étais assis, c'était non pas dans la conscience d'accomplir cette action nécessaire, mais dans le droit-fil de ma nature profonde: anticipant des efforts que j'aurais peut-être à fournir, je commençais par prendre du repos.

Ensuite, même si ma faculté d'adaptation parvenait à me convaincre que ce premier geste était le bon, je devais reconnaître qu'un élément essentiel lui faisait défaut. Il avait été accompli, avec la simplicité qui me caractérise, sans le moin-dre témoin qui, le portant à la connaissance publique, lui aurait fait acquérir la célébrité recherchée ...

C'était encore un tour que me jouait la force de pénétration de mon esprit: en allant droit au but, il avait en quelque sorte confondu la fin avec les moyens. Les moyens, je les avais, j'étais assis dans mon fauteuil. C'était la fin qu'il fallait trouver maintenant!

Ami lecteur, constatez avec moi, s'il vous plaît, la détermination qui m'animait. Il me fallait découvrir l'action que j'aurais à exécuter? Qu'à cela ne tienne, je n'étais pas homme à hésiter devant les difficultés: j'allais la chercher!

Alors ... pensez-vous que, fort de cette résolution, je m'étais mis en chasse, à la manière d'un chien à qui on intime l'ordre «Cherche!», qui se met à fureter partout, parcourant la campagne, le museau à ras de terre et soufflant d'excitation?

Si c'est le cas, pardonnez-moi, j'aurai fait bon marché de certains traits dominants de mon caractère, sur lesquels je n'aurai pas attiré suffisamment votre attention.

Je n'évoquerai ici à nouveau que le plus important, celui de ma répugnance à toute action. Vous concevez qu'avant de me résoudre à surmonter celle-ci, je devais savoir ce que je voulais faire! Avec sagesse, je me suis donc assis à

nouveau, pour y réfléchir.

Il fallait une action ... ET ... elle devait être connue (voyez le FAIT précédent: j'avais agi, certes. Je m'étais assis, mais A L'INSU de tous. Par conséquent, si l'agrément que j'en avais éprouvé justifiait par ailleurs à mes yeux cette action, elle n'avait pu servir, en elle-même, à me faire avancer vers la célébrité). Mes recherches devaient donc porter sur l'action qui me ferait connaître.

Je me flatte d'avoir l'esprit large, c'est-à-dire que je veux être de mon temps. J'ai appris à admettre bien des notions, à faire miennes nombre d'attitudes dans lesquelles je reconnais l'appartenance à notre époque «moderne» (à condition, toutefois et cela va presque sans dire, que ces comportements demeurent dans la catégorie «politiquement correcte»). C'est dans cette perspective progressiste que je devais diriger mes recherches.

Un de nos «chanteurs» qui avait eu son heure de succès (notez qu'il n'entre pas dans la catégorie des «chanteurs sans mélodie» communément désignés sous le nom de «rappeurs», que j'ai encore du mal à apprécier) a paru récemment refaire surface. A cette occasion, la critique - favorable, évidemment - n'a pas manqué de rappeler une action audacieuse de sa part, qui avait contribué à lui assurer la célébrité à l'époque: il avait montré son derrière ... Il paraît que cet artiste a jugé opportun de récidiver pour souligner son «come back» - appréciez le caractère suggestif que prend ici l'expression.

J'avais devant moi un précédent illustre et illustré: devais-je m'en inspirer? Dans mes considérations, je pouvais même écarter l'objection que ce prédéces-seur avait «aussi» chanté: n'était-il pas besoin d'UNE SEULE action? Mais non: outre que je n'étais pas assuré qu' «icelle» (cette action) tiendrait «jusqu'à la fin le théâtre rempli», je devais faire droit aux exigences de mon amour-propre: mon action, unique, se devait aussi d'être originale.

N'allez pas vous imaginer que cette exigence - gratuite, de ma part - était de nature à hypothéquer l'exécution de mon projet: en quelques minutes, la fertilité de mon esprit avait aligné une série d'éventualités parmi lesquelles mon seul embarras aurait été celui de choisir:

-Siffler la tête en bas (je siffle mal, c'est vrai, mais je sais me tenir sur la tête)

-Faire bouger mes oreilles (je sais le faire, tant pis pour le rapprochement avec Aliboron)

-« Srevne'l à esarhp enu reticér » (réciter une phrase à l'envers) ... Mais ce serait bien long à apprendre ...

-Traverser la scène *(du théâtre)* ***sur trois pattes,*** *la quatrième brandissant l'inscription «****le premier tripède».*** Mais il ne faudrait pas une scène trop large, ce doit être fatigant ...

-Prononcer des «h aspirés» *(je sais le faire :* Il pleut des **HHHALLEBARDES, ne touchez pas à la HHHACHE ... une HHHUMANITE souffrante ... HHHUNE, deux, HHHUNE, deux -** *et tant pis pour l'orthographe, n'est-ce pas, mon lieutenant? - etc).* Mais ce «**h»** est soufflé, et non aspiré: au préalable, je devrais sucer des pastilles de menthe ...

-Raconter une histoire drôle, *pêchée dans un vieil Almanach Vermot.* Il est vrai que je devrais prier ma femme de la choisir pour moi, j'ai souvent du mal à saisir la pointe de la plaisanterie...

Etc ...

Vous pouvez le constater, les idées ne me manquaient pas!

Vous l'avouerai-je? A l'encontre de mon inclination naturelle pour saisir la première opportunité, je ne parvenais pas à me décider (il faut dire que je me sentais bien, à demi étendu dans mon fauteuil). Ce devait être le perfectionnisme qui me retenait - encore une caractéristique que ma modestie m'empêche d'appeler une qualité. Vous comprenez, pour atteindre cette célébrité à laquelle j'aspirais, je désirais frapper un grand coup, propre à impressionner les foules ...

Au cours de mes flâneries dans les alentours de mon quartier, j'avais observé à diverses reprises, à un croisement de deux voies à sens unique pas trop fréquentées, le manège d'un véhicule de police et de ses occupants.

La voiture ne s'arrêtait que le temps de déposer deux de ses passagers, des agents en uniforme. Le plus âgé, le chef probablement, conduisait l'autre (parfois une jeune femme) au centre du croisement; après lui avoir donné quelques instructions, il l'y laissait posté et gagnait le trottoir pour l'observer.

Je compris vite qu'il devait s'agir d'un agent frais émoulu - d'un élève, peut-être - qui devait s'entraîner là à régler la circulation. Il s'y employait, avec des gestes appuyés dont il exagérait l'ampleur. Le trafic, à sens unique, n'était pas dense comme je l'ai dit.

J'avais trouvé: c'était là que j'accomplirais le fait qui me vaudrait la célé-brité. Je le préparai avec minutie. Une femme, pensai-je, serait encore plus sensible à mon autorité naturelle. Je me suis donc promené pendant plusieurs jours, à l'heure où avait lieu l'entraînement, examinant les vitrines avec une nonchalance étudiée tout en guignant de l'oeil toutes les voitures qui passaient.

Comme on dit communément, «le passage à l'acte» eut lieu le jour où je vis débarquer de la voiture de police une très jeune femme accompagnée de son supérieur. Ce dernier, après l'avoir mise en place au carrefour, se recula au bord de la chaussée pour la surveiller. Elle accomplissait ses gestes à la perfection et, après quelques minutes d'observation son supérieur, satisfait, la laissa poursuivre sa tâche sans surveillance et s'éloigna sur le trottoir. C'est alors que je l'abordai (elle).

Des années auparavant, j'avais été membre d'une équipe d'un club de boulistes, par sympathie j'en étais resté membre honoraire. J'avais tiré de mon portefeuille la fort belle carte que j'en possédais, dont je cachai avec soin, de la main, toute la partie inférieure montrant un bouliste en action. Ainsi mettais je bien en vedette l'inscription **«MEMBRE HONORAIRE»** en grosses lettres sur le haut de la carte.

Les sourcils froncés, la mine ultra sévère (ce n'était pas le moment de lui sourire, même si elle était jolie) j'éructai à travers mes lèvres serrées: «I.G.P., Inspection Générale des Polices! » Elle me regardait, interdite; l'affaire était bien engagée, je m'avançai encore en ajoutant:

« Présentez-vous!» Sans cesser de me fixer, elle murmura: « Elève Agente HIRONDELLE Amandine, matricule 37EA000036Z ... » Je poursuivis: « Matricule euh...comme vous dites, nous allons droit à l'Accident de l'année, si vous continuez ainsi!..Je me vois obligé de vous faire une démonstration ... Ecartez-vous!»

Pendant ma déclaration, en gestes tout aussi énergiques, je lui ôtai sa casquette (si vivement que je la décoiffai à moitié - ses cheveux blonds étaient magnifiques)

tout en la repoussant pour la faire reculer d'un pas. Elle était pétrifiée; je l'achevai en lui intimant mon ordre, tandis que j'enfonçai sa casquette sur ma propre tête: « Rejoignez le trottoir, et regardez ! »

La balle était dans mon camp. A la première voiture qui se présenta, j'oppo-sai mon bras tendu en avant, ma paume ouverte dressée contre elle, et je criai: «Stop! » J'avais hurlé si fort que l'automobiliste, bloquant ses quatre roues, fit faire à sa voiture en l'arrêtant un tête-à-queue presque entier.

J'ajoutai, continuant de crier et brandissant à nouveau ma carte: « On change le sens de circulation sur cette voie ...Ne restez pas là, à l'encombrer! Retournez d'où vous venez, jusqu'à la déviation! » (Je savais bien qu'il n'y en avait pas).

Sur le visage de l'automobiliste, le mécontentement se lisait «à livre ouvert» - mais il obéit. Et d'une!

Pendant une minute ou deux, je pus poursuivre l'oeuvre entreprise, à ma vive satisfaction le carrefour fut bientôt vidé de toute circulation - mais allez savoir ce qui se passait au-delà, dans les rues que j'avais bloquées ...!

Ma tâche occupait si fort mon esprit que j'en oubliai de m'assurer que, depuis le trottoir, l'Elève-Agente HIRONDELLE Amandine, Matricule (euh...) en était toujours à admirer mon savoir-faire. C'est vous dire ma surprise, lorsque j'entendis sa voix derrière moi. Je me retournai et je l'aperçus toute proche, qui m'interpellait:

-pas de souci: j'attends le car de police, on vous fera examiner au commissariat ... »

(Par respect pour la fermeté avec laquelle «Monsieur X... » avait tenté de poursuivre son objectif, le présent extrait de ses Mémoires est complété ci-après par les lignes, consacrées à «l'incident», tirées du Registre du Commissariat N°3 du 8e arrondissement) :

« Au carrefour des voies Bonenfant et Touvabien . un individu prétendant inverser la circulation s'est livré à des voies de fait à l'encontre d'une élève-agente en fonction à cet endroit. Maîtrisé par elle, il échappa à l'internement en asile, préconisé par le psychiatre qui l'examinait, sur l'intervention de son médecin de famille, ami de ce spécialiste (il finit par avoir l'esprit de le citer). »

« En un jour... » ce n'était pas vraiment la célébrité à laquelle il aspirait ...!

p.c.c. Jean David nov.2004

Ein Abt auf Reisen im Jahre 1675.

Philippe de la Neuveforge's Reise nach Franken

Vorbemerkung

In seiner Einleitung zum Bestand der Abtei Echternach im Luxemburger Nationalarchiv schildert uns Paul Spang das Schicksal dieses «très beau fonds d'archives».[1] Die Durchsicht der Titel im Bestand[2] ist für einen Archivar recht aufschlussreich, verraten gerade sie, was wohl als aufbewahrungswürdig, -«archivwürdig» in der Fachsprache-, angesehen wurde: es waren dies hauptsächlich Besitztitel und andere Titel, sowie Einkünfte und Ausgaben.[3]

Damit steht eines ganz klar fest: von allem im Kloster organisch erwachsenen Schriftgut verblieb mit Sicherheit endgültig sehr wenig im Archiv. Dies ist für die damalige Zeit und deren Verständnis von Verwaltung nicht außergewöhnlich. Als der Wert von Archiven über den täglichen Geschäftsgang hinaus und für historische Forschung erkannt wurde, war das Echternacher Kloster sicher so gut wie aufgelöst. Die Wirren im Zusammenhang mit der französischen Revolution mögen ein Weiteres zur heutigen Situation beigetragen haben. Denn daß auch anderes, eben nicht für archivwürdig erachtetes Schriftgut in Echternach produziert wurde, belegt die Existenz der Dokumente, die zu diesem Aufsatz den Anlaß lieferten.

Keiner der Titel im Echternacher Bestand verweist direkt auf Unterlagen zur Politik der Abtei und ihrer Äbte. Insofern scheint es ein schwieriges Unterfangen, die im folgenden angesprochenen Dokumente korrekt und mit letzter Sicherheit zu bewerten. Denn daß sie quellenkritisch verschieden, in allererster Linie weil verschiedenen Entstehungsstufen zuzuschreiben, einzuordnen sind, wird kein seriöser Historiker bestreiten. Da auch die entsprechende Gegenüberlieferung nicht ausfindig zu machen war,[4] kann ihr Aussagewert leicht überschätzt werden. Wir werden noch zu späteren Zeitpunkt auf diesen Aspekt zu sprechen kommen.

Damit scheint das Interesse an der vorliegenden Studie wenn nicht ganz in Frage gestellt, so doch relativiert. In Wirklichkeit kann sie doch ihren Wert haben, wenn man die Texte als das nimmt, was sie sind: Fragen, die nicht unbedingt mit letzter Sicherheit beantwortet werden können, werfen sie auf jeden Fall auf. Und einige Fakten wird man schwerlich aus der Welt schaffen können. Allein das, was wir zum Ablauf der Reise erfahren, wirft ein Schlaglicht auf Umstände und Gewohnheiten der Zeit.

Im übrigen erhält dieser Aufsatz auch erst seinen Wert, wenn man das hier Gesagte in Verbindung bringt mit dem, was bereits vorhergehende Historiker uns über die Zeit und die Persönlichkeiten ermittelt haben. Daß ein oder mehrere spätere Historiker durch gezieltes Forschen oder Zufall noch mehr zu den Hintergründen dieser Reise Philippe de la Neuforge's in Erfahrung bringen könnten möchte ich erst gar nicht bezweifeln.

Wenn ich auf das gerade Gesagte Bezug nehme, kann ich persönlich den Wert und Zweck seiner Reise nicht hoch genug einschätzen. Hinzu kommt die Persönlichkeit des Abtes selbst, den man nicht als ein “nobody” abtun kann. So gesehen ergibt sich eine Bewertung, nach welcher der Weg Phlippe de la Neuveforge's

sowohl Üsancen der Zeit, als auch einer diplomatischen Notwendigkeit entsprach.[5] Dies erlaubt mir denn auch, abwechselnd die Begriffe Reise und diplomatische Mission in diesem Falle synonym zu gebrauchen.

Der zeitliche Hintergrund

Als Philippe de la Neuveforge im Jahre 1675 die Abtei Echternach in Richtung Franken verließ, war zwar der große, furchtbare Krieg des Jahrhunderts, der Dreißigjährige, im Heiligen Römischen Reich seit gut einem Vierteljahrhundert durch die Verträge von Münster und Osnabrück (1648) beendet. [6] In unseren Gegenden mußte man das Jahr 1659 bis zum Pyrenäenfrieden abwarten, richtiger Frieden herrschte trotzdem nirgends. An diese Umstände erinnert die Erwähnung eines Passes, den sich der Echternacher Abt in Thionville besorgen ließ *«pour s'asseurer contre Les ennemys en son voyage, pour Lequel Il paya duze patagons.»*

Im Osten ging die Auseinandersetzung mit den Türken weiter. Erst durch die Schlacht am Kahlenberg bei Wien am 12. September 1683 schien die Gefahr gebannt. Im Westen, also insbesondere im Herzogtum Luxemburg, aber auch in den angrenzenden Gegenden, wie etwa im Kurfürstentum Trier, waren kriegerische Auseinandersetzungen mit dem König von Frankreich an der Tagesordnung.

Es ist nicht hier der Ort im Detail darauf einzugehen. Auf eine kurze Schilderung kann dennoch nicht verzichtet werden. Denn der Pyrenäenvertrag hatte für die spanische Monarchie, die in Luxemburg den Landesherrn stellte, und daher für das Herzogtum selbst, den Verlust von Orten wie Thionville bedeutet. Mit diesen ihm nun völkerrechtlich zugestandenen Erwerbungen mochte sich Ludwig XIV nicht begnügen. Offiziell war der Krieg zwischen dem Katholischen König von Spanien und dem Allerchristlichen König von Frankreich (Roi Très Chrétien) zwar vorüber, doch der letztgenannte suchte auf gerichtlichem Wege, unterstützt durch Kraftakte militärischer Art, sein Territorium noch weiter zu vergrößern. Beharrlich verfolgte er das Ziel, noch hinzu zu gewinnen, was ihm am Verhandlungstische vorenthalten worden war. Unter dem Vorwand, solche Gebiete würden von durch den Frieden zugestandenen Herrschaften abhängen, sollten die Dependenzen mit denen im Besitz des Königs vereinigt werden. Diese Kampagne ist unter dem Begriff der Reunionspolitik in die Geschichte eingegangen.[7] Abschließend möge auf die Bombardierung der Stadt Luxemburg zu Weihnachten 1683 und auf ihre Einnahme durch Marschall Créquy im Juni 1684 verwiesen werden. Mit diesem letzten Ereignis war das Kapitel für Luxemburg vorläufig, für etwas mehr als zehn Jahre abgeschlossen.

Zwischen 1659 und 1683, also fast einem Vierteljahrhundert wurde hauptsächlich die Moselgegend, insbesondere die Stadt Trier, durch die militärischen Auseinandersetzungen in Mitleidenschaft gezogen und zwar zur Zeit der Kurfürsten Karl-Kaspar von der Leyen und Johann Hugo von Orsbeck. [8] Auf diesem Hintergrund ist die Mission des Echternacher Prälaten, wenn auch nicht unbedingt ausschließlich, so doch in weiten Teilen, zu sehen.[9]

Man kann sich allerdings nicht mit diesem regionalhistorischen Ansatz begnügen. Der neugierige Leser wird sich unweigerlich die Frage stellen, inwieweit dies eine Reise bis nach Bamberg rechtfertigen konnte, dies umso mehr, als die Beziehungen zum Fürstbischof im Bamberg, Peter Philipp von Dernbach, so nicht auf der Hand

liegen, möglicherweise aber rechtfertigten. Ist es nicht erstaunlich, der Reisekostenabrechnung des Abtes zu entnehmen, mit welcher Beharrlichkeit er unbedingt suchte, mit dem Fürstbischof in Kontakt zu kommen? Erstaunlich auch, dass der Bamberger Erzbischof sich auf ein Bündnis mit dem protestantischen Landgraf von Hessen-Kasssel eingelassen hatte. Da war wohl einiges zu klären und das mag auch den spanischen Landesherrn in Luxemburg nicht kalt gelassen haben.

Vielleicht aber liegt das Interesse anderswo begründet, und zwar in den Auseinandersetzungen des Fürstbischofs mit den Habsburgern um Besitzungen des Fürstbischofs in Kärnten, [10] vielleicht auch in Bezug auf [11] seine Stellung im und unter den Ständen des Reichs. [12] Möglicherweise galt der Besuch Philippes de la Neuveforge auch weniger dem Kirchenfürsten, als vielmehr dem Kanzler des fränkischen Reichskreises, [13] eben dem Fürstbischof von Bamberg. Und hier wäre denn, jedenfalls hypothetisch, auch eine Verbindung mit den Ereignissen in und um Luxemburg herzustellen, bestand doch die hauptsächlichste Aufgabe des Kreises im militärischen Bereich. Doch muß all dies reine Vermutung bleiben, da gerade für dieses Jahr 1675 die Quellen und besonders auch die Rechnungsbücher im Staatsarchiv Würzburg nicht erhalten sind.[14]

Wir werden im weiteren Verlauf dieses Aufsatzes noch die Frage des Auftraggebers ansprechen müssen. Bereits jetzt aber kann gesagt werden: Wenn der Echternacher Abt vom Statthalter in den (spanischen) Niederlanden, also in dem was von dem ursprünglichen einstigen Burgundischen Kreis übriggeblieben war, wenn nicht den Auftrag so doch den Segen zu einer Reise nach Bamberg und Würzburg erhielt, dann können hier durchaus auch diplomatische und militärische Überlegungen eine Rolle gespielt haben.

Und schließlich sollte man gerade mit Hinblick auf das Reich und den Reichstag in Regensburg nicht aus den Augen verlieren, wie wichtig es insbesondere für die katholischen Reichsstände war, ihre Standpunkte immer wieder zur Abwehr protestantischer Vorstöße abzustimmen. Man vergißt allzu gern, daß auch die Niederlande im Reichstag vertreten waren. Muß man nicht geradezu in diese Richtung denken, wenn man weiß, daß der Bruder des Echternacher Abtes, Louis de la Neuveforge[15] «als bevollmächtigter Vertreter des Kreises Burgund beim ständig tagenden Reichstag zu Regensburg eine wichtige politische Rolle gespielt hat.»

Dramatis personae

Philippe de la Neuveforge

An der Zeit, uns den Akteuren in diesem "Spiel" zuzuwenden allen voran natürlich dem Hauptdarsteller Philippe de la Neuveforge.

Hier kommt uns mehr als einmal Alphonse Sprunck zu Hilfe, Sprunck, den die Persönlichkeit des Abtes sichtlich fasziniert hat. Diese Faszination ging soweit, daß er ihm einen besonderen Beitrag in der «Biographie Nationale» gewidmet hat.[16] Sprunck führt den Abt ein mit den Worten: «Parmi les abbés epternaciens les plus remarquables du 17e siècle, il faut compter Philippe de la Neuveforge qui était à la tête de la maison de saint Willibrord à une des époques les plus mouvementées de notre histoire nationale, quand les troupes de Louis XIV occupaient, par étapes, le Duché de Luxembourg.» [17]

Die starke Persönlichkeit Philippes de la Neuveforge war auch seinen Zeitgenossen, und zwar bereits sehr früh, nicht entgangen. So ist bekannt, daß de la Neuveforge bereits 1657 als Nachfolger des verstorbenen Abtes Fisch im Gespräch war. «Auffallend nun ist die Tatsache, daß trotzdem de la Neuveforge obschon et fast alle Stimmen erhalten hatte, nicht zum Abte ernannt wurde, sondern der kränkelnde und alters schwache Richard Paschas.»[18] Immerhin hatte der letztgenannte selbst de la Neuveforge als Nachfolger von Fisch gesehen, und zwar mit der Begründung: «Wegen der traurigen Zeitverhältnisse sei ein erster Candidat Philipp de la Neuveforge, ein musterhafter Ordensmann, der als Novizenmeister, Refectorar, Infirmarius, Gesandter in den Kriegsgefahren, von Adel, hochbefähigt, arbeitsfreudig, gesundheitsstrotzend, die beiden Sprachen beherrsche, erst 37 Jahre alt sei, seit 14 Jahren Priester, die geistlich wie weltliche Ordensgeschäfte kenne.»[19]

Es ist hier nicht der Ort, Philippe de la Neuveforge's Bemühungen um das Ansehen seiner Abtei an Ort und Stelle zu erweitern, im Detail zu schildern. Hervorstechen tut aber eine Begebenheit, die vor Jahren in einer Publikation der Stadt Echternach besonders gewürdigt wurde: «C'est le prélat Philippe de la Neuveforge qui acheta les droits de haute-justice en 1672, et qui changea ainsi le rapport des forces entre l'abbaye et le Magistrat de la ville d'Echternach.» [20] Er erreicht dies zu ungefähr derselben Zeit, da auch seine Geburtsstadt Luxemburg wieder die Hochgerichtsbarkeit kaufen konnte.

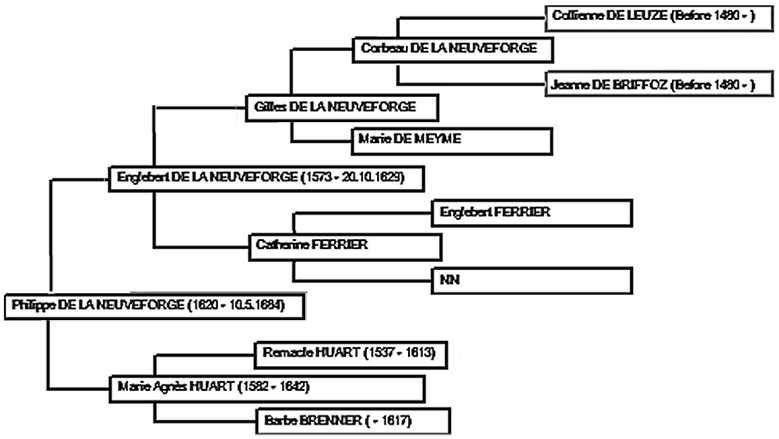
Paschas hat hier klar und unmißverständlich einige der wesentlichsten Eigenschaften seines Nachfolgers skizziert. Auch sie sind dazu angetan uns in unserer Auffassung zu bestärken, daß der Echternacher Abt im Jahre 1675 in diplomatischer Mission unterwegs war.

Als nun Philippe de la Neuveforge zum Abt gewählt worden war, setze er in die Tat um, was sein Vorgänger bereits angesprochen hatte: Arbeitsam und zielstrebig, mutig und mit Initiativgeist ging er die anstehenden Probleme an. Auch dies geht aus Spruncks Darstellung klar hervor. [21] Seine Unbeugsamkeit wenn es um die Verteidigung seiner Prinzipien ging tat allerdings seinem diplomatischen Geschick keinen Abbruch. Sprunck formuliert das an einem Beispiel so: «[Il] gagna la bienveillance des Français, tout en conservant l'amitié des Espagnols.» [22]

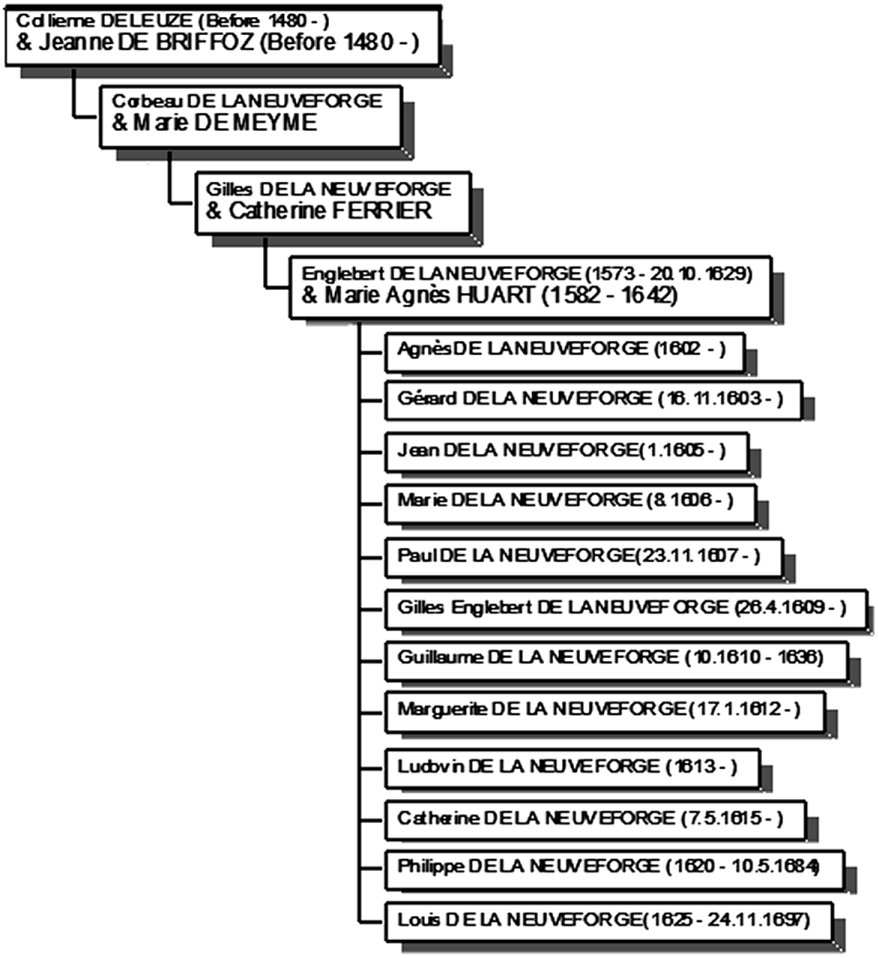
Philippe de la Neuveforges diplomatisches Geschick ist im übrigen wenig verwunderlich, wenn man seine Abstammung und seine nächsten Verwandten nicht außer acht läßt. Besonders sein Bruder, der Gesandte am Immerwährenden Reichstag in Regensburg, fällt einem in diesem Zusammenhang ein.

Und da bereits Neuveforges Abstammung angesprochen wurde, ist es sicher nicht von geringem Interesse, seine familiäres Umfeld einmal kurz zu skizzieren. Dabei fallen die verwandtschaftlichen Beziehungen mit den großen Luxemburger

Familien des 16. und 17. Jahrhunderts mit Sicherheit jedem einigermaßen Eingeweihten auf. Da finden wir die Wiltheim, die Huart und andere Familien wieder. [23]Hier nun die Stammtafel Philippes: [24]



Seine direkten Vorfahren und Geschwister gehen aus folgender Tafel hervor:



Es bleibt auszuführen, daß Philippe und Louis, deren Vater früh verstorben war, vom Onkel Jean d'Huart erzogen wurden. Jean d'Huart war Mitglied des geheimen Staatsrates und Leiter des Staatssekretariats für die deutschen Angelegenheiten in Brüssel. Dies war eine sehr gute Voraussetzung für die diplomatische Tätigkeit der beiden Brüder. Philippe hatte im übrigen an der Universität Löwen (Louvain) studiert, bevor ins Kloster eintrat. Im Herzogtum Luxemburg selbst «gelangte er zu so großer Bekanntheit und Autorität, daß er in Abwesenheit des Erbmarschalls der Adeligen das Präsidium in der Versammlung der Stände der Provinz übernimmt und dabei vor allem auch die Vorrechte der Geistlichkeit verteidigt.» [25]

Noch etwa: ab 23. Dezember 1680, doch das liegt nach der von uns untersuchten Begebenheit, wurde er Mitglied des Provinzialrates. [26]

Was Philippe de la Neuveforge's Beziehungen zu Frankreich betrifft, so möge diese kurze, als Fußnote gefaßte, Schilderung Spruncks sich als sehr aufschlußreich erweisen: «Als Abt von Echternach widersetzte sich Philippe de la Neuveforge mehrmals ganz energisch den Forderungen der königlichen Kammer [27] in Metz, Ludwig XIV. als seinen Landesherrn anzuerkennen.» [28]

2 Die Abgeordneten der Stände

Diese Personen spielen an sich nur eine Nebenrolle, man sollte sie trotzdem nicht ganz übergehen. Nikolaus van Werveke sagt über sie folgendes: «Von grundlegender Bedeutung für die Verwaltung war die Ständeversammlung, trotzdem sie nicht direkt an derselben teilnahm.» [29] Da sie , die offiziellen Vertreter des Adels, des Klerus und der Städte, die finanziellen Mittel , die «aides et subsides» bewilligten, ohne die der «Staat» nicht funktionieren konnte, waren sie demnach unerläßlich, obwohl sie keine direkten Entscheidungen zu treffen hatte, wie dies dem Provinzialrat zustand.

1. Der Abt von Münster: Wilibrord Cuno

Als Abt von Echternach war Philippe de la Neuveforge genauso Mitglied der Stände wie seine Kollege der Abt von Münster in Luxemburg. Dies war zu dieser Zeit Abt Wilibrord Cuno. Seine Unterschrift findet sich denn auch auf einem Schreiben des Jahres 1675. Cuno wurde am 11. September 1668 zum Abt gewählt.

Wenn Cuno auf dem genannten Schreiben seine Unterschrift anbringt, dann wird er dies wohl im Namen der Vertreter des Klerus getan haben.

2. Der Graf von Schauwenburg

Es handelt sich hierbei um den Grafen Karl von Schauwenburg. Er wird als Vertreter des Adels unterschrieben haben. Bei der feierlichen Todesfeier für König Philipp IV. von Spanien und Herzog von Luxemburg trug er «ihrer königlicher Majestät gar groß wapfen auff holtz gemahlet.» [30]

4. Der Herr von Metzenhausen

Die Familie der Metzenhausen entstammte dem Trierischen und war unter anderem in Bourglinster seßhaft. Vom damaligen Herrn von Metzenhausen weiß man, daß er dem Deutscherrenhause in Luxemburg vorstand.

5. Thomas Marchant

Thomas Marchant war Bürger der Stadt Luxemburg. Seit 1657 saß er im Schöffenrat der Stadt Luxemburg, die er in den Ständen vertrat. Im Dezember 1682 starb er und wurde durch seinen Sohn Lambert Marchant ersetzt. [31]

Als Schmelzherr hatte Thomas Marchant sicher auch Interesse am Kriegsgeschehen jener Tage. Ihm mußte daran gelegen sein, gute Beziehungen aufzubauen und gegebenenfalls zu unterhalten.

6. M. Joutrey

Über diese Persönlichkeit habe ich nichts in Erfahrung bringen können. Auch ein Ausflug ins Internet ist ohne Erfolg geblieben. Somit ist auch sein Rolle in diesem Falle ungeklärt.

7. Der Herzog von Villahermosa

Carlos de Gurrea, Aragon y Borja, Duque de Villahermosa, Conde de Luna wurde am 2. Januar 1675 als Nachfolger des Grafen von Monterrey und Generalgouverneur der Niederlande eingesetzt. Diese Stellung sollte er bis zur Ankunft des Don Juan d'Austria innehaben. Als [32] Statthalter des Königs war er also ebenfalls im Jahre 1675 recht neu im Amt. Allein dies könnte zur Genüge erklären warum er spontan bei neuerwählten Bischöfen und Reichsfürsten durch einen Abgesandten vorstellig werden wollten.

Dies ist aber sicher als Erklärung völlig ungenügend, besonders wenn man sich die Korrespondenz vor Augen hielt, die er während Jahren mit den Trierer Kurfürsten im Rahmen der kriegerischen Auseinandersetzungen mit Frankreich führte.[33]

Meist ging es diesen Schreiben um Geld, genauer gesagt um finanzielle Zusagen des spanischen Königs und Landesherrn in den Niederlanden im Kampf gegen Frankreich. Man sollte Sprunck dankbar sein, auf diese Korrespondenz hingewiesen und sie auch in kürzester Form einem breiteren Publikum zugänglich gemacht zu haben. Ob man aber dies immer wortwörtlich nehmen soll, ist wiederum eine ganz andere Frage.

9. Peter Philipp von Dernbach, Bischof von Bamberg und Würzburg

In der luxemburgischen Historiographie spielt naturgemäß der Bischof eines für damalige Begriffe sehr weit entfernten geistlichen Territoriums keine Rolle. In wieweit hier Beziehungen mit deren Auswirkungen auf beide Länder bestanden haben mögen, kann daher auch nicht Gegenstand des Interesses sein. So gesehen, ist unseren Historikern sicher kein Versäumnis vorzuwerfen.

Immerhin aber bezeugt die Existenz der Reisekostenabrechnung Philippe de la Neuveforge's ein gegenseitiges Interesse. Wie bereits gesagt, die Tatsache, daß de la Neuveforge sich den Unannehmlichkeiten einer derart langen und streckenweise sicher nicht ungefährlichen Reise unterzog, läßt doch ein mehr als nur oberflächliches Interesse erahnen. Ein einfaches Gratulationsschreiben war wohl nicht zu überbringen. Doch wo dies geschah scheint die Angelegenheit auch in relativ kurzer Zeit über die Bühne gegangen zu sein.

Und so ist denn auch schwer zu entscheiden, welches der eigentliche Anlaß für die Reise des Echternacher Abtes gewesen sein mag. Die Reise zu Peter Philipp von Dernbach könnte das ausschlaggebende Moment gewesen sein. Die Überreichung

der Gratulationsschreiben wäre sozusagen nur ein Nebenprodukt. Man ist natürlich berechtigt, auch das Gegenteil anzunehmen, doch scheint dies mir weniger wahrscheinlich.

Im Falle Peter Philipps von Dernbach war allerdings auch eine Gratulation angebracht. Am. 27. Mai 1675 war er anstelle des am 19. April 1675 verstorbenen Bischofs von Würzburg gewählt worden. [34]

Der Bischof entstammte einer «der katholischen Familien aus dem Rheinland [35] die im Zuge der Gegenreformation nach Franken kamen.»[36] Peter Philipp wurde am 1. Juli 1619 in Geysa [37] geboren. Er gehörte also durchaus der Generation Philippe de la Neuveforges an. Bereits mit 12 Jahren findet man ihn als Domizellar in Bamberg, 12 Jahre später findet man ihn in derselben Funktion in Würzburg. Hier in Würzburg, aber auch am Collegium Germanicum in Rom absolvierte er seine Studien. Den Domkapiteln von Bamberg und Würzburg gehörte er an seit 1649.

Peter Philipp von Dernbach war bereits von seinem Vorgänger in Bamberg praktisch zum Nachfolger ausersehen worden.[38] Die Wahl zum Bischof von Bamberg erfolgte am 21. März 1672 .[39]

Als Bischof von Bamberg beschäftigten ihn hauptsächlich die Auseinandersetzungen mit dem Kaiser im Zusammenhang mir der Landeshoheit in Kärnten. Doch Peter Philipp war, wie Philippe de la Neuveforge, ein Diplomat, und so suchte er durch Verhandlungen, und auch Konzessionen seinerseits, [40] den Kaiser statt als Gegner, als Verbündeten zu haben, dies angesichts der bevorstehenden Auseinandersetzungen mit Frankreich. [41]

Ein gutes Einvernehmen mit dem Kaiser war unerläßlich, wollte der Bischof den Schaden für seine Bevölkerung, als Konsequenzen von Truppenaufmarsch, Einquartierungen in Grenzen halten. [42]

Nach seiner Wahl zum Bischof von Würzburg, die nicht ohne Zutun des Kaisers zustande gekommen war, steuerte der Bischof gar auf eine förmliche Allianz mit dem Kaiser zu. [43] Auch diesmal ging es darum, soviel wie möglich der Einquartierung von Truppen zu entgehen [44]. Dies stand gerade zu der Zeit, als Philippe de la Neuveforge in Bamberg und Würzburg vorstellig wurde in Aussicht.

Wenn wir auch darauf verzichten, den weiteren Verlauf der Ereignisse zu verfolgen, und uns im folgenden mit einer tabellarischen Darstellung der Reiseetappen begnügen wollen, so scheint eine Schlußfolgerung sich als äußerst wahrscheinlich aufzudrängen: de la Neuveforge's Mission könnte durchaus darin bestanden haben, die Politik zwischen den Anhängern des spanischen und denjenigen der österreichischen Habsburger zu koordinieren, vielleicht auch nur, um die Absichten im Reich zu ergründen. Jedenfalls war der Aufenthalt in Bamberg und Würzburg für de la Neuveforge von derartiger Wichtigkeit, dass keine Kosten gescheut wurden. Darüber informieren verschiedene Graphiken am Schluss.

Itinerar

Tag Nr	Datum	Wochentag	Etappe1	Etappe 2
1	20.9.1675	SA	Dreys 1	
2	21.9.1675	SO	Cochem	Pommern
3	22.9.1675	MO	Münstermaifeld	Koblenz
4	23.9.1675	DI	Koblenz	

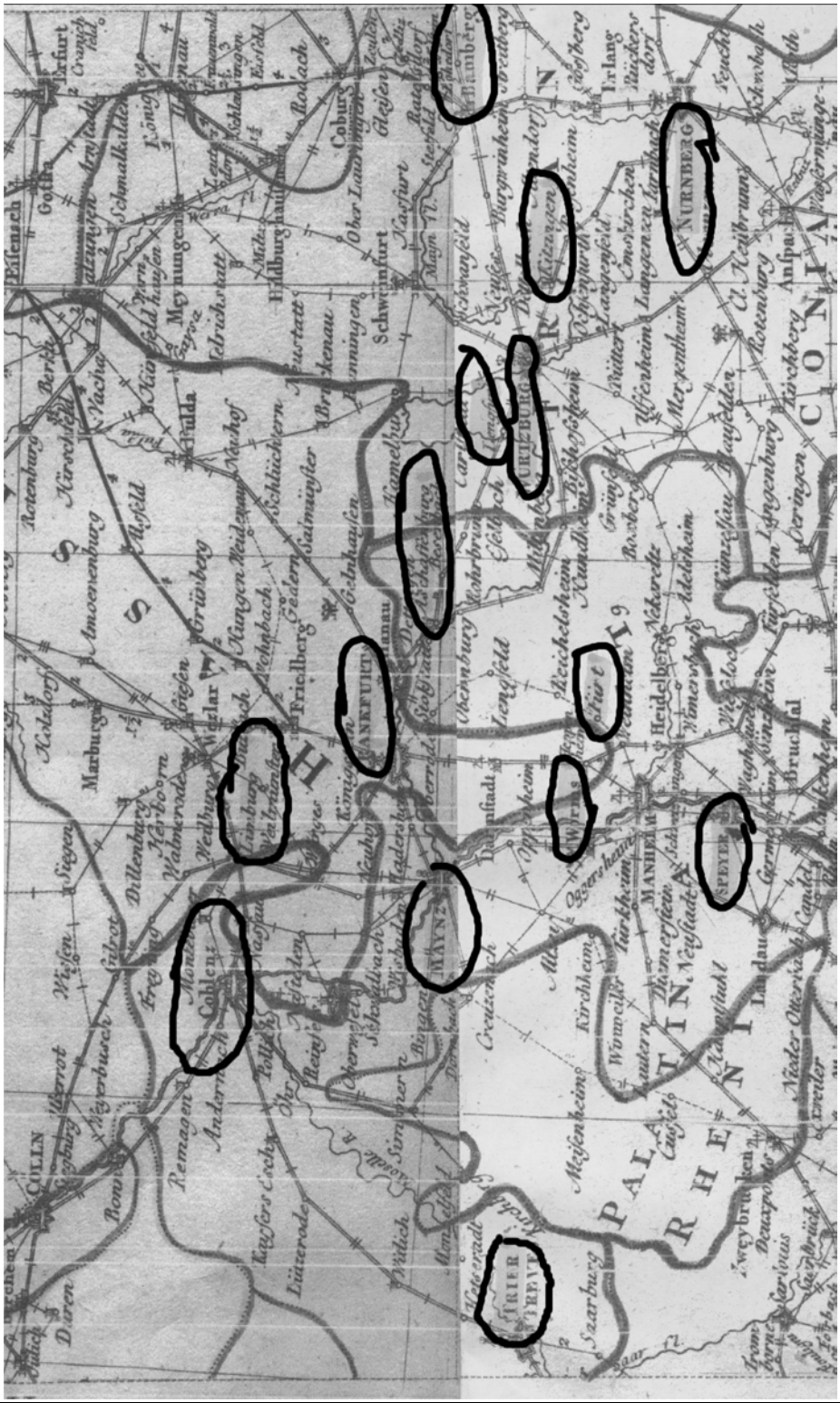
5	24.9.1675	MI	Limburg/Lahn	
6	25.9.1675	DO	Cronenberg	
7	26.9.1675	FR	Frankfurt/Main	
8	27.9.1675	SA	Aschaffenburg	
10	29.9.1675	MO	Würzburg	Kitzingen
11	30.9.1675	DI	Ebrach	
12	1.10.1675	MI	Bamberg	
13	2.10.1675	DO	Bamberg	
14	3.10.1675	FR	Bamberg	
15	4.10.1675	SA	Bamberg	
16	5.10.1675	SO	Bamberg	
17	6.10.1675	MO	Bouch	
18	7.10.1675	DI	Nürnberg	Fürth
19	8.10.1675	MI	Altmanshausen	
20	9.10.1675	DO	Kitzingen	
21	10.10.1675	FR	Linckfurth	
22	11.10.1675	SA	Aschaffenburg	
23	12.10.1675	SO	Frankfurt/Main	
24	13.10.1675	MO	Frankfurt/Main	
25	14.10.1675	DI	Mainz	
26	15.10.1675	MI	Mainz	
27	16.10.1675	DO	Worms	Worms
28	17.10.1675	FR	Speyer	
29	18.10.1675	SA	Speyer	
30	19.10.1675	SO	Worms	
31	20.10.1675	MO	Mainz	
32	21.10.1675	DI	1/2 ->Koblenz	
33	22.10.1675	MI	über die Lahn	
34	23.10.1675	DO	zwischen Koblenz	und Cochem
35	24.10.1675	FR	Brem	
36	25.10.1675	SA	Brem	
37	26.10.1675	SO	Schweich	Trier
38	27.10.1675	MO	Trier	
39	28.10.1675	DI	Echternach	

Die Dokumente

Einiges zur Quellenkritik

Einmal muß man sich nicht vom barocken Wortschwall dieser in kurialem Stil [45] verfaßten Schreiben in die Irre leiten lassen. Was sich hinter diesen dicken Gardinen verbirgt ist oft nicht viel. Im übrigen wurde in jenen Tagen jedes Schreiben von Schreibern nach festgelegten, und unveränderbaren Mustern abgefaßt. [46] Derartige Formenbücher waren im ganzen Ancien Régime im Gebrauch.

Ein weiteres sollte man beherzigen, wurde aber ganz klar von Sprunck nicht in Erwägung gezogen. Darauf geht z.B. Hans Jürgen Wunschel [47] in den quellenkritischen Betrachten zu seiner Studie ein. Er warnt, ob der Realität der Kurialien, bei Auswertung derartiger Quellen, vor blinder Übernahme des Vokabulars und mahnt zu groß Vorsicht. [48] Erst internes Schriftgut kann derartige Aussagen bestätigen oder meist relativieren. Und noch etwas kommt hinzu: «Ein weitere Erschwerung entsteht aus der großen Bedeutung, die für jene Zeit noch die Mündlichkeit hatte»[49]


Pilensch
Gotha
Erfurt
Eisenach
Fulda
Cobur
Rodach
Meyningen
Schweinfurt
Kasfurt
Mainz
Cobleni
Andernach
Remagen
Bonn
Marburg
Siegen
Wetzlar
Friedberg
Hanau
Heidelberg
Mannheim
Worms
Speyer
Landau
Trier
Saarburg
Nurnberg
Bamberg
Wurtzburg
Heilbronn
Ulm
Augspurg
Kempten
Lindau
Bruchsal
Rastadt
Kehl
Freyburg
Basel
Colln
Aachen
Duren
Jülich
Lüxeroder
Kayser Eich
Mayen
Kirchheim
Meisenheim
Creuznach
Oggersheim
Frankenthal
Landau
Germersheim
Weyhenstephan
Ingolstadt
Regenspurg
Passau
Amberg
Hof
Bayreuth
Erlang
Ansbach
Rothenburg
Heilbronn
Tubingen
Rottenburg
Rottweil
Villingen
Freyburg
Basel
Colln
Aachen
Duren
Jülich
Lüxeroder
Kayser Eich
Mayen
Kirchheim
Meisenheim
Creuznach
Oggersheim
Frankenthal
Landau
Germersheim
Weyhenstephan
Ingolstadt
Regenspurg
Passau
Amberg
Hof
Bayreuth
Erlang
Ansbach
Rothenburg
Heilbronn
Tubingen
Rottenburg
Rottweil
Villingen
Freyburg
Basel

Und das oft auch aus guten Grunde, wie Wunschel weiter ausführt: «Die für die Außenpolitik maßgeblichen politischen Überlegungen wurden oft, das zeigen die wenigen erhaltenen Protokolle, in Konferenzen abgehandelt und vielfach gar nicht niedergeschrieben.» [50] Und weiter: «Aber selbst wenn der Verkehr schriftlich geschehen mußte, Mißtraute man wegen der Unsicherheit auf den Straßen oft dem Postweg, deutete in den Briefen gewisse Vorgänge mit der Bemerkung, daß man nicht alles der Feder anvertrauen könne, nur an und hob vertrauliche Nachrichten für eine Unterredung auf.» [51] Genau dies könnte in dieser Angelegenheit der Fall gewesen sein.

So gesehen scheint auch hinter den dürftigen Fakten und oft doch nichtssagenden Worten sich mehr zu verbergen, als wir aus heutiger Sicht in einem ersten Anlauf vermuten wollen und können. Und man beginnt Bruchteilen von Sätzen wie: «…donner entier foy et croiance en tout ce que qu'Il dira de ma part sur ce subiect…»

Als die vorliegenden Texte mir unterbreitet wurden befanden sie sich in Privatbesitz. Ungeklärt ist der Weg auf dem sie in den Besitz meines Kollegen gekommen sind. Vermutungen allerdings sind erlaubt. Und davon gibt es wahrscheinliche und weniger wahrscheinliche.

Über ihre Provenienz wird man sich weniger streiten, obwohl sie keine Vermerke wie Registraturzeichen enthalten. Bis auf einige Ausnahmen handelt es sich übrigens nicht um sogenannte authentische, behändigte, also übergebene Schreiben. Dies wird man auch in vielen Fällen nicht erwarten können, da diese ja wohl an den Adressaten abgeliefert wurden.

Und so haben wir es mit ganz verschiedenen Entstehungsstufen zu tun auf die wir bei der nun folgenden Präsentation im Detail zurückkommen werden.

Die Texte: Präsentation

Die uns vorliegenden Dokumente sind sechs an der Zahl, nämlich:

• Ein Schreiben vom 8. Juli 1675 an den Abt von Echternach. Der Erhaltungszustand des Dokumentes läßt allerdings an einer wichtigen Stelle zu wünschen übrig. So weiß man bezüglich des Autors nur, daß es sich um einen Marquis handelte. Hier haben Nagetiere ihr Arbeit getan. Immerhin aber ist der Inhalt des Schreibens vollständig erhalten. Hier besteht kein Zweifel: es handelte sich um eine behändigte Reinschrift die ihren Empfänger, den Abt, erreicht hat.

• Ein Schreiben vom 15. Juli 1675 mit den Unterschriften der «députés ordinaires des trois Estats.» Genau wie im vorigen Falle handelt es sich ohne Zweifel um eine behändigte Reinschrift. Deren Erhaltungszustand ist alles in allem als gut zu bezeichnen. Spuren von der Tätigkeit von Nagern sind keine vorhanden, auch keine Wasser- oder Brandschäden.

• Ein Schreiben des Grafen von Villahermosa vom 25. Juli 1675. Es sollte dem Bischof von Speyer überreicht werden. Weniger gut im Erhaltungszustand was durch Mäusefraß bezeugt wird, handelte es sich weiter um eine Abschrift. Dies deutet die Präsenz in der oberen linken Ecke der übriggebliebenen Buchstaben «pie» an. Das Original scheint demnach dem rechtmäßigen Adressaten übergeben worden zu sein

• Ein Schreiben desselben Villahermosa vom selben 25. Juli, diesmal gerichtet an den Bischof von Würzburg. Für dieses Schreiben gelten dieselben Bemerkungen wie im vorigen Falle.

• Ein Dankesschreiben vom 17. Oktober 1675. Auch dieses Schreiben, eine Abschrift ist beschädigt. Wenn auch sein Inhalt fast vollständig erhalten ist, so gilt das weder für die Unterschrift noch für die Datierung.

• Hauptstück in diesem «Bündel» ist dann ein sechsseitiges Dokument mit der Abrechnung des Abtes. Als Dorsualvermerk lesen wir denn auch die Aufschrift:

«Diuerses Specifications et Estats des fraiz [et]
despens exposez par Le R[évérendiss]ime Prelat d'Echter[nach] [52]
en diuerses [53] *voÿages par Commission du Roj»* [54]

Diese Aufschrift findet sich auf der zweiten Hälfte des Blattes. Etwas höher, in der ersten Hälfte findet sich parallel zu linken Rand:

«[Frais] [55] *du Voyage monsieur* [56] *d'Echternach».*

Welche Folge dem Dokument beschert war, läßt sich so nicht sagen. An den immer wiederkehrenden Korrekturen erkennt man aber wohl ein Konzept. Zwar ist es sehr ordentlich geschrieben, was zunächst auf eine Reinschrift hinweisen könnte, doch fehlen einige wichtige Elemente welche zu dieser Schlußfolgerung berechtigen könnten: Am auffälligsten ist der fehlende Adressat. Demnach stellt sich die Frage, wer die Kosten für die Reise des Abtes übernehmen sollte.

Quellenkritisch seien hier folgende Anmerkungen angebracht:

1. Zu den als behändigt identifizierten Schreiben ist lediglich auf die bereits erwähnte Vorsicht bei der Interpretation zu achten. Sie sind aber ansonsten ein Faktum, an dem nicht zu rütteln ist.

2. Bei den Kopien wird es sich wohl um solche gehandelt haben, die der Abt als Anlagen zu seinem Rechenschaftsbericht und der Abrechnung beizugeben gedachte. Ob dies geschehen ist, entzieht sich unserer Kenntnis. Doch mögen sie auch als Handakten des Abtes gedient haben. [57]

3. Wenn wir auch angesichts fehlender Hinweise auf dem Hautschriftstück nicht wissen, welches dessen weiteres Schicksal war, so können wir immerhin mit Sicherheit eines behauten: An den darin aufgeführten Fakten wird kaum zu zweifeln sein. Allenfalls mag der Abt oder sein Buchführer bei den tatsächlichen Kosten hin und wieder gemogelt haben, was Philippe de la Neuveforges aufrechter Charakter aber nicht zuließ. Daher die gelegentlichen Korrekturen.

Textedition:

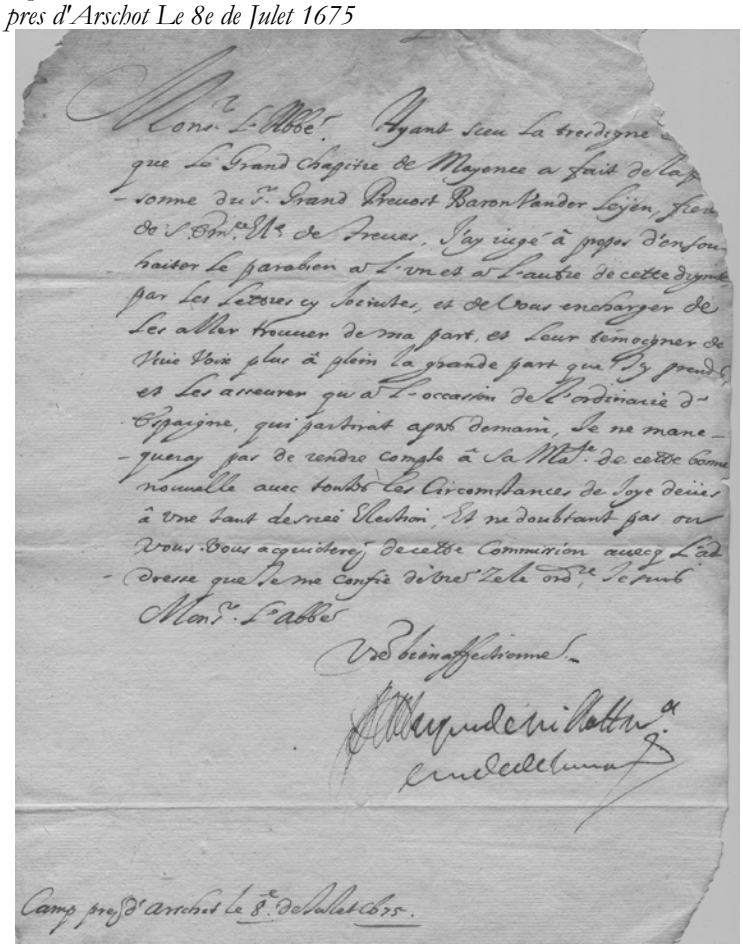
1. Brief vom 8. Juli 1675

Mons[ieu]r L'abbé. Ayant sceu La tres digne [élection?]
que Le Grand chapitre de Mayence a fait de la p[er]-
sonne du s[ieu]r Grand Preuost Baron Vonder Leÿen. frere
de S[on] Em[inen]ce El[ectoral]e de Treues, J'ay iugé à propos d'en Sou-
haiter Le parabien à L'vn et à l'autre de cette dignite
par Les Lettres cy Joinctes, et de Vous encharger de
Les aller trouuer de ma part, et Leur témoigner de

Viue Voix plus à plein la grande part que J'y prends
et Les asseurer qu'à L'occasion de l'ordinaire d'
Espaigne, [58] *qui partirat apres demain, Je ne manc-*
queray pas de rendre compte à Sa Ma[jest]é de cette bonne
nouvelle auec toutes les Circonstances de Joye deües
à vne tant desirée Election, Et ne doubtant pas ou
vous vous acquicteréz de cette Commission auecq L'ad
dresse que Je me confie de v[ot]re Zele ord[inai]re, Je suis
Mons[ieu]r L'abbé

V[ot]re bien affectionné.
(s) Marquide??
etde??

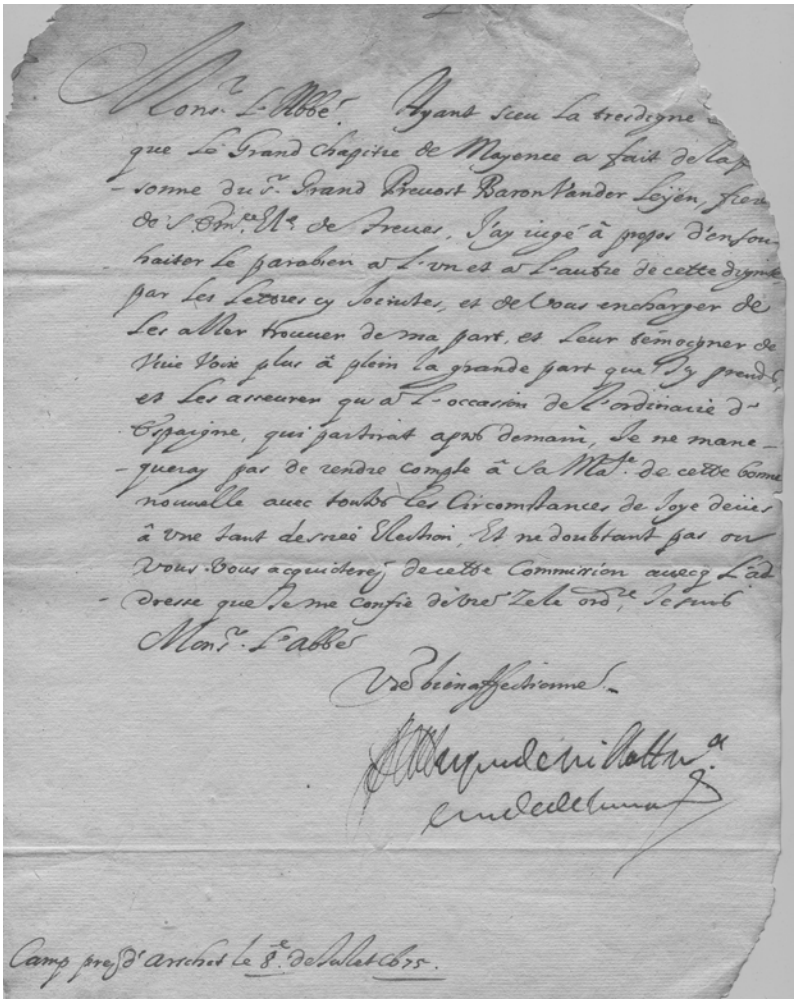
M[onsieu]r L'abbe d'Echternach
Camp pres d'Arschot Le 8e de Julet 1675



2. Schreiben vom 28. Juli 1675: N° 1

[Co]pie
Monsieur
Ayant appris que Mess[ieu]rs de La Cathedrale de Spire
Choisirent [59] *V[ot]re Em[inen]ce Le 16 de ce mois Euesque [et]*
Prince de Spire, Je viens a m'en conjouir auec V[ot]re

Em[inen]ce de tout mon coeur, tant pour que Je L'ay souhaite
auecq ardeur, a raison des singulieres vertus et
merites, qui esclattent dans La personne de V[otr]re Em[inen]ce.
comme par Le bien, que La tresauguste maison et
La cause commune en receuront asseur[em]ent, et tant plus,
par L'vnion des interests et Sa proximité de sang
auec Mess[ieu]rs Les Princes Electeurs de Mayence et de
Treues vos Oncles. Et ces Lignes n'estant capables
d'exprimer Les sentiments de ma Joye, J'ay chargé
Le S[ieu[r Abbé d'Echternach pour souhaiter a V[ot]re Em[inen]ce
de viue voix la bonheur de ma part et L'asseurer
de mes tres humbles seruices, auquel effect Je La prie
de Luy vouloir donner entiere foy [et] creance en ce
qu'Il Luy en dira, et surtout de la passion auec Laquelle
Je sui. Monsieur de V[ot]re Em[inen]ce. estoit soubscript
Treshumble et tresaffectionné Seruiteur
de Villa Hermosa, Conde de,
datté. Camp prez d'Hal Le 25me de Juillet 1675.



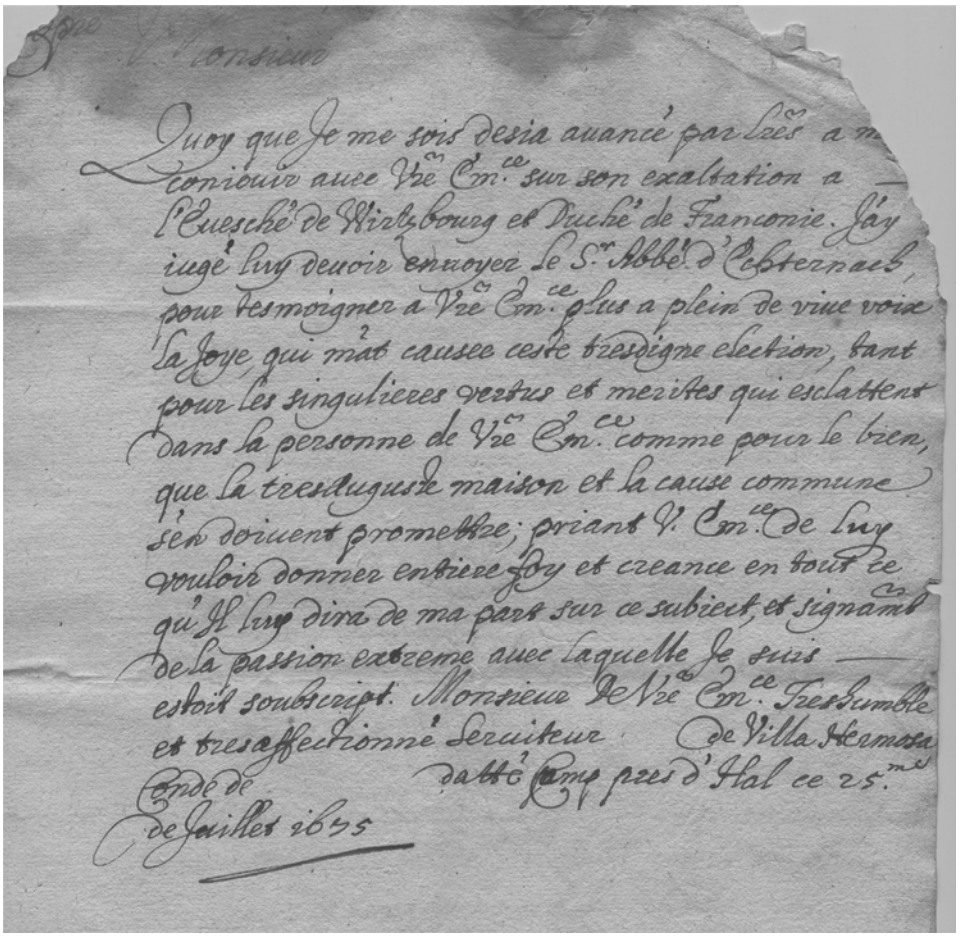
Mons.r L'Abbé. Ayant sceu La tresdigne
que Le Grand Chapitre de Mayence a fait de la p
-sonne du S.r Grand Preuost Baron Vander Leyen, fiere
de S. Em.ce El.e de Treues, J'ay iugé à propos d'en sou-
haiter Le parabien a L'vn et a L'autre de cette dignité
par Les Lettres cy Jointes, et de Vous encharger de
Les aller trouuer de ma part, et Leur témoigner de
Viue Voix plus à plein la grande part que J'y prends,
et Les asseurer qu'a L'occasion de L'ordinaire d'
Espaigne, qui partirat apres demain, Je ne mane-
-queray pas de rendre compte à Sa Ma.te de cette bonne
nouuelle auec toutes Les Circonstances de Joye deües
à vne tant desirée Election, Et ne doubtant pas ou
Vous Vous acquiterez de cette Commission auecq L'ad-
-dresse que Je me confie de vre Zele ord.re Je suis
Mons.r L'abbé

Vre bienaffectionné.

[signature]

Camp prez d'Arschot le 8.e de Juillet 1675.

N° 2:
[C]opie
Monsieur
Quoy que Je me sois desia auancé par l[ett]res a m[e]
Coiouir [60] *auec V[ot]re Em[inen]ce sur son exaltation a*
L'Euesché de Wirtzbourg et Duché de Franconie. J'ay
iugé Luy duoir [61] *envoyer Le S[ieur Abbé d'Echternach,*
pour tesmoigner a V[ot]re Em[inen]ce plus a plein de viue voix
La Joye qui m'at causee ceste tresdigne election, tant
pour les singulieres vertus et merites qui esclattent
dans la personne de V[ot]re Em[inen]ce comme pour Le bien,
que La tresauguste maison et La cause commune
s'en doiuent promettre [62]*; priant V[otre] Em[inen]ce de Luy*
vouloir donner entier foy[63] *et crance en tout ce*
qu'Il Luy dira de ma part sur ce subiect, et signa[le]m[en]t
de La passion extreme auec Laquelle Je suis -
estoit soubsript. Monsieur de V[ot]re Em[inen]ce. Treshumble
et tres affectionné Seruiteur. de Villa Hermosa[64]
Conde de datté Camp pres d'Hal ce 25me
de Huillet 1675


Monsieur
Quoy que Je me sois desia auancé par lres a m
coniouir auec Vre Em.ce sur son exaltation a
l'Euesché de Wirtzbourg et Duché de Franconie. J'ay
iugé luy deuoir enuoyer le S.r Abbé d'Echternach,
pour tesmoigner a Vre Em.ce plus a plein de viue voix
la Joye, qui m'at causee ceste tresdigne election, tant
pour les singulieres vertus et merites qui esclattent
dans la personne de Vre Em.ce comme pour le bien,
que la tresauguste maison et la cause commune
s'en doiuent promettre; priant V. Em.ce de luy
vouloir donner entiere foy et creance en tout ce
qu'Il luy dira de ma part sur ce subiect, et signamt
de la passion extreme auec laquelle Je suis
estoit soubscript. Monsieur de Vre Em.ce Treshumble
et tresaffectionné Seruiteur de Villa Hermosa
Conde de datté Camp pres d'Hal ce 25.me
de Juillet 1675

3. Brief der luxemburgischen Ständevertreter vom 15. Juli 1675.

Monsieur
Ayants aprons V[ot]re voiage et le Subject dIceluy seulement
apres V[ot]re depart, Nous venons vous prier par ceste
comme nous auions Souhaité de faire de bouche
que veuiliez presenter de n[ot]re parte a leurs Altezes
Electorales de Treues et de Maÿence Les
congratulatoires cy Joinctes Sur la digne election
de Celuy cy et les asseurer de noz treshumbles
respects et conjouissances; [65]*Et Vous Souhaitons*
vne bonne Et breue expédition Et le retour autant
hureux comme nous Sommes
Monsieur
Voz tres humbles obeissants
Seruiteurs
Les Deputez ordinairs des trois Estats
Du Paÿs Duché de Luxembourgh et Comte de Chiny
(s) Willibrord Abbe de Munster
C[omte] de Schauvenbourgh
De Metzenhausen
T. Marchant
M. Joutrey
Luxembourgh le 15e de Juillet 1675

4. Danksagungsschreiben *[Co]pie*

Monsieur
J'ay toutes les obligations imaginables a v[ot]re
Em[inen]ce de La satisfation, qu'elle tesmoigne auo[ir]
de mon election a cest Euesché, par celle qu[e]
Luy a pleu me faire L'honneur de m'escrire du
Camp prez de Halle le 25 du mois de Juillet passé
et ensuitte J'ay appris auec des expressions
plus viues Les mesmes sentiments par Mon[ieu]r
L'Abbé d'Echternach. Je rende graces tres humb[lemen]t
a V[ot]re Ex[cellen]ce de ces bontes reiterees, et Je L'assure
que comme dans ceste nouuelle dignité Je
n'ay rien plus a coeur, que de suivre Les traces de
Mess[ieu]rs Les Elcteurs de Mayence et de
Treues mes Oncles, tant pour la fidelité
enuers la tresauguste maison, que pour Le
bien des interests communs[66]*, ainsy Je ne*
souhaite rien auec tant d'ardeur que de
remonstrer souuent des occasions a pouuoir
render a V[ot]re Ex%cellen]ce des mes tres humbles seruices.
C'est de quoy J'ay prié le susd[i]t Sieur Abbé
de La persuader ebtierement, et de l'asseurer
que Je suis auec toute La passion et Verité
Mons[ieu]r
de V[ot]re Ex[cellen]ce
Tres humble et tres oblige
seruiteur
Jehan Hugo Euesq[ue] de […][67]
[…] [68]*le 17 d'[octo]bre 1675*

5. Reisekostenrechnung des Abtes von Echternach:

Page 1

Estat des fraiz et despens faicts
et exposez par L'Abbé d'Echternach
en son vayage faict par Commission de
son Ex[cellen]ce pardeuers Les Princes et
Euesques de Wirtzbourg et Spire, pour
Les congratuler sur Leur election
aud[i]tes Eueschez

L'Abbé d'Echternach enuoya le 15.me septem[re]		
a Thionuille prendre passport pour s'asseurer		
contre Les ennemys en son voyage, pour Lequel		
Il paya douze patagons	12	-
A celluy qui L'alla querir deux patag[ons]	2	-
Il partit d'Echternach le 20 [septem]bre 1675		
auec son officier et cicqz valets tous a		
ch[eva]l et alla disner a Dreys[69] *sept heures*		
dud[i]t Lieu et y despensa quattre pattagons		
[et] alla led[i]t Jour loger a alf[70]*, ou Il despense*		
sept patagons quinze solz	7	15
Le Lendemain 21me Sept[embre]. Il disna a Cochem et		
despensa quattre[71] *patag[ons] trente six solz*	4	36
Led[i]t Jour Il Logea au village de Pommern et		
paya pour despens de bouche et des ch[evau]lx		
Six[72] *patagons huict solz*	6	8
Le 22 Sept[embre] Il exposa pour Le disner et fourage		
a Munster Meinfeldt[73] *quattre*[74] *patag[ons] dix solz*	4	10
[et] alla Loger a Couuelence[75] *ou Il paÿa pour*		
passer Le Rhin vingt huict solz	-	28

Page2

[et] a la tauerne s'y ayant deu arrester		
vn iour, sep[t] patagons moins deux solz, y		
compri 18 solz pour ferrer Les ch[evau]lx	6	46
Le 24e Il alla Loger a Limbourg ou Il despensa		
et en chemin sep[t] pattagons et demy	7[76]	24
Le 25me Il alla Loger a Cronenberg[77]*, despensa*		
en chemin et a la giste six[78] *pat[agons] trente solz*	6	30
Le 26me Il alla Loger a Francfurt et paya		
en L'hostellerie dix patag[ons] dix huict solz	10	18
It[em] pour faire ferrer les ch[evau]lx vn patagons		
et douze sols	1	12
Le 27me Il alla loger en la ville d'Aschaffenbourg,		
despensa en chemin et en l'hostellerie huict[79] *patt[agons]*	8	-
Le lendemain 28 [septem]bre a vn homme a ch[ev]l,		
qui Luy a seruy de guide par le bois de		
Spessart vn patagon douze[80]	1	12
Pour passer Le Maine a Linckfort, ou Il a		
Logé dixhuict solz -	18	
En L'hostelerie pour despens de bouche et		
des ch[evau]lx six [et] demy patagons	6	24
Le 29me Il alla disner a Wirtzbourg et y		
despensa quattre[81] *patagons six solz*	4	6

Silberner Anker Mannheim

Patagon

Schloss Eckstedt

Et Le Prince ne s'y trouuant pas, ains a			
Bamberg, Il passa oultre et donna a vn			
soldat, qui luy seruit de guide trente six solz	-	*36*	
Et alla Loger en La ville de Kitzingen			
et despensa sept patagons neuf solz		*7*	*9*
Page 3			
Le 30me [septem]bre Il alla Loger à Ebrac[82]h et despensa			
en L'hostelerie dud[i]t Lieu cincqz pat[agons] quinze solz		*5*	*15*
Et pour faire ferer aucuns de chevaux			
seize solz	-	*16*	
Le lendemain premier d'Octobre Il arriua sur			
le soir en La ville de Bamberg, et Le Prince			
estant allé a la chasse, Il fust obligé d'y			
seiourner iusques au sixiesme et paya pour			
fraiz extraordinairs dans l'hostelerie pardessus			
ce qui fust payé de la part du Prince		*5*	*24*
Item pour L'honneur du Maistre et comme			
de coustume Il fist present aux petits			
Officiers de La despence et aultres de la			
Court de Six[83] souuerains d'or faisants		*36*	-
Item aux Cochers, Lacquays et vn des gardes			
du Prince Il fist present de deux souuerians			
et demy faisants		*15*	-
It[em] pour faire ferrer les ch[evau]lx vn patag[on] six solz[84]		*1*	*6*
Le 6me [octo]bre Il alla Loger au village de Bouch			
et despensa en chemin et dans l'hostelerie			
huict patagons quattorze sols		*8*	*14*
Le 7me Il alla disner a Nurnberg et despensa			
six patagons six solz		*6*	*6*
Le mesme Jour Il alla loger a Fiert et paÿa			
pour despens de bouche faicts au soir et le			
matin, et pour le fourage des cheuaux			
sept patagons [et] demy		*7*	*24*
Le 8me Octob[re] Il alla Loger a Altmanshausen			
Page 4			
Et despensa dans L'hostelerie Illecq cincqz			
patagons et demy		*5*	*24*
Le 9me [octo]bre Il alla Loger a Linckfort, auquel lieu Il			
despensa dans l'hostelerie six patagons et deme		*6*	*24*
Item pour passer Le Maine dis huict solz		-	*18*
Et comme les ch[evau]lx estoient fort fatiguez			
Il se trouua obligé de descendre en barque			
auec son Officier iusques a Aschaffenbourg			
et paya au battelier trois patag[ons] et demy		*3*	*24*
Il arriua Le mesme iour fort tard en Lad[i]te			
ville d'Aschaffenbourg, ou Il trouua ses valets			
et cheuaux, et despensa dans L'hostelerie			
six patagons huict solz		*6*	*8*
Le 12me Il arriua a Francforth, ou Il fust			
obligé de s'arrester vn iour pour faire			
reposee les ch[evau]lx, et paya dans L'hostelerie			
pour despens de bouche et fourage des			

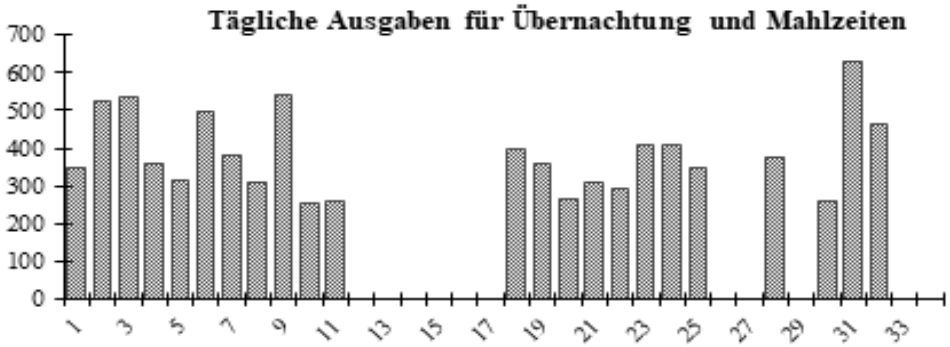
ch[evau]lx dix sept patagons		*17*	*-*
Le 14me Il alla loger a Mayence et paÿa pour			
passer le Rhin vingt six[85] *solz*	*-*	*26*	
Et pour[86] *Comme par debuoirs de respect et de*			
ciuilité Il fust obligé d'aller veoir son			
Alt[e]ze El[ectora]le Le Lendemain, selon qu'elle auoit			
demandé lors qu'Il èassa a Couuelence -			
Il ne sceut partir pour Spire que le 16me			
auquel iour Il arriua en La ville de Worms			
accompagné d'vn des gardes de sad[i]te Alt[e]ze			
qu'Elle luy auoit donné pour garde et escorte			
ayant deu laisser trois de ses ch[evau]lx a Mayence[87]			
Page 5			
qui estoient tres fatiguees[88] *et Il despensa en*			
lad[i]te ville de Worms dans l'hostelerie sept			
patagons treize solz		*7* [89]	*13*
Le 17me Il arriua a Spire et ayant esté defrayé			
par son Alt[e]ze de Spire Il fist present aux			
officiers de La despence de La Cour et aultres			
six souuerains d'or faisans		*36*	*-*
Aux Cochers trois patagons		*3*	*-*
Item pour Le vin des seruiteurs et seruantes			
de L'hostelerie, ou furent logez ses gens et			
ch[evau]lx vn patagon		*1*	*-*
Et pour faire ferrer les chevau]lx cn patagon		*1*	*12*
Le 19me Il retourna a Worms et paÿa dans			
l'hostelerie sept patagons quarante solz		*7* [90]	*40*[91]
Le 20me Il reuient derechef dans la ville de			
Maÿence, et son Alt[e]ze L'ayant faict loger			
dans La Court et defrayer, Il fist present			
au fourier de La Court, aux Officiers de […][92]			
Despence, Cochers et Laquais de sept patagons		*7*	*-*
Item a celuÿ des gardes qui luy auoyent			
seruy de guide vers SPire a raison des dangers			
qu'il y auoit en chemin six patagons		*6*	*-*
Iten dans L'hostelerie a Maÿence pour			
fraiz extraordinaires et le le vin des seruiteurs			
et seruantes trois patagons et demy		*3*	*24*
Et comme Il fust constrainct de laisser vn			
de ses ch[evau]lx a Mayence, qui ne pouuoit plus			
marcher Il enuoya l'vn des valets par eaux			
a Couuelence et paya au battelier vn patag[on]			
et vn quart		*1*	*12*
Le 21me d'Octob[re] Il partit de Mayence et paya			
pour passer le Rhin vn demy patagon	*-*	*24*	
Page 6			
Et Il vient loger a vn village a mis chemin			
de Couuelence auquel Il paya pour despens			
de bouche et fourage des ch[evau]lx cincqz pata[ons]			
et vingt quattre solz		*5*	*24*
Le 22me Il paÿa au passage de La riuiere de			
Lhan[93] *seize solz*	*-*	*16*	

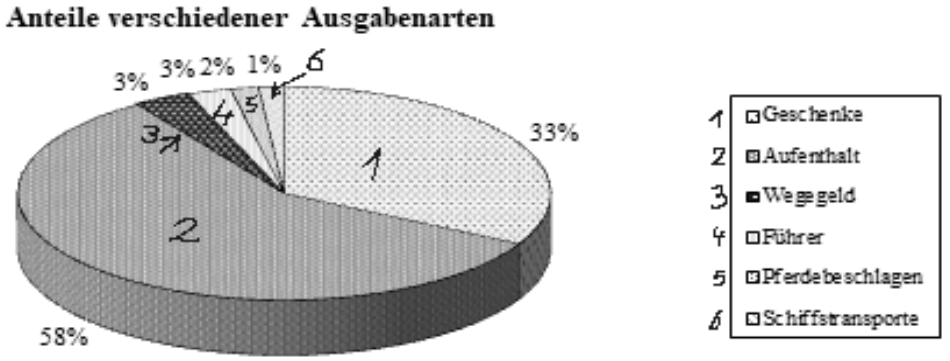
Led[i]t iour Il arriua et lagea a Couuelence ou L'histelain le fit païer pour deux repas et le fourage des ch[evau]lx y compris les despens de bouche d'vn valet, qui estoit descendu par eaux et arriué vn iour et demy deuant, La somme de trize patagons neuf solz	*13*	*9*
Pour y passer Le Rhin Il paya vn demy patag[on]	*-*	*24*
Le 23me Il paya a vn village entre Couuelence et Cochem, ou Il fist refraichir ses gens et cheauaux vn demy patag[on]	*3*	*24*
Led[i]t Jour Il arriua et logea a Cochem, ou Il a païe pour despens de bouche et fourage des cheuaux six patagons douze solz	*6*	*12*
Le vingt quattriesme Il arriua a ~~Croeff~~[94] *Brem y reposa le lendemain et despensa sept*[95] *pattagons Et demy*	*9*	*24*
Item au Marechal, qui a ferré aucuns de ses ch[evau]lx vn patagons quinze[96] *solz*	*1*	*15*
Le vingt sixiesme a Schweich, au passage de la Meuselle Il paya quattre pat[agons][97] *vingt cincqz solz*	*4*	*25*
Led[it] Jour Il arriua a Treues et son Alt]es]se Elect[ora]le ly ayant faict rester Le Lendemain Il y a despense	*-*	*-*

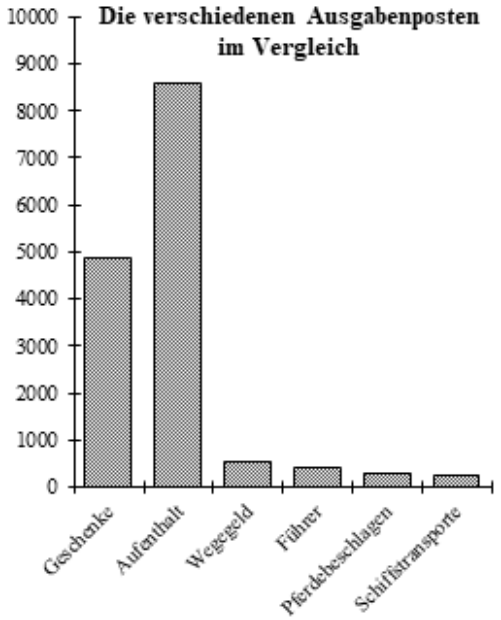
Page 7

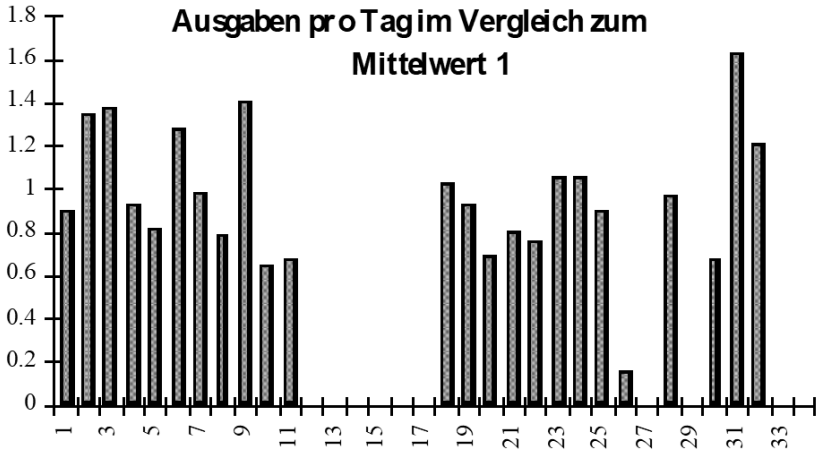
Le 28me Il partit de Treues et reuient en son Monastere

Die Reisekosten in graphischer Darstellung









Etappen

Mit ziemlicher Sicherheit hatte der Echternacher Abt seine Reise im Detail im Voraus geplant. Dafür spricht insbesondere der Jahrgang in einer von kriegerischen Handlungen geprägten Zeit. Ob er die Vorbereitung selbst in die Hand genommen hat oder sie an die „Klosterverwaltung“ delegierte, geht natürlich nicht aus den Dokumenten hervor. Intensive Beratungen, mit wem auch immer, hat es aber vielleicht doch gegeben. Die mitgehenden Papiere, Briefe und Noten scheinen das zu belegen. Ein Hinweis für die sorgfältige Planung ist der Paß, den er sich vorsorglich in Thionville ausstellen ließ. Auch seine Aufenthaltsorte wird er sorgfältig ausgewählt haben und dabei ein Kloster oder eine kirchliche Institution landläufigen Herbergen bevorzugt haben, am besten eine mit guten Beziehungen zu seiner eigenen Abtei in Echternach. Leider aber führte der Weg auch durch, wenn auch nicht unbedingt ganz, so doch lokal, evangelisch durchsetzter Gebiete. Da waren denn

Reichsstädte wie Frankfurt noch vorzuziehen, denn hier waren beide Konfessionen im Prinzip tolerant einander gegenüber. Wie im Internet zu erfahren, gab es in der Spessartgegend hin und wieder Simultankirchen, doch dürfte der Abt eine rein katholische Gegend bevorzugt haben. Sehr wohl wird er sich in der Pfalz nicht gefühlt haben, einer Gegend, die früh zur Reformation übergetreten war. Immerhin war es ein Pfalzgraf bei Rhein, der wesentlich am Ausbruch des Dreißigjährigen Krieges verantwortlich war [98]. Cronenberg gehörte zur Pfalzgrafschaft Zweibrük-ken, die enge Beziehungen zum schwedischen Thron unterhielt.[99.] Aschaffenburg war dem Prälaten somit sicher sympathischer - Auch Würzburg wird er geschätzt haben. Hier hatte zwar die Reformation zunächst ebenfalls Fuß gefasst, doch wurden bereits 1586 die Protestanten verdrängt und so war „ Bis zum Beginn des 19. Jahrhunderts war Würzburg dann eine, abgesehen von Protestanten ohne Bürgerrecht, katholische Stadt.» [100]

Doch beginnen wir von vorne

1. Dreys

Ein Aufenthalt in Dreys überrascht wenig, da die Abtei Echternach hier Herrschaftsrechte besaß. Was liegt näher auf der Hand, als dass es auch und womöglich in der Hautsache darum ging, diese Rechte durch Fakten zu bestätigen. In einer Zeit, in der das Auftreten und Zeigen wichtig war, kein Wunder. Denn Dreys war nur knapp ein Dutzend Kilometer entfernt. Die Ortschaft war eine Schenkung des Bruders von Karl dem Großen an das Kloster Echternach. Nach einem Prozess vor dem Reichskammergericht, bei dem die Bauern 1637 also mitten im Dreißigjährigen Krieg die Gerichtshoheit der Abtei angefochten hatten, erfolgte. «1673 ... das Urteil, in dem der Abtei Echternach die landesherrliche Obrigkeit über Dreis zugesprochen wurde.» - [101]

Neuforge verließ Echternach an einem Freitag, die Uhrzeit ist nicht angegeben. Das gilt auch für die Ankunft. Die Frage bleibt demnach, ob er sich länger dort aufhielt oder nur zur Übernachtung angereist war.

Fest des hl. Mathaeus.

An diesem Samstag wurde das Fest des ersten der Evangelienautoren gefeiert. Ob nun Philippe de la Neuforge die Reichsburg zu besichtigen gedachte, geht aus den Unterlagen nicht hervor. Eher könnte man sich vorstellen, dass er das Kapuzinerkloster aufsuchte.

Diesmal legte der Abt eine größere Strecke zurück. Ein moderner Routenplaner spricht von etwa 40 km über die (heutige) Landstraße.

Pommern ist bekannt als eines der ältesten Weindörfern. Dort gab es auch ein erzbischöfliches Burghaus. Möglicherweise wurde Neuforge hier zur Nacht aufgenommen.

Der Hl. Mauritius

Oder Moritz ein Schutzheiliger des Heeres, der Infanterie, der Messer- und Waffenschmiede und wurde angerufen vor Kämpfen, Gefechten und Schlachten. (https://de.wikipedia.org/wiki/Mauritius_(Heiliger)

Münstermaifeld

bei Mayen und Koblenz, kurtrierisches Oberamt.

Burg Elitz

Münstermaifeld wird als Durchgansetappe genannt. Schließlich sollte Philippe de la Neuforge in Koblenz landen um die Nacht zu verbringen.

Koblenz ist eine wichtige Stadt am Zusammenfluss von Mosel und Rhein.

Deutsches Eck

Auf der anderen Rheinseite Feste Ehrenbreitstein

Bis Koblenz jedenfalls bewegte sich der Abt auf kurtrierischem Gebiet. Der Kurfürst und Erzbischof Karl Kaspar von der Leyen 1652 – 1676 Johan Hugo von Orsbeck 1676 – 1711.

Limburg an der Lahn Ebenfalls kurtrierisch Dom

Es geht in den Taunus resp. Westerwald

St Georgs Kathedrale

Cronenberg bei Lauterecken gehört zum Kreis Kusel, im Verwaltungsbereich Verbandsgemeinde Lauterecken.

Zwischen 1343 und 1350 (die Originalurkunde ist nicht erhalten geblieben) hat Lauterecken seine Stadtrechte erhalten.[3] Lauterecken befand sich zu dieser Zeit im Besitz der Grafen von Veldenz, der Nachfahren der Nahegaugrafen (Emichonen). Mit dem Aussterben der Veldenzer 1444 fiel Lauterecken an das Herzogtum Pfalz-Zweibrücken und war von 1543 bis 1694 Residenz der wittelsbachischen Nebenlinie Pfalz-Veldenz-Lauterecken. 151 Jahre regierte die pfalz-veldenzische Linie bis zu ihrem Aussterben. 1689 wurden Stadt und Schloss teilweise zerstört

Die Stadt Frankfurt erreichte er am Mittwoch dem 26. September.

Er hielt sich hier nicht auf. Als Reichsstadt war sie auch wohl hauptsächlich evangelisch.

Daher am Tag von Cosmos und Damian lieber nach Aschaffenburg. Liegt heute im Stadtgebiet von Frankfurt. Hier hatte der hl Bonifatius (siehe auch Willibrord) dem hl Martin eine Kirche geweiht.

Aschaffenburg gilt als Zweitresidenz der Mainzer Erzbischöfe (https://www.aschaffenburg.de/Kultur-und-Tourismus/Stadtportrait/Stadtgeschichte/DE_index_3917.html) Doch führte die Stadt im 17. Jahrhundert eine Provinzdasein, besonders nachdem die Stadt im Dreißigjährigen Krieg sehr gelitten hatte. Aschaffenburg liegt 41 km östlich von Frankfurt und 77 km von Würzburg am westlichen Rand des Spessart.

In Kitzingen gibt es ein Benediktinerinnkloster, das aber im Bauernkrieg zerstört wurde. Das Kloster war 745 von Bonifatius geweiht worden.

1629-1650 kam es zum Konfessionsstreit, der erst 1650 ein Ende fand.

1650 Im Gnadenvertrag gewährte der Würzburger Fürstbischof die Doppelkonfessionalität Kitzingens.

Ebrach alte Zisterzienserabtei

Nun war Bamberg erreicht, das mittelalterliche Babenerg, mit dem Bamberger Dom, einem der früheren Kaiserdome.[102] Als Philippe de la Neuforge hier immerhin 5 Tage bis zu Fest des Hl. Remigius verbrachte, waren die schlimmen Jahre der Hexenverfolgungen vorüber. Ob das Thema bei seinen Gesprächspartnern angeschnitten wurde, ist natürlich nicht überliefert.[103]

Und weiter ging es nach Nürnberg, wo einst Kaiser Karl IV die Goldene Bulle erlassen hatte[104] und das später zweifelhafte Berühmtheit als Stadt der NS-Parteitage und dann der Kriegsverbrecherprozesse erlangte. Dies konnte de la Neuforge natürlich noch nicht wissen. Als Reichsstadt aber war die Stadt zwar überwiegend protestantisch, denn hier war die Reformation bereits s 1525 eingeführt worden. „Danach blieb sie über Jahrhunderte eine protestantische Stadt. Lediglich das exterritoriale Gebiet der «Deutschordensniederlassung» blieb katholisch." Wenn also der Abt hier zu übernachten gedacht, kam ihm die Empfehlung des Herrn von Metzenhausen sicher sehr gelegen.[105] Bekannt waren ihm wohl der Maler Albrecht Dürer und der Dichter Hans Sachs.

Mit Fürth wird er wenig angefangen haben, genau wie mit Altmannshausen.

In Kitzingen mag er sich erinnert haben, was man ihm über die Vergangenheit des Benediktinerinneklosters im Mittelalter erzählt hatte. Ab 1530 hatte hier allerdings der Protestantismus Fuß gefasst bis 1629 das „evangelische" Jahrhundert ein Ende nahm. Klöster wurden neu gegründet. Doch der Fürstbischof von Würzburg Johann Philipp von Schönborn gestattete auch den Protestanten freie Religionsausübung.

Nun aber war die Zeit der Heimreise gekommen. Sie führte wieder über Aschaffenburg und Frankfurt nach Mainz. Die Dome von Mainz, Speyer und Worms mögen sein Interesse geweckt haben. Das Gutenberg-Museum im Mainz hat es wohl noch nicht gegeben, doch dürfte die Persönlichkeit dem Vorsteher einer Abtei mit einer wichtigen Bibliothek nicht unbekannt gewesen sein.

Annehmen muss man, dass er nun alles daran setze, sobald wie möglich Echternach zu erreichen.

Bremm Landkreis Cochem-Zell liegt an einer Moselschleife unterhalb Bullay.

---

1 Paul Spang: Etat général des Fonds conservés aux Archives nationales du Grand-Duché de Luxembourg et aux archives de la Section historique de l'Institut grand-ducal; Tome I. In: Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg, Volume CXII, Luxembourg 1995, S. 347, besonders aber die folgenden Seiten 348-352.

2 ANL A XXIX: Abbaye Saint Willibrord d'Echternach. In: Paul Spang: Etat général, op. cit., SS. 352-356.

3 Ibidem: SS. 352-356.

4 Dies ergaben schriftliche Nachfragen bei Kollegen in auswärtigen Archive, im besonderen im Staatsaechiv Würzburg, für deren spontane Mitarbeit ich mich an dieser Stelle ganz besonders bedanken will.

5 In dieser Annahme wurde ich bestärkt durch das Werk von: Hans Jürgen Wunschel: Die Außenpolitik des Bischofs von Bamberg und Würzburg Peter Philipps von Dernbach. In: Schriften des Zentralinstituts für Fränkische Landeskunde und allgemeine Regionalforschung an der Universität Erlanegn-Nürnberg, Neustadt an der Aisch, 1979.

6 Bekanntlich wurde der Abschluß dieses Vertrages im Herbst vergangenen Jahres durch eine große Europaratsausstellung in beiden Städten gebührend begangen. Siehe dazu Ausstellungskatalog und Aufsatzbände: Klaus Bußmann, Hienz Schilling (Hrsg.): 1648: Kreig und Frieden in Europa, Münster 1998.

7 Dieses Kapitel in der Nationgeschichte Luxemburgs wurde bereits von Jean Schoetter ausgiebig behandelt. Siehe dazu: Jean Schoetter: Etat du Duché de Luxembourg et du Comté de Chiny depuis le Traité de Paix d'Aix-la-Chapelle, in: Publications de la

Section Historique de l'Institut Grand-Ducal, Bd. 31. Siehe ebenfalls: Derselbe: Le Duché de Luxembourg et le Comté de Chiny depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle jusqu'au commencement de la Guerre entre la France et la Hollande (2 mai 1668-6 avril 1672). In: Publications de la Section Historqiue de l'Institut Grand-Ducal, Volume 32, SS. 239-300, schließlich: Derselbe: Le Luxembourg et le Comté de Chiny depuis le Traité de

[8] Siehe dazu: Kurt Düwell, Franz Irsigler (Hrsg.): Trier in der Neuzeit. Trier 1996[2].

[9] Siehe dazu: Alfons Sprunck: Die Trierer Kurfürsten Karl Kaspar von der Leyen und Johann Hugo von Orsbeck und die Statthalter der spanischen Niederlande von 1675-1700. In: Rheinische Vierteljahresblätter 32(1968), SS. 318-331-

[10] Gerade ein Jahr vorher , im «März 1674 schließlich hielt Dernbach die Zeit für günstig …[um] eine vorteilhafte Lösung des Konflikts um den kärntnischen Besitz» herbeizuführen. Siehe dazu: Hans Jürgen Wunschel: Die Außenpolitik des Bischofs von Bamberg und Würzburg Peter Philipps von Dernbach. In: Schriften des Zentralinstituts für Fränkische Landeskunde und allgemeine Regionalforschung an der Universität Erlanegn-Nürnberg, Neustadt an der Aisch, 1979, S. 48.

[11] Siehe dazu : Hans Jürgen Wunschel: Die Außenpolitik …, op. cit., S. 32.

[12] Diese Probleme werden ganz klar dargestellt durch: Hans Jürgen Wunschel: Die Außenpolitik …, op. cit.. Besonders das Kapitel I (SS. 7-30) ist in dieser Beziehung aufschlußreich.

[13] Ibid.: Kapitel: Das Reich, SS. 31-32, sowie: Der Fränkische Reichskreis, SS. 32-36.

[14] Mitteilung des Staatsarchivs an den Verfasser dieses Aufsatzes.

[15] Siehe Baron Veyder-Malberg:Die Familie Veyder-Malberg. Wurzeln und Verwandschaft in Luxemburg. In: Association Luxembourgeoise de Généalogie et d'Héraldique, Annuaire-Jahrbuch 1993, S. 100.

[16] Alphonse SPRUNCK: Philippe de la Neuveforge, abbé d'Echternach (1621-1684) d'après le chroniuqur Philippe Becker. In: Biographie Nationale du Pays de Luxembourg depuis les origines jusqu'à nos jours; Collection présentée par Jules Mersch, membre de la Section historique de l'Institut grand-ducal, VIe fascicule, Luxemburg 1954, SS. 299-315.

[17] Ibidem, S. 103.- SPRUNCK verweist an dieser Stelle insbesondere auf jene Passage, die Johann-Peter BRIMMEYR als Verfasser der «Geschichte der Stadt und der Abtei Echternach», 2. Band, Luxemburg 1923, dem Abt Philippe de la Neuveforge gewidmet hat. Ebenda SS. 85-88. Leider ist Brimmeyrs Biographische Notiz einigermaßen enttäuschend, denn seine Darstellung beshränkt sich alles in allem auf ein anekdotisches Ereignis, das allerdings beispielhaft die starke Perönlichkeit des Abtes untertstreicht, und beweist, daß der Abt zielstrebig und ohne Furcht seine Ziele zu verfolgen gedachte. HAuptsächlich war er sehr pingelig, wenn es darum ging seine Privilegien sowie diejenigen der ABtei, deren Besitzungen und Rechtstitel zu verteidigen.- Eine weiter Quelle SPRUNCKS ist dier Artikel von Edoaurd PROBST: Philippe de la Neuveforge, abbé d'Echternach, et la Chambre de Réunion de Metz. In: «Warte» 24 resp. 31 vom Mai des Jahres 1950.

[18] Siehe dazu: … S. 24.

[19] Ibidem, S. 24.

[20] Henri Wagener : Les famillles d'échevins dans la Ville d'Echternach aux XVIe et XVIIIe siècles. In : Annuaire de la Ville d'Echternach 1999, page 121.

[21] Alphonse SPRUNCK: Philippe de la Neuveforge, op. cit. S. 299-315.

[22] Ibidem, S. 305.

[23] Né en 1573 à Laroche, Englebert de la Neuveforge était procureur général au Conseil provincial de Luxembourg où l'on venait d'augmenter ses gages (26. 2. 1613.) A la date du Ier février 1627 il entra audit Conseil en qualité de conseiller ordinaire. Jusqu'à sa mort survenue en 1629, cette éminente personnalité rendit des services appréciables et au

Luxembourg et à la maison d'Espagne, ainsi qu'il résulte de données fournies par un de ses fils au roi Philippe IV et que celui-ci cite dans une lettre datée de 1640: les qualités diplomatiques de Neuveforge furent mises à profit en premier lieu au cours de conférences «qui de son temps se sont présentées journellement en la province de Luxembourg avec les princes voisins de France, Lorraine, Trèves et autres.» En 1619 et 1620 il fut envoyé à la Cour de Vienne et en 1626 l'Infante Isabelle le chargea d'une mission auprès du roi de Pologne. «Sur la fin de l'an 1629», écrit le roi d'Espagne, «retournant d'une assemblée entre mes ministres et ceux dudit duc de Lorraine, il serait mort en chemin, laissant sa femme chargée d'onze enfans et avec peu de commoditez, à cause des grands fraiz qu'il avoit souffert èsdits voyages pour mon service» Englebert de la Neuveforge mourut le 20. 9. 1629 à Orval où il fut inhumé dans l'église du monastère. Il était l'époux de Marie-Agnès d'Huart, fille du vice-président du Conseil provincial, et père de sept fils dont plusieurs figurent avec honneur parmi nos illustrations nationales. L'un d'entre eux, Philippe, 66e abbé d'Echternach, est la vedette d'une étude de M. A. Sprunck, qui a paru au fasc. VI de la Biographie Nationale.

24 Diese Tafel fußt in der Hauptsache auf der Studie des bereits erwähnte Baron VEYDER-MALBERG: Die Familie VEYDER-MALBERG. Wurzeln und Verwandschaft in Luxemburg. In: Association Luxembourgeoise de Généalogie et d'Héraldique, Annuaire-Jahrbuch 1993, hier SS. 138/139. In der Tafel des Barons fehlen einige Kinder des Paares Englebert de la Neuveforge-Agnès Huart, die allerdings im Pfarregister von Luxemburg Sankt Nikolaus eingetragen sind. (AVL LU I 32 Nr 1). Gründe dafür sind nicht bekannt. Eine relativ wahrscheinliche Erklärung könnte deren frühzeitiger Tod im Kleinkindalter sein. Somit hàtten sie kein Rolle mehr im weiteren Verlauf der Familiengeschichte spielen können. Doch schien es mir durchaus angebracht, sie in diesem Zusammenhang nicht ausser Acht zu lassen. Man sollte sich im übrigen nicht an der vielfältigen Schreibweise des Namens stören lassen. Wir finden etwa: Neufor, Neuforge, Beuforsch usw. Wenn das Pfarregister Taufen von Kindern erwähnt, die bei VEYDER-MALBERG nicht vorkommen, so ist andererseits die Taufe des späteren Echternacher Abtes nicht eingetragen. Kein Wunder, wenn man die allgegenwärtigen Lücken zwischen 1618 und 1642 bedenkt. Heben wir schließlich noch hervor, daß Philippe nicht das einzige Familienmitglied im Dienst der Kirche blieb. Eine seiner Schwestern war Äbtissin des Klosters Bonneweg, ein Bruder Zisterziensermönch in Orval und ein weiterer Bruder Jesuit.

25 Baron VEYDER-MALBERG: op. cit. S. 100.

26 Ibidem.

27 Man lese: Reunionskammer.

28 Alfons SPRUNCK: Die Trierer Kurfürsten … op. cit. S. 319.

29 N[ikolaus] VAN WERVEKE: Kulturgeschichte des Luxemburger Landes, Bd I, Luxemburg 1923, S. 86.

30 So zitiert von François LASCOMBES: Chronik der Stadt Luxemburg, 1444-1684, Luxemburg 1976, S. 621.

31 Siehe François LASCOMBES: Chronik, op. cit. SS. 814-816.

32 François LASCOMBES: Chronik, op. cit. S. 683.

33 Siehe dazu: Alfons SPRUNCK: Die Trierer Kurfürsten …, op. cit.

34 Hans Jürgen WUNSCHEL: Die Außenpolitik …, op. cit., S. 106.

35 Autofahrern dürfte das Dreieck Dernbach bekannt sein-

36 Hans Jürgen WUNSCHEL: Die Außenpolitik …, op. cit., S. 26.

37 Diese Stadt lag auf dem Gebiet des Fürstabts von Fulda.

38 Diese Dertails sind entnommen aus: Hans Jürgen WUNSCHEL: Die Außenpolitik …, op. cit., S. 26.-

39 Ibidem: S.38.

40 Siehe: Hans Jürgen WUNSCHEL: Die Außenpolitik …,op cit., SS. 38-56. - Es versteht sich von selbst, daß wir an dieser Stelle nur sehr grob die Entwicklung wiedergeben können.

41 Ibidem, SS. 56-105.

42 Ibidem.

43 Ibidem, SS: 106-113.

44 Ibidem, S. 114 ff.

45 Siehe dazu: Heinrich Otto MEISNER: Archivalienkunde vom 16. Jahrhundert bis 1918. Göttingen 1969, S. 311.

46 Daher die noch heute geläufige Redensart: «ein Brief nach Schema S.»

47 Hans Jürgen Wunschel: Die Außenpolitik … op. cit. SS 2-5.

48 Ibidem S. 3

49 Ibidem S. 3.

50 Ibidem S. 3.

51 Ibidem S. 3.

52 Diese letzte Silbe ist unleserlich doch ergibt sich aus dem Kontext.

53 Die weibliche Endung wurde zu einem späteren Zeitpunkt gestrichen.

54 Damit geht eindeutig hervor, wer de NEUVEFORGES Auftraggeber war: Es heißt der König, womit natürlich der König von Spanien, als Landesherr in Luxemburg gemeint ist. Dies ist wohl genauso wenig wortwörtlich zu nehmen. Es wird wohl des Königs Statthalter Villahermosa in seinem Namen gewesen sein.

55 Dieses Wort ist zwar vollständig unleserlich, läßt sich aber unschwer vom Kontext her als solches erkenne.

56 Auch hier gilt uneingeschränkt die eben gemachte Bemerkung.

57 In jenen Tagen hielt man sich eben noch recht gern an den Grundsatz, daß Originale ins Archiv gehören und für den etwaigen und meist doch recht zweifelhaften Falle des täglichen Geschäftsablaufs Handakten anlegte.

58 Es handelt sich um den offiziellen Kurierdienst der spanischen Regierung.

59 Über die Verfahrensweise bei solchen Wahlen kann Näheres nachgelesen werden bei Hans Jürgen Wunschel: Die AUßenpolitik …, op. cit . im Kapitel über das geistliche Reihsfürstentum, SS. 19-25.

60 Dies ollte wohl als «conjouir» gelesen werden und hätte demnach ungefähr die Bedeutung von «me réjouir avec vous.»

61 = devoir.

62 Diese Passage ist als kuriale Schnörkel von relativ geringem Wert. Gerade die Anhäufung von barocken Schmeicheleien verrät, daß der Austeller des Briefes möglicherweise ganz anders gedacht hat. Doch erlauben ihm die höfischen (=kurialen) Sitten nicht, die Wahrheit zu sagen. Im ènrigen war man sich gar oft bewußt, wie wertvoll die Hilfe seines Gegenüber sein konnte. Er durfte daher keinesfalls verärgert werden. Am besten ließ man ihn im Zweifel. Daher dieser schwulstige Stil.

63 Die nun folgende Passage enthält den wichtigsten Teil der Mitteilung. Doch wie bereits gesagt, man hütete sich dem Papier zuviel anzuvertrauen. Daher auch die Gesandschaften von Leuten wie Philippe de la Neuveforge.

64 Auch dies ist eine gespielte Unterwürfigkeit, die der Adressat auch wohl als solche verstand und ihr wahrscheinlich wenig Wert beimaß

65 Der Gehalt dieses Schreibens ist noch weniger durchsichtig. Hatten die Stände, denen ja auch Philippe de la Neuveforge angehörte möglicherweise gelegentlich einer Zusammenkunft besprochen? In dem Falle war de la Neuveforge sicher bestens unterrichtet, was er mündlich auszurichten hatte.

66 Dies scheint ein Hinweis auf den eigentlichen Gegenstand von de Neuveforges Visite zu sein. Wieder einmal scheute man sich Näheres schriftlich festzuhalten. Alles weitere ist wiederum charakteristisch für den gängigen kurialen Stil, der mehr versteckt als er preisgibt.

67 Fehlt.

68 Selbe Bemerkung.

69 Damit ist die Ortschaft Dreis bei Wittlich an der Mosel gemeint

70 Anstelle von Croeff, das durchgestrichen wurde.

71 Anstelle des durchgestrichenen trois.

72 Anstelle des durchgestrichenen cinq.

73 Die Ortschaft Münstermaifeld ist damit gemeint.

74 Anstelle des durchgestrichenen trois.

75 Koblenz.

76 Anstelle des durchgestrichenen 6.

77 Damit dürfte Kranberg-im-Taunus, 17 kilomètres von Frankfurt/main gemeint sein.

78 Anstelle des durchgestrichenen cincqz.

79 Anstelle des durchgestrichenen sept.

80 wurde hinzugefügt.

81 Anstelle des durchgestrichenen trois.

82 in Bayern. NAch Wikipedia : Ebrach liegt an der alten Poststraße von Bamberg nach Würzburg im Tal der Mittleren Ebrach.- https://de.wikivoyage.org/wiki/Ebrach

83 Anstelle des durchgestrichenen cincq.

84 wurde hinzugefügt.

85 Nur 6 ist durchgestrichen und durch 30 in Ziffern ersetzt.

86 Gestrichen.

87 Diese ganze Linie wurde gestrichen.

88 Auch dieser Teil des Satzes wurde gestrichen.

89 Initialer Eintrag, welcher jedoch gestrichen wurde: 6.

90 Anfänlich hieß es 6.

91 Kaum noch zu entziffern.

92 Unleserlich.

93 Womit wohl die Lahn gemeint ist.

94 Anstelle des durchgestrichenen Name der folgenden Ortschaft.

95 Anstelle des durchgestrichenen die Zahl 9.

96 Anstelle des durchgestrichenen 11.

97 eingeschoben.

98 Friedrich V von der Pfalz, der mütterlicherseits von Wihelm von Ranien abstammte, wurde am Hof in Sedan erzogen und zwar war es eine „streng kalvinistische Erziehung, die Freidrich seit dem Frühjahr 1604 an der Maas erhielt » .- Cf. Peter Bilhöfer „Außer Zweifel ei hoch verständiger Herr vnd tapferer Kavalie“, Friedrich V. von der Pfalz . eine biographische Skizze. In: Peter Wolf et alii(Herausgeber): Der Winterkönig. Freidrich V. der letzte Kurfürst aus der oberen Pfalz-Ausstzellungskatalog 2003,AugsburgS. 19.

99 https://de.wikipedia.org/wiki/Pfalz-Zweibrücken

100 https://de.wikipedia.org/wiki/Würzburg#Christentum

101 https://de.wikipedia.org/wiki/Dreis.

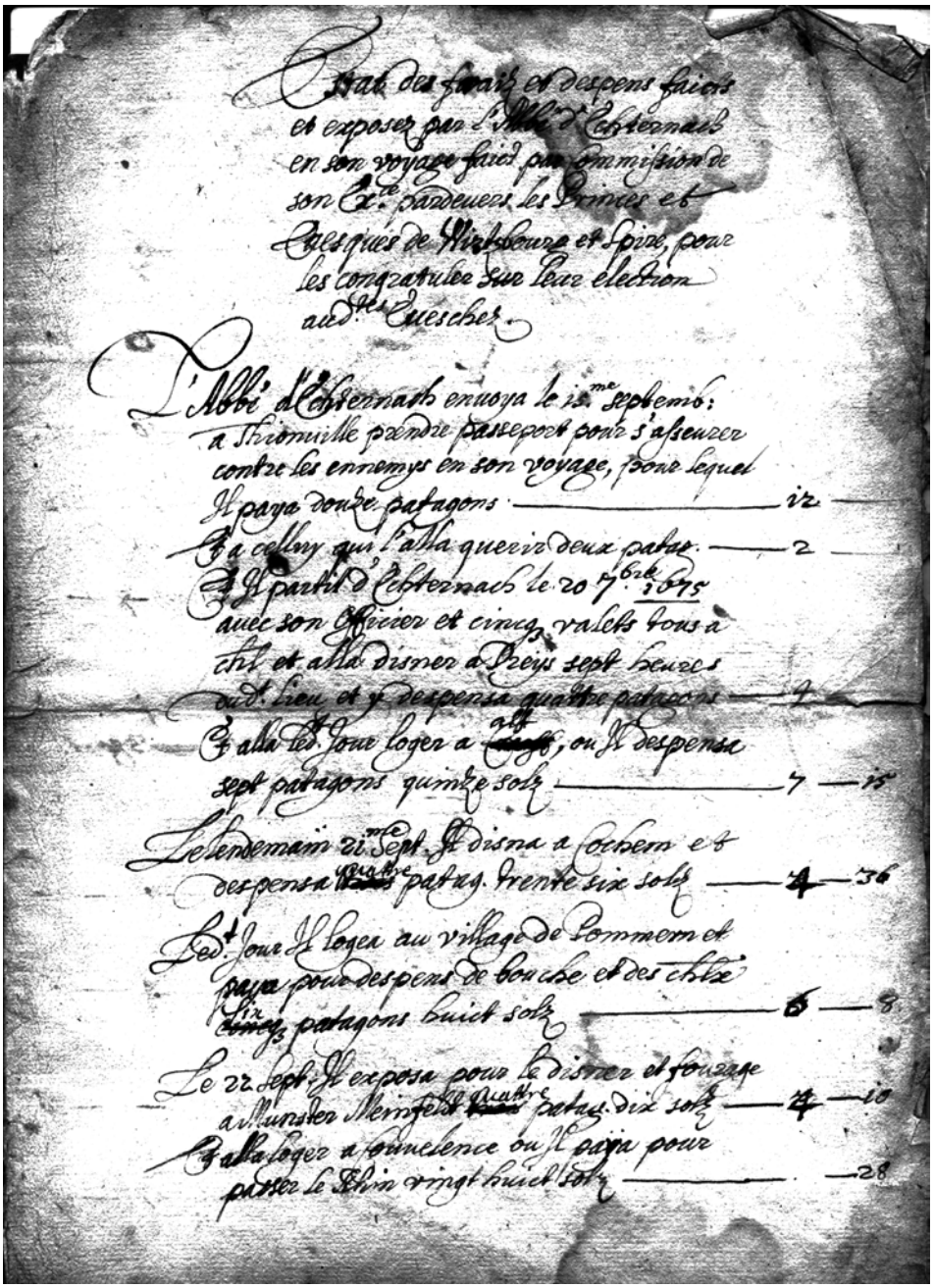
102 Das erinnnert mich an eine Dissertation, die wir 1963auf IIe bei Professor Marcel Engel zu schreiben hatten, und keiner von uns hatte je etwas vom „Bamberger Reiter“ gehört. Engel meinte , man könne ja Lexika nahsehen. Ein Mirschüler stellte die Frage, wer

denn ein Lexikon habe und ein anderer liess sich im Engel-typischer Worwahl vernehmen::“So was hat man.“ Allgemeine Heiterkeit.

103 https://de.wikipedia.org/wiki/Bamberg#Zeit_der_Hexenverfolgung

104 https://de.wikipedia.org/wiki/Goldene_Bulle

105 https://de.wikipedia.org/wiki/Nürnberg.



Estat des fraiz et despens faicts
et exposez par l'Abbé d'Echternach
en son voyage faict par commission de
son Ex.ce pardeuers les Princes et
Euesques de Wirtzbourg et Spire, pour
les congratuler sur leur election
aud.tes Eueschez.

L'Abbé d'Echternach enuoya le 15.me septemb:
a Thionuille prendre passeport pour s'asseurer
contre les ennemys en son voyage, pour lequel
Il paya douze patagons ——— 12 ———
Et a celluy qui l'alla querir deux patag. ——— 2 ———
Et Il partit d'Echternach le 20 7.bre 1675
auec son Officier et cinq valets tous a
chl et alla disner a Preys sept heures
oud.t lieu et y despensa quattre patagons ——— 4 ———
Et alla led.t Jour loger a alt, ou Il despensa
sept patagons quinze solz ——— 7 — 15
Le lendemain 21.me Sept. Il disna a Cochem et
despensa quattre patag. trente six solz ——— 4 — 36
Led.t Jour Il logea au village de Pommern et
paya pour despens de bouche et des chlx
six patagons huict solz ——— 6 — 8
Le 22 Sept. Il exposa pour le disner et fourage
a Munster Meinfeld quattre patag. dix solz ——— 4 — 10
Et alla loger a Couuelence ou Il paya pour
passer le Rhin vingt huict solz ——— — 28

AM HELLENGER BUNKER

Joseph Mersch

Lorsque le 31 août 1942 le Gauleiter proclama la mobilisation des classes de 1920 à 1924, il inaugura pour les Luxembourgeois une époque imprévue et imprévisible, à laquelle rien ne les avait préparés. Fallait-il comparer les années à venir au Klëppelkrich? Peu de choses suggéraient un tel rapprochement. A partir de 1815, puis de 1839, le Luxembourg était devenu un pays autonome et indépendant. L'appel sous les drapeaux de cinq classes, puis de trois autres encore se faisait en violation flagrante du droit international.

Refus du service militaire nazi

12031 jeunes Luxembourgeois furent astreints au service militaire allemand. 3025 subirent le supplice suprême, laissèrent leur jeune vie sur des champs de bataille pour une cause qui ne les concernait pas et qu'ils haïssaient profondément. 3510 se sont soustraits aux services nazis. Une frange assez restreinte de jeunes parvint à faire valoir une maladie plus ou moins grave ou se fit transmettre volontairement une maladie infectieuse. Des appendicectomies et des amygdalectomies fournirent un répit d'une paire de mois.

La prise d'acide picrique à dose étudiée simulait une jaunisse contagieuse. Une fois la supercherie découverte par les Allemands, elle valut aux instigateurs de l'idée les brutalités d'un camp de concentration. Nombre de bras et de jambes furent fracturés à l'aide de marteaux en bois, manœuvre qui n'était pas dénuée de risques. Telle fracture s'infecta et nécessita l'amputation du membre atteint,

Déserteurs ou réfractaires?

Sur les 12 031 appelés, une infime minorité répondit avec enthousiasme et conviction à la mobilisation. La grande majorité rêvait de se soustraire à ce service illégal qu'ils détestaient, ils oeuvraient pour y échapper.

Etait-ce une désertion? On désigne par le terme de déserteur une personne astreinte par son devoir de citoyen de participer à la défense de son pays et des citoyens et qui se dérobe et désobéit à son devoir. Donc, les jeunes Luxembourgeois n'étaient pas des déserteurs, aucune obligation légale ne les obligeait à défendre un pays et une nation auxquels ils n'appartenaient en aucune façon. Leur statut était donc celui de réfractaire: ils refusaient une contrainte en somme tout à fait illégale.

Devenir réfractaire

C'était l'intime souhait de la grande majorité des appelés luxembourgeois au service du «grossdeutschen Reiches» de vivre loin des hauts faits de la guerre. Est-ce que les générations actuelles peuvent imaginer le quotidien de garçons d'une vingtaine d'années obligés de disparaître de la circulation, de se tenir tranquilles, sans trop bouger, sans courir, obligés de parler en permanence à voix basse, de ne pas crier, chanter, de ne pas partir en vadrouille, ni se mesurer dans des compétitions, s'épanouir. Leur souci était la simple survie, ils voulaient vivre.

Si la plupart d'entre eux se pliaient tant bien que mal à la discipline presque inhumaine, une minorité n'arrivait pas à vaincre les impulsions naturelles à leur âge: à chacun son caractère, son tempérament, tous étaient à la merci de la pression de leurs nerfs, de leur volonté, de leurs glandes endocrines. Le profil psychologique du bon réfractaire était celui d'un garçon calme, équilibré, réfléchi, pondéré, peut-être un tantinet lymphatique. Mais, qui peut se targuer de ces qualités à vingt ans? Et encore. Des moments de haute pression, de grands dangers guettent le réfractaire. Ne sera-t-il pas un jour confronté à une scène dramatique, ou une concentration extrême, des décisions rapides et leur exécution plus rapide et plus courageuse encore seront inévitables.

Le réfractaire devait bien avoir égard à sa famille. Si l'occupant nazi croyait flairer une participation active de tel membre de la famille à la disparition de l'enrôlé de force, si par dessus le marché sa conviction antinazie était connue, les portes des camps de concentration étaient grandes ouvertes.

La punition la plus fréquente était la déportation de toute la famille dans une région de l'est, notamment en Silésie, pour les convertir au «Deutschtum». Un jour, qui l'eût cru, l'occupation essentielle des personnes déplacées allait être de lever des tranchées et de réaliser des fosses antichars à l'approche de l'Armée Rouge.

Pour le futur réfractaire, la décision était dantesque. Est-ce que les parents allaient survivre physiquement et psychiquement à la déportation? Il fallait savoir aussi que leur avoir allait être confisqué, que leurs maisons allaient être occupées par des nazis venant de l'est ou par des victimes fuyant les bombardements alliés.

La revanche nazie apparemment la plus clémente était la «Verfügungshaft». Un agent nazi faisait l'inventaire précis du mobilier et autres objets de la maison. Interdiction absolue d'aliéner quoi que ce soit sous peine de confiscation. Qu'on ne se fasse pas d'illusion, suivant les résultats de l'inventaire, une «Verfügungshaft» donnait rapidement lieu à la déportation avec tous ses aléas.

En son âme et conscience, un jeune pouvait-il risquer le bien-être, la santé, la vie de ses parents et de sa famille?

Qui? Quand? Comment?

A qui un candidat au refus de l'enrôlement de force pouvait-il s'adresser, se confier? Difficile à dire. Certes, il y avait certains dignitaires, le curé du village, quelques personnages influents. C'étaient eux que les nazis avaient toujours dans le collimateur, tous leurs faits et gestes étaient surveillés, répertoriés, interprétés. Les organisations de résistance encore peu fournies et en veilleuse allaient se réveiller. La génération montante avait vocation de se saisir des rênes. Ils n'avaient aucune expérience du travail clandestin, ils se montraient parfois trop confiants, trop bavards, trop fanfarons. Et pourtant, des filières se créèrent, tandis que le problème devenait de plus en plus brûlant et ardu.

Quel était le moment propice pour l'enrôlé de force de s'éclipser? Certains choisissaient le retour du service du travail (Reichsarbeitsdienst), la semaine qui précédait la lettre de convocation à la «Wehrmacht» (Stellungsbefehl). D'autres préféraient endurer trois mois d'instruction militaire, suivie d'une courte permission avant de se débiner, trois mois de gagnés. Enfin, il y avait ceux qui avaient enduré des mois de combats sur un front en feu, ceux qui avaient été blessés, renvoyés pendant quelques jours dans leur foyer, qu'on sommait de revenir et de reprendre la guerre brutale et inhumaine. Ils étaient heureux d'y échapper.

Aux résistants de dégoter des cachettes, des points de chute, des endroits inaccessibles aux regards curieux, aux oreilles attentives des sbires nazis. Une maison avec de jeunes enfants était peu propice. La candeur des têtes blondes aurait laissé filtrer des renseignements que les nazis ne se gênaient pas de leur soustraire. Il fallait bien que le réfractaire soit invisible aux regards investigateurs des voisins, des vis-à-vis, même amis. Plus d'une fois, une connaissance posait la question de savoir s'il y avait de la visite à la maison, parce qu'elle avait aperçu une silhouette inconnue derrière un rideau par trop transparent.

La famille d'accueil avait nécessairement les nerfs solides. Si l'un ou l'autre membre de la famille risquait de faire une crise d'hystérie à la moindre alerte sérieuse, adieu le patriotisme.

Quelques citoyens, autour des années 1940 à 1941, lors des grands succès militaires du Gröfaz (Größter Feldherr aller Zeiten) s'étaient un «tout petit peu fourvoyés» dans la mauvaise direction, ils cherchaient à reprendre la bonne voie, à se racheter. Fallait-il leur faire confiance? Ne jouaient-ils pas un double jeu?

Question ardue, appréciation difficile.

La Gestapo était active. Le fils d'un fermier solide du nord du pays était caché à Luxembourg-ville. Un matin, sa sœur portant un paquet assez volumineux prit le train pour Luxembourg. Elle se rendit dans la maison où son frère coulait des jours tranquilles. Tous ensemble appréciaient le délicieux jambon d'Ardenne. Le lendemain, la maison fut cernée, la famille d'accueil se trouva en prison, puis dans un camp de concentration. Le jeune réfractaire fut exécuté. La jeune femme ne s'était pas rendu compte qu'elle était suivie.

Assez rapidement les cachettes se faisaient rares. Y avait-il des moyens d'évasion vers la Belgique, vers la France? Dans les Ardennes, l'Armée Blanche s'organisait tant bien que mal. Des sentiers de passage existaient au nord du pays. Les filières vers la France étaient difficiles à pratiquer, souvent interrompues, les agents doubles et les traîtres faisaient leur triste métier.

Le chemin le plus long

Le plus souvent le chemin du domicile à la cachette se faisait en plusieurs étapes. Emile Hemmen raconte: «Sur ordre de D. K. Jemp et moi descendîmes du train à Oetrange pour nous rendre à Dalheim. Il faisait noir. A Moutfort nous nous trouvions à un croisement. Je frappai à la porte d'une ferme, le fermier m'indiqua la route vers Medingen où nous avions rendez-vous avec D. K. Personne. Après une attente prolongée à l'endroit désigné, nous reprîmes notre chemin. La route traversait une forêt. Au loin, nous aperçûmes une lumière qui s'approchait. Nous quittâmes la chaussée pour nous abriter dans la broussaille. Un cycliste passait appuyant énergiquement sur les pédales. Impossible de le reconnaître dans l'obscurité.

Arrivés au prochain village, nous supposions être à Dalheim, ce qui était le cas. Je frappai à la porte d'une des premières maisons, tandis que Jemp se tenait à l'écart avec nos bagages. A l'homme qui ouvrait, je demandai le domicile de l'instituteur. Il me l'indiqua tout en m'informant que l'enseignant était malade. Nous nous y rendîmes. Enfin, nous fûmes dirigés vers la maison de D. K.

A notre arrivée, la famille K. était inquiète. D. était parti, nous ne nous étions pas rencontrés. Après son retour, nous avions compris que c'était lui le cycliste que nous avions croisé dans la forêt.

Il nous accompagna vers Altwies, où nous fûmes reçus par un homme d'apparence réservée, peu loquace. Il nous assigna une chambre à coucher. A ma grande surprise, j'aperçus sur le portemanteau un uniforme de la H.J. (Hitlerjugend). A peine étions nous couchés qu'il revint et nous intima l'ordre de déguerpir tout de suite, sa femme ne supportant pas notre présence. Nous étions bien obligés d'obtempérer à ses injonctions, pourtant il refusa de nous remettre nos affaires, affirmant qu'il les rendrait lorsque nous aurions trouvé un point de chute définitif. Pas moyen de le faire changer d'avis. Nous voilà donc seuls sur la route, Jemp et moi, dans le froid et sous la pluie.

Je me souvins alors que j'avais un copain à Hellange, nous nous étions connus à l'Athénée. Dans l'obscurité nous reprîmes notre chemin passant par Aspelt et Frisange. A un certain moment nous aperçûmes de nouveau une lumière qui s'approchait. Vite nous nous abritâmes dans la broussaille. Jemp fit un bond plus résolu, glissa et se trouva dans les eaux de la rivière Gander. Approchant de Hellange, je me souvins qu'un copain m'avait raconté que tous les matins à six heures précises, il sortait sa camionnette du garage pour commencer sa tournée. Nous nous abritâmes sous un arbre, trempés jusqu'aux os. Après une certaine attente, nous entendîmes le bruit du moteur d'une camionnette. Je m'approchai, c'était bien lui. Après quelques phrases de mise en confiance, je lui demandai de m'indiquer la ferme d'Aloyse Linster. «Dat ass onser een», rassura-t-il en expliquant le chemin à suivre. Jemp et moi arrivâmes devant la ferme. Je remarquai du mouvement dans l'écurie où je retrouvai Aloyse Linster».
«A ce moment», enchaîna Berthe Linster, «ma sœur May passa et vit deux formes humaines de piteuses allures en conciliabules avec notre frère Jéng. Elle courut vers l'étable où ma mère était en train de traire les vaches, et elle lui décrivit la scène. «Continue à traire cette vache, je vais voir», répliqua maman. Arrivée dans l'écurie, Jéng lui décrivit rapidement la raison de la présence des deux garçons. Madame Linster prit sa décision, elle fit entrer les jeunes, leur donna des vêtements secs pour se changer, leur offrit à manger en les rassurant qu'ils pouvaient rester à la ferme, puis elle les installa dans une chambre à coucher dans la maison.

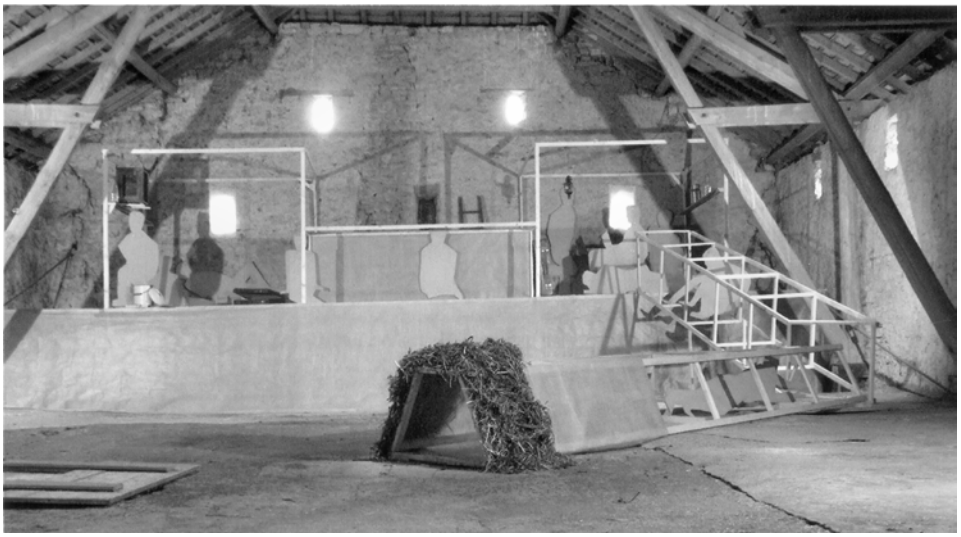
Emile Hemmen et Jemp firent la connaissance d'un réfractaire qui avait déjà trouvé refuge chez les Linster. Malheureusement, ce garçon était ingérable. Il était instable, le tenir en laisse s'avéra impossible. Quelques jours plus tard, il fut transféré dans une autre cachette, à chaque fois il récidiva, impossible de lui faire comprendre l'enjeu et les risques, de lui faire entendre raison. Il était un danger pour lui-même et pour les autres. Après quatre stations, les organisations de résistance lui trouvèrent un refuge où toute escapade était irréalisable.

Construction du Bunker

La fin de l'année 1943 approchait, les Linster battaient l'avoine. Voilà que Jéng mijotait une idée lumineuse. Avec la paille il bâtit un réduit, abordable par un itinéraire astucieux, le tout rembourré abondamment. Début 1944, lors d'une razzia musclée et soigneusement préparée, les Allemands enfoncèrent leurs sabres et leurs baïonnettes profondément dans la paille sans le moindre résultat et le moindre dommage. Rapidement les premiers réfractaires aménagèrent les lieux, où ils furent rejoints par d'autres enrôlés de force. Bientôt le Bunker s'avéra être trop petit. Jéng décida de lui annexer un deuxième local, largement en communication avec le premier. Mais, quel allait être le quotidien dans la communauté bunkérienne?

La nuit

D'habitude les nuits se passaient calmement. N'est-ce pas une qualité du jeune âge de dormir à poings fermés? Pourtant un nouveau pensionnaire arriva, il avait passé neuf mois dans l'enfer du front russe. Fréquemment, la nuit il faisait des cauchemars où il remémorait sa vie de combattant. Il proférait les ordres comme s'il y était encore.



L'alimentation

Le premier principe vital est de «manger et d'être mangé». Ainsi s'explique probablement l'importance que nos concitoyens attachent à la qualité et à la quantité de la nourriture.

Une première question nous vient à l'esprit. Comment les Linster arrivaient-ils à nourrir onze jeunes garçons à la fleur de l'âge, aux besoins caloriques élevés et à leur fournir une alimentation équilibrée? En face, une famille de six personnes, en majorité jeunes eux aussi, qui disposait de six cartes de rationnement pour producteurs. (Selbstversorgerkarte) Comment à la fin du compte nourrir dix-sept bouches affamées?

Certes, il y avait les produits de la terre. Y avait-il suffisamment de pommes de terre en réserve? La production de lait et de ses sous produits:beurre, fromage était quotidienne. La baisse rapide de la livraison de ces aliments de première nécessité n'allait-elle pas mettre la puce à l'oreille du contrôle allemand?

Question légumes: les trésors du jardin n'étaient pas inépuisables. Surtout en hiver. En ce qui concerne la viande un service spécial allemand veillait au grain, il exerçait une surveillance plus ou moins stricte, ses empoyés étaient des hommes d'un certain âge, exemptés du service militaire qui savaient de temps à autre fermer un œil, jamais les deux. Pouvait-on leur faire confiance? Tous les paysans fraudaient dans ce sens, c'était connu, mais toute fraude a ses limites lorsqu'elle veut passer inaperçue. Gust Hoffmann, meunier au moulin de Berchem, apportait de la farine en quantité requise. Il y avait encore d'autres connaissances qui contribuaient leur quote-part à la subsistance des réfractaires.

Les trois repas quotidiens fournis aux enrôlés de force étaient identiques à ceux de la famille Linster. Il n'y avait ni deux cuisines, ni deux mesures.

Le matin, à l'heure convenue, Jéng ou ses sœurs apportaient du pain, du beurre, de la confiture, du café et du lait, plaçaient le tout sur une palette qu'ils glissaient dans l'ouverture du bunker, immédiatement celle-ci fut prise en charge par le réfractaire de service. D'ailleurs, tous les jours, à tour de rôle, l'un d'entre eux était

désigné pour se charger des menus travaux. Après le petit déjeuner cruches, assiettes, tasses, toutes naturellement vides, avec les cuillères et les couteaux furent rangés sur la palette, prêts à être retournés.

A midi même scénario, avec du potage, de la viande, des pommes de terre, des légumes. Le soir le repas était plus léger, mais varié et nourrissant. Nombre de pensionnaires appréciaient les pommes de terre avec du lait. Emile Hemmen affirme qu'aussi bien la qualité que la quantité des repas étaient satisfaisantes et qu'il n'a jamais entendu de critiques pertinentes.

Les soins du corps et les vêtements

Le dimanche matin des bassines avec de l'eau fraîche, du savon et des serviettes de toilette attendaient dans la grange. Les réfractaires en ordre ou en petits groupes, toujours silencieux, procédaient à la toilette du corps, se rasaient la barbe. Un guetteur était en poste pour prévenir, si une visite indésirée ou indésirable se pointait à l'horizon. La rotation des vêtements et des draps se faisait suivant les circonstances et les disponibilités. Le blanchiment restait du ressort de la famille Linster.

La toilette

Il faut bien qu'on en parle. Voici onze jeunes gens en pleine santé, rassemblés dans un espace restreint, interdiction d'en sortir à son aise. «Big nazi is watching you». Chacun à un moment ou à un autre faisait ses besoins naturels. Il est bien connu que certains individus font leurs selles tous les jours à la même heure. Chez d'autres, c'est l'anarchie, l'événement a lieu deux fois par jour ou tous les deux jours. Les vidanges de la vessie dépendent de la quantité de liquide ingurgitée et de la température ambiante. En cas de grosse chaleur une partie de l'eau est évaporée par la transpiration. Un sceau de toilette attendait ses clients. Tous les jours, plus tard deux fois par jour le réfractaire de service le poussait à l'heure convenue vers l'entrée du bunker. Il fut vidé, nettoyé et rendu rapidement aux utilisateurs pour reprendre service.

Le temps libre

Notre organisme à l'âge de vingt ans a besoin de bouger, de vaincre des obstacles, de remuer, d'aller à la limite de ses possibilités physiques. Notre esprit veut apprendre, connaître, explorer, s'enrichir, rêver, fantasmer, il a besoin de ses attaches et de construire mentalement son avenir, son âge adulte.

Le temps entre le sommeil et les repas, les réfractaires comment allaient-ils le meubler? Quelques uns piquaient encore un petit somme, notamment H. Après une nuit agitée de cauchemars, il goûtait encore quelques moments de repos. On discutait à voix basse bien sûr de choses et d'autres, on jouait aux cartes, aux échecs, on lisait ce qu'on avait sous la main

A partir du début 1944 un service de guet à tour de rôle s'imposait. Depuis la mise en service du deuxième bunker même une voix normale était audible à l'extérieur. A l'approche d'un danger le guetteur donnait l'alerte, se retirait dans le bunker et tout le monde restait muet, évitant tout bruit, jusqu'à ce que Jéng annonçât la fin de l'alerte.

La convivialité

La vie en commun dans un espace confiné nous rappelle la pièce de Jean-Paul Sartre «Huis clos». Pour le philosophe l'enfer, c'est les autres. Etait-ce le cas au bunker? «Müssiggang ist aller Laster Anfang», est-ce que ce proverbe s'est vérifié à Hellange? Gardons pour la fine bouche cette phrase si brève de Goethe «In müssiger Weile schafft der böse Geist».

Jéng Linster avait bien chargé son ami Emile Hemmen du rôle d'intermédiaire, d'arrondir les angles, il lui avait confié la mission d'ombuddsman avant la lettre. Très souvent sa médiation s'avéra être fructueuse. N'empêche qu'un jour Gust Hoffmann, meunier au moulin de Berchem par «la porte étroite» s'engouffra dans le bunker pour rappeler énergiquement à la raison son compatriote qu'il avait recommandé à la famille Linster. Son intrusion dans ce lieu réservé était des plus efficaces. Qu'on imagine cet homme d'âge mûr, rampant à plat ventre, puis avançant à quatre pattes pour aller débiter son sermon.

Parmi l'équipe qu'on aurait pensée et souhaitée soudée vu les circonstances, il y avait un membre qui se croyait supérieur aux autres, il le disait, il le leur montrait, il le leur faisait sentir, il les traitait avec dédain. Toute médiation était vaine. De son point de vue c'était lui le «king», il voulait que les autres le sachent, le reconnaissent. La révolte grondait, l'air devint irrespirable. Emile Hemmen en référa à Jéng. Un soir, assez tard, celui-ci ordonna à tous de ficeler leurs bagages et de sortir dans la grange. Tous, chacun individuellement, serait transféré dans une autre cache. Au bout d'un certain temps un résistant vint chercher le «king», pour les autres suivait une longe et inquiétante attente dans l'obscurité. Au bout d'un certain temps, Jéng leur fit faire un tour dans la campagne hellangeoise, puis il rentra avec eux et il leur intima l'ordre de rentrer dans le bunker. Les amis qui auraient dû venir les chercher, n'étaient pas venus au rendez-vous. La forme était respectée.

Des maladies?

Pendant le séjour des onze réfractaires dans le bunker de Hellange aucune maladie sérieuse ne s'était déclarée. Seul Emile Hemmen avait présenté un ictère catarrhal bénin. Toute épidémie ou maladie, même sans gravité extrême eût été catastrophique.

L'armement

L'armement des réfractaires posait un problème ardu aux passeurs et aux placeurs. Si lors du passage d'une cachette à une autre ou d'une frontière le port d'une arme était logiquement indispensable et indiscutable, il était de peu d'utilité dans une cache individuelle, à deux ou à trois. Lors d'une razzia les Allemands connaissant leur vilain métier, cernaient étroitement les lieux, de sorte qu'une fuite, même armée s'avérait être très difficile et risquée. Dans le cas particulier du bunker de Hellange la fuite n'était possible qu'au travers de la grange. Les premiers à sortir auraient risqué leur vie pour ouvrir le chemin aux quelques derniers, et encore. En cas de lutte un carnage atroce aurait été inévitable.

Au bunker de Hellange il y avait deux fusils et un fusil à tir rapide. Emile Hemmen portait un colt personnel. Lors des événements tragiques du 1er septembre 1944 à

Dudelange les SS exigeaient la remise d'un nombre élevé d'armes. Aloyse Linster fit porter les trois fusils à Dudelange, afin d'éviter l'exécution d'otages innocents. Emile Hemmen gardait son colt qui le servait lorsqu'il participait à la milice de son village de Wecker.

Le passage de la frontière

Où fourrer tous les réfractaires? Le nombre de cachettes disponibles était restreint, elles étaient bondées. La résistance avait mis en place des filières pour traverser la frontière française. Un tel passage était programmé pour Emile Hemmen. Les différentes étapes et les guides responsables étaient prévus et choisis. Le soir du jour convenu il se rendit au lieu du rendez-vous. Personne ne vint le chercher. Qu'est-ce qui s'était passé? Hemmen rentra bredouille au bunker.

Ajoutons encore une anecdote. Jemp, fidèle compagnon de Mill, tenait absolument à l'accompagner. Ses connaissances de la langue de Molière étaient des plus frustes. Hemmen attira son attention sur ce handicap sérieux, peut-être décisif. «Alors, tu diras que je suis sourd-muet», répliqua Jemp. Aurait-il su jouer son rôle devant l'insistance de limiers professionnels?

Enfin, le 6 juin

Tôt le matin du 6 juin Aloyse Linster annonça à ses hôtes que les Alliés avaient attaqué en Normandie. Une vigilance accrue était de mise. Pourtant, les onze voyaient la fin de leur calvaire approcher. Il va sans dire que pour les Linster la nouvelle leur fit entrevoir l'approche du terme d'une grande entreprise humanitaire exemplaire, mais contraignante. Pour eux la situation était devenue encore plus compliquée. A partir du mois de mai, du bombardement de Bettembourg par des Forteresses Volantes, ils hébergeaient des évacués de cette localité. Obligation donc de veiller davantage à une extrême discrétion.

Une dernière épreuve n'épargnait pas la famille Linster et les locataires du bunker. Début septembre un groupe de soldats allemands en route «Heim ins Reich» réquisitionnèrent la grange pour y passer la nuit. Onze réfractaires reposaient sous la paille qu'entouraient des combattants exténués de la Wehrmacht.

Le 10 septembre

Après que quelques brouillards matinaux eurent dévoilé un ciel bleu,un soleil radieux brilla sur la fin du cauchemar des onze enrôlés de force, dont trois Anciens de l'Athénée, Emile Hemmen, Aloyse Hilger (Mamer) et Jean Steichen. Une nouvelle vie commençait pour eux. Ceux, dont le domicile était proche, avaient hâte d'aller embrasser leurs familles: Edmond Besch à Berchem, Jéng Hellers à Crauthem, Jean Steichen à Fennange pour n'évoquer qu'eux. Le village d'Emile Hemmen se trouvait encore dans le no man's land entre les avant-postes américains et la Ligne Sigfried, terrain propice aux incursions nocturnes de patrouilles de reconnaissance de la Wehrmacht.

L'amitié

Pendant un certain temps les onze réfractaires rencontraient annuellement leurs bienfaiteurs. Les rencontres s'espacèrent devenant bisannuelles. Les rangs commençaient à s'éclaircir. Un quarantième anniversaire de la libération fut célébré avec une piété et un faste particuliers.

Au moment de la rédaction de ces lignes (janvier 2011) quatre des onze réfractaires sont encore parmi nous. Raconter leur histoire leur devient de plus en plus malaisé, Emile Hemmen le fit à leur place avec la clarté et la verve qu'on lui connaît.

Aux jeunes qui liront ce compte rendu et qui un jour rendront visite à la «Maison de l'Histoire et du Souvenir Aloyse Linster» en voie de réalisation actuellement, nous soumettons ces faits à leur réflexion. Avons-nous réussi à leur faire sentir le poids de cette chape de plomb qui pesait sur le pays, sur nos concitoyens droits et honnêtes? Avons-nous réussi à leur faire comprendre ce que signifient oppression et servitude? Qu'ils se souviennent de la jeunesse dite sacrifiée qui a travaillé, lutté pour un avenir meilleur.

Est-ce qu'ils se rendent compte du dévouement, du courage, de l'abnégation oui, de l'héroïsme de la famille Linster? Cette famille paysanne profondément enracinée dans sa terre cultive le souvenir de ses ancêtres. Ils avaient perdu leur père le 18 janvier 1941 d'une longue maladie.

Puissent les jeunes et les moins jeunes imaginer et prendre conscience du dévouement, du travail, mais surtout de l'angoisse, de la tension nerveuse de tout instant devant la menace d'une délation d'un côté, d'une inadvertance de l'autre. Jour et nuit les Linster avaient devant les yeux la menace de la prison, des camps de concentration et d'une condamnation à mort certaine.

C'est le droit, la justice, la solidarité, le sentiment caritatif, la chaleur humaine qui l'ont emporté.

À droite l'auteur de ces lignes: le Dr. Jos Mersch, ex-président des Anciens

Trio im Athenäum oder die Achtundvierziger

20. März 1847

I. STREIT UM HORAZ

Abbé Michel-Nicolas Müller, Direktor des Athenäums in Luxemburg, war während der Vierziger Jahre einer der populärsten und wohl auch tüchtigsten Männer des Großherzogtums. Er galt als gründlicher Hellenist, Latinist und Hebraist, hatte den Ruf, seine Anstalt zu den ersten der Niederlande gehoben zu haben, imponierte der Masse, wußte Menschen zu leiten, und seine Schüler wahrten ihm alle das rührendste Andenken.

Dabei war er ein guter Redner, der schon fast zwanzig Jahre lang auf Preisverteilungen des Athenäums mit hohem Geschick und eindringlicher Suada die offizielle Rede hielt. Er machte auch bei epochemachenden Gelegenheiten lateinische Chronogramme, dazu öfters französische und lateinische Verse frommer, andächtiger Art.

An diesem Nachmittag, dem 20. März 1847, hatte er seinen Professor der französischen und lateinischen Literatur an den Oberkursen, Hippolyte Barreau, einen geborenen Pariser, bei sich im Büro. Zum ersten Mal seit den annähernd zwanzig Jahren, wo sie zusammen an derselben Anstalt wirkten, hatte der Direktor eine Auseinandersetzung mit dem feurigen Franzosen, denn bei allen Gegensätzen der Weltanschauung berührten sie sich in der Liebe zu Frankreich, zur französischen Sprache und zu den klassischen Literaturen. Aber Müller spürte seit einer Weile, daß vor dem Ansturm der jungkatholischen Bewegung, die seit 1841 von Bischof Laurent geleitet war, die Stellung des anerkannt tüchtigen Gelehrten mehr und mehr erschüttert wurde. 1842 hatte Laurent, der Sturmbock des Rheinischen Zentrums, die Katharina Pfefferkorn feierlich in der Kathedrale exorzisiert. Drei Jahre später hatte er das «Luxemburger Wort» gegründet und hervorgehoben, daß es einen Kampf «gegen die französische Revolution und alle alten Jungfern des Voltairianischen Zeitalters» gelte. Aber hinter der Revolution und besagten alten Jungfern wollte Laurent den französischen Einfluß ins Herz treffen, was er zwar übte, aber nicht sagte.

Heute hatte Abbé Müller auf Anweisung höheren Orts eine Untersuchung zu führen, welche Barreau betraf. Der Streit war, das wußte er, von der Gegenseite vom Zaune gebrochen. Er brachte ihn in einen lästigen Konflikt: auf der einen Seite seine Stellung als geistlicher Direktor, auf der andern seine anerkannte Fairneß und Toleranz. Es gab sogar noch mehr: es ging ums Ganze!

«Ich habe Sie bemüht, Herr Kollege,» sagte er liebenswürdig, «weil ich meinen Bericht machen muß in der Sache, die ich den Streit um Horaz nennen will».

Barreau Ich stehe zur Verfügung, Herr Direktor.

Abbé Müller

Sie haben vor den Zöglingen der Prima zwei Oden von Horaz erklärt: die achte des zweiten Buches und die elfte des dritten. Die eine betrifft Barina, die Circe Roms, die andere Lydia, die Eiskühle.

Barreau Stimmt.

Abbé Müller

Es ist kleinlich, aber Sie wissen, man muß die Empfindlichkeit gewisser Schüler in Rechnung ziehen.

Barreau

Empfindlichkeit der Schüler! Davon war in der Klasse selbst nichts zu merken. Ich habe mit aller möglichen Rücksicht zwei Texte des Schulbuchs erklärt, die nicht so schlimm sein dürften, denn die geweckteren Schüler können sie ja selbst lesen oder sich von jemand erklären lassen. Ich habe es getan, ohne irgendwelche moralischen Gefühle zu verletzen. Wenn man so streng ist, gibt's auch in der Bibel zu bemängeln, in den Cantica sogar vieles. Wissen Sie, Herr Direktor, oder wissen Sie es nicht: Herr Religionslehrer Wies hat die Jugend dazu angestachelt, diese Klage zu führen?

Abbé Müller Das weiß ich nicht, Herr Kollege. Ich kann's nicht annehmen!

Barreau Ich bringe Ihnen Zeugen.

Abbé Müller (ablenkend)

Es hat ja auch nichts auf sich, seit die Sache höheren Orts geführt wird.

Barreau Wie weit ist sie?

Abbé Müller

Man zieht Erkundigungen im Ausland ein, um zu erfahren, ob die betreffenden Oden in Frankreich, Belgien oder Deutschland vor Gymnasiasten erklärt worden sind. Der Conseil de Gouvernement hat eine «instruction complète sur tous les points en litige» angeordnet. Enfin, eine Staatsaffäre!

Barreau

Donner und Doria! Welche Geschichten in unserer aufgeklärten Zeit! Es schnüffelt, Herr Direktor, und Ihr weiter Mantel deckt alles!

Abbé Müller (pikiert)

Sie müssen mir das Zeugnis geben, daß ich, seit Sie in der Loge sind, und das ist, glaube ich, seit dem Jahre 1826

Barreau Richtig.

Abbé Müller

immer Ihre Überzeugungen geachtet habe. Aber Ihre reiche publizistische Tätigkeit im «Courrier», die feurig und eindeutig ist, hat bis jetzt bei mir keinen Protest hervorgerufen, so sehr sie auch die Federn des «Luxemburger Wort» in Bewegung setzt. Jedoch was gestern geschehen ist, wie ich es selbst gesehen und gehört und heute auch in den Zeitungen gelesen habe, treibt die Sache auf die Spitze, stellt sozusagen die Parteien in Schlachtordnung!

Barreau (lächelnd) Ich meine die Schlacht ist schon entschieden, Herr Direktor!

Abbé Müller

Es war ein Sieg, aber ohne Folgen. Folgerungen sind daraus wohl nicht zu ziehen!

Barreau Das erste eklatante Zivilbegräbnis!

Abbé Müller

Ihre Leichenrede war allerdings schön, ich selbst muß gratulieren.

Barreau (gerät in Schwung)

Der Vorfall wirkte wie ein Bumerang, der auf den Absender zurückschnellt. Sie wissen so gut wie ich, Herr Direktor, daß Gellé, Sekretär des Conseil de Gouvernement, Katholik war, und daß er in seiner Krankheit um die Erteilung der Sterbesakramente gebeten hatte. Man verweigerte sie ihm und daraufhin auch das kirchliche Begräbnis. Aber die ganze Stadt war bei der Leichenfeier. Gouverneur de la Fontaine besprengte den Sarg mit Wasser und berührte ihn dreimal mit etwas Erde, die er auf einer Schaufel hielt. Dasselbe taten alle Teilnehmer.

Abbé Müller

Sieg des Gouverneurs, gewiß! Aber solche Siege sind nicht so entscheidend wie die auf dem Schlachtfeld. Wenn heute ein Führer auf der Walstatt bleibt, kann's morgen der andere sein!

Barreau

Eines ist sicher : das Land hat sich gestern gegen Bischof Laurent ausgesprochen!

Abbé Müller

Ich hab nicht gern, daß die Schüler glauben, durch einen ihrer Lehrer ständen sie auch im Streit der Meinungen!

Barreau

Es wäre gut, Herr Direktor, wenn Sie das auch Herrn Bischof Laurent sagen könnten! Der Klerus doziert doch auch bei den Kleinen! Wir vom «Courrier» stehen ein für unser Programm: fürs Volk und für Menschenrechte, und wir haben unser Bürgerrecht wie jeder andere. Kollege Hardt von Echternach hat sogar im vorigen Jahr eine Zeitung gegründet, die sehr frei und frech ist, ein rotes Blatt.

Abbé Müller Ja, das kann auch nicht gehen!

Barreau Es geht aber, Sie werden sehen! Aber wie wird's erst, wenn ich heirate!

Abbé Müller

Sie heiraten! Dazu gratuliere ich herzlich im voraus. Das ist brav, daß Sie als Fünfziger noch hineinspringen wollen! Darf ich ... (er will ihm die Hand reichen) ... und wer ist die Glückliche, wenn ich fragen darf?

Barreau

Noch ist's nicht so weit, aber ich bin halb und halb entschlossen, Frl. X. heimzuführen. Die Schwierigkeit wird wieder, Sie werden sehen, durch unsern Heißsporn Bischof Laurent entstehen. Wer Freimaurer ist, wird unter ihm nur kirchlich getraut, wenn er der Freimaurerei abschwört. Das tu ich nicht!

Abbé Müller Aber Ihre Ehe?

Barreau. Dann begnüge ich mich eben mit der Zivilehe, Herr Direktor!

Abbé Müller

In diesem Falle kann ich für nichts mehr garantieren, das begreifen Sie! Sie stehen noch davor, überlegen Sie sich's! Es würde mir leid tun, unsern angesehensten Wissenschaftler …

Barreau

… diplomiert von der Ecole Normale Supérieure in Paris, Docteur en Sorbonne, zu verlieren. Ich kann auch in Frankreich leben!

In diesem Augenblick brachte der Pedell eine Visitenkarte. Der Direktor las: Ernst Koch, Dr. jur. Er kannte Ernst Koch, den Kurhessen, der mit Hassenpflug, dem andern Kurhessen, ins Land gekommen und unter ihm Sekretär der Regierung gewesen war. Seit dessen Abgang war **Koch** Bürochef in der Regierung, dann Zollrendant gewesen. Jetzt bezog er ein Wartegehalt und war deutscher Übersetzer des «Mémorial». Er war weithin bekannt als Verfasser der «Vigilien», des «Prinz Rosa Stramin», eines Bändchens Novellen und einer Anzahl von Gelegenheitsgedichten, die er katholischen Blättern, unter andern auch dem «Luxemburger Wort», zur Verfügung stellte. Einer der Gegenspieler Barreaus und de la Fontaines, ein Kämpfer auf der Seite von Laurent, Stammer und Michelis!

Der maliziöse Direktor hatte eine blitzschnelle Idee. Nicht umsonst war er vor seiner jetzigen Anstellung zwei Jahre lang Professor am Petit Séminaire in Bastnach gewesen, an der Grenze des Wallonen Landes, wo die Hahnenkämpfe eine Lieblingserholung des arbeitenden Volkes waren! Er wollte die zwei Kampfhähne, die sich vielleicht noch nie gesprochen hatten, eine Weile allein lassen!

Koch konnte ja gut Französisch, denn er war ein Jahr lang in Frankreich gewesen und dann zwei in der Fremdenlegion, in Algier und in Spanien. Es würde ein lustiges Geplänkel geben, vielleicht eine rechte Philippica und Antiphilippica!

Zum Pedell sagte Müller: «Warten Sie einen Augenblick draußen!» Dann zu Barreau: « Ich muß ihm noch etwas einschärfen. Sie warten wohl so lange hier! Wir werden doch noch einig werden!» Barreau lächelte ironisch und blieb. Der Direktor ging und kam nicht wieder. An seiner Stelle trat **Koch** ein, verneigte sich und grüßte, ohne dem andern die Hand zu geben. Dann setzte er sich ans Fenster, mit dem Blick auf den Hof. Der Franzose würde sich entfernt haben, aber die klare Aufforderung Müllers hielt ihn zurück. Mittlerweile kamen sie ins Gespräch.

ZEITENUHR

Koch
Ich habe Ihre Unterredung gestört, Herr Professor. Aber ich dachte, der Herr Direktor sei frei.

Barreau höflich
Oh, durchaus keine Störung. Unsere Unterredung war zu Ende. Der Herr Direktor ist sicher irgendwohin gerufen worden.

Koch Ich kann ja wiederkommen.

Barreau muß die Honneurs der Anstalt machen
Aber Sie werden sich nicht noch einmal bemühen! Wenn Sie etwas Zeit haben.

Koch lächelnd
Mehr Zeit als Geld! Ich bin auf Wartegehalt, wie Sie wohl wissen.

Barreau (verbindlich)
Desto mehr Zeit haben Sie für Ihre schönen literarischen Arbeiten! Ihr Prinz Rosa Stramin wird viel gelobt. Schade, daß ich Ihre Sprache nicht genug beherrsche, um das Buch ganz zu würdigen!

Koch
Sehr liebenswürdig! Ich gebe dieses Jahr auch einen Band Erzählungen heraus, meistens über meine Erlebnisse im Spanischen Krieg. Leider hat dieser Krieg auch meiner Gesundheit stark zugesetzt, so daß es mit der Arbeit nicht schnell vorangeht.

Barreau
Bei Ihrer unfreiwilligen Muße werden Sie sich wohl schnell erholen! Die bekanntesten Vertreter Ihrer Literatur müssen ja jetzt im Ausland leben, während unsere romantischen Matadors in Paris fast fürstliche Ehren genießen: Victor Hugo, Pair de France, Lamartine, Außenminister, wie früher Châteaubriand, letzterer jetzt Gesandter in London, von Altersaureole umgeben und im Begriffe, seine Memoiren zu schreiben.

Koch
Ja, bei uns haben ebenfalls Herwegh, Freiligrath und Hoffmann fast königliche Triumphe gefeiert, aber keine offiziellen. Die Fürsten schmollen.

Barreau (sarkastisch)
Und die Regierungen knuten! (Pause.) Sie waren im Ausland und in der Fremdenlegion.

Koch

Ja, im Jahre 1834 ging ich freiwillig von Kassel fort, aus verschiedenen Gründen. Ich will ja nicht alle Schuld auf die andern schieben. In wenigen Worten: ich genoß damals die Volksgunst als liberaler Publizist und Schriftsteller, aber ich beging die Unvorsichtigkeit, eine Stelle als provisorischer politischer Referent im Ministerium Hassenpflugs anzunehmen, der mich persönlich schätzte. Das Volk grollte. Ich gab ihm nach und wurde wieder Referendar. Dann bereitete ich ein zweites Staatsexamen vor. Die Eltern meiner Geliebten - Sie kennen ja die Henriette des Prinz Rosa Stramin - verweigerten jetzt ihre Zustimmung zur Heirat. Ich geriet in Schulden. Da ging ich nach Frankreich, suchte ein Jahr lang vergebens nach einer Stellung, war dann zwei Jahre in der Fremdenlegion, in Algier und in Spanien. Ich wurde krank ins Spital von Pampeluna eingeliefert. Dort wurde ich Katholik. Als ich nach Hause zurückkehrte, arm und gebrochen, bewarb ich mich ernsthaft um eine Stelle im hessischen Staatsdienst. Aber man hatte nichts mehr für mich. Da war ich froh, als Hassenpflug mich als Staatssekretär in Luxemburg anstellte, wo er eben Gouverneur geworden war. Seither bin ich hier. Ich habe mich hier eingelebt und fühle mich wie zu Hause.

Barreau ironisch lächelnd Wie ich.

Koch Wie weit ist Ihre Angelegenheit, wegen der Horazstunden?

Barreau

Ach, dieser Wust! Pfaffengezänk, wohl in der Tradition des Collegiums der Jesuiten oder der Lovanisten. Aber seit Bischof Laurent ist noch etwas Neues in der Luft!

Koch

Sie wissen wodurch? Joseph Görres war 1814 eine Zeit lang im Luxemburger Land. Er griff an die Zeitenuhr und markierte die neue Stunde!

Barreau

Ich weiß, daß er einen schönen Passus über das Müllertal geschrieben und das rheinische Zentrum gegründet hat. Letzteres hat uns jetzt aufs Korn genommen, in der Tradition des weiland Kurfürstentums Trier. Aber Laurent geht! Nach den Ereignissen von gestern zeigt es sich, daß de la Fontaine stärker ist. Und das Kreuz für Zivilbegräbnisse, das die Munizipalität eigens gekauft hat und das bei der gestrigen Leichenfeier zuerst seinen Dienst versah, markiert auch eine Stunde: die Stunde aller, die Stunde der Gemeinschaft, die über rechts und links, Gläubige und Ungläubige, Ordnung hält!

Koch

Der Weg ist weit, und es wird lange dauern, ehe die angemerkte Stunde eintrifft! Die Etappe ist jedenfalls merkwürdig. Es ist eine Zeit schöner Hoffnungen.

Barreau

Nein, großer Taten! Lamartine und Hugo in Frankreich, die Triumphzüge eurer Dichter drüben! Er kommt, er kommt, der Völkerfrühling!

Koch lächelnd

So viel älter als ich und noch so jung! Aber ich habe die Légion Etrangère in den Knochen, leider!

In diesem Augenblick kam der Direktor in gut gespielter Hast zurück. Aber die beiden Herren standen ruhig am Fenster und blickten hinaus, ohne ihn zu bemerken. Abbé Müller setzte sich auf den ersten Stuhl, der ihm zur Hand war und hörte staunend zu.

Barreau

Es wird Völkerfrühling! Da grünt das alte Reis! Lamartine und Hugo, Béranger und Barbier, Dumas, de Musset und de Vigny, welcher Argonautenzug, um das Goldene Vlies der Freiheit zu erobern!

Koch

Unsere deutschen Geistesheroen haben über die Grenze fliehen müssen und essen das bittere Brot des Exils: Heine, Herwegh, Börne und Laube in Paris, Marx und Freiligrath in London, Hoffmann von Fallersleben in Zürich. Ich, der all diesen nicht das Wasser reichen kann, weile in Luxemburg.

Barreau

Auch hier kämpft eine tapfere Escouade trotz des Deutschen Bunds und des deutschfreundlichen Kurses der Leute im Haag! Die Bürgerschaft geht mit der Fronde. Die großen Prinzipien dringen in die Massen! Die Presse ist eine Macht geworden!

Koch

Sie ist wie die Zungen in der Fabel von Aesop: das Beste und das Schlimmste, was es gibt. Leider in concreto denen zu Willen, die das Geld spendieren.

Barreau

Wer spendiert denn für das neue katholische Blatt?

Koch

Natürlich das Rheinische Zentrum. Die zweite Generation der Romantik, die Heidelberger, haben dem Katholizismus eine Wiedergeburt verschafft, welche der früheren Gegenreformation der Jesuiten zur Seite steht. Auf den Flügeln des Volkslieds, der Sage, der Mystik flog man zurück ins Mittelalter und erfand sich dort ein Paradies als Ersatz für das, welches die Aufklärer des 18. Jahrhunderts versperrt hatten.

Barreau

Nicht das Volk macht das Volkslied, das Märchen, die Sage! All das stammt von einzelnen Begabten, einerlei welchen Standes, und es wird vom Volk für seine Bedürfnisse zurechtgestutzt, wie alles, was es sagt, singt, glaubt und trägt, erborgter Glanz ist. Das glorreich empfindende und erfindende Volk ist eine Lüge.

Koch

Schon recht. Aber der Verstand sagt mir auch, daß der Roman, den ich lese, Lüge ist. Ich lese ihn trotzdem mit Genuß, begeistere mich an ihm, lebe ihm sogar nach. Den Menschen freut der schöne Wahn. Romantik ist Verzauberung des Lebens, und die Religion, ihr Begleiter, ist ein wesentliches Stück davon.

Barreau

Herr Koch, wir müssen das Paradies in die Zukunft verlegen. Was das Mittelalter in Wirklichkeit war, wissen wir nur zu gut!

Koch Da sind wir wieder eins. Gegen die Knechtschaft!

Barreau.

Da hört die schwärmende Romantik auf, und es kommen die Schritte der Arbeiterbataillone.

Koch

Man kann das Volk nicht gewähren lassen mit seinem Gemüt und seiner Albernheit - und seine Gewählten noch weniger als Herren des Geistes: nichts ist erschreckender. A propos, ich höre, Sie wollen die Werke des Hl. Augustinus herausgeben. Das war ein Großer, der durch alle Pfuhle der Ausschweifung gegangen war und dann seine Utopie schrieb, auf der der Staat des Mittelalters aufgebaut war.

Barreau

Aber Utopie, wie die Ideen der sozialen und sozialistischen Theoretiker von heute.

Koch Der Wilden und Uferlosen.

Barreau

Wir müssen aber mitkämpfen. So wie ich in dem Konflikt de la Fontaine, Laurent für meinen Teil in die Schranken springe!

Koch Ich wünsche Glück. Aber ich bin schon bei den Verzichtenden.

Barreau

Also jenseits der Barrikade! Nein, auf ihren Zinnen ist unser Platz!

Koch Das kostet Blut!

Barreau

In Blut wird die Menschheit wieder geboren, wie der Mithrasjünger!

Koch Glück zu, wenn Sie nicht anders können!

HÖHERER EINKLANG

Dem Direktor war die Puste ausgegangen, trotz seiner behäbigen Art und imponierenden Gestalt. Als die beiden sich zum Gehen wandten, kam er ihnen entgegen und schüttelte ihnen herzlich die Hand:

«Ich fürchtete schon, Sie könnten in politicis aneinander geraten sein. Nun fraternisieren Sie im Schatten Apolls und der Camoenen. Sie Dichterjünglinge! Ich bin froh, das rührt mein altes Herz. Barreau, nichts für ungut wegen der vorigen Unterredung! Wir sind Freunde. Aber hier hob er den Finger warnend gegen ihn. Sie tun mir noch viel Wasser in Ihren Wein, ehe wir die Freundschaft feiern, Sie fränkischer Feuerkopf! Warten Sie» (halb zu Koch gewandt) «ich lese Ihnen aus den Vigilien des Rechtskandidaten Leonhard Emil Hubertus und dem Prinzen Rosa Stramin von Eduard Helmer Excerpte vor und übersetze sie Ihnen noch dazu!

[Leonhard Emil Hubertus und Eduard Helmer: Schriftstellernamen Ernst Kochs.]

Dann freuen Sie sich an den Schinkenburger Geschichten, dem Ritt mit dem Kandidaten Gabelstich, der Schilderung der Bürgergarde und den Erlebnissen Gabelstichs mit der Pastorentochter Marie. Da lernen Sie lachen und über den Dingen stehen! Auf Wiedersehen! Koch, Sie haben ja noch ein Anliegen!

Barreau ging

Mit Koch allein gelassen, kam der Direktor, ehe man noch den Gegenstand der Unterredung anschnitt, die übrigens unwesentlicher Natur war, auf seine vorige Idee zurück:

«Nein, was nicht bei den Pieriden und an der kastalischen Quelle auf dem Helikon geschieht! Nicht bloß die Musik, auch die Dichtung ist die grosse Versöhnerin! Nur der Politik huldigt keine der neun Musen!»

Gerade als Kochs Unterredung mit Abbé Müller zu Ende war, kam Barreau zurück, um seinen Stock zu holen, den er in der Eile stehen gelassen hatte.

In der Türe sagte der Direktor zu ihm:

« Erinnern Sie sich, Barreau, aus Plato und Aristoteles: Die Ochlokratie ist der nächste Weg zur Tyrannis!»

Und zu Koch:

«Der Dichter, welcher singt: Meinen Lorbeer flechte die Partei! verläuft sich aus dem Hain der Musen in den Lärm des Marktes.»

Zu beiden gewandt, fügte er hinzu: «Eigentlich können die zwei Sprüche auch für meine beiden Besucher gelten! Adieu!»

Er schüttelte ihnen herzlich die Hand zum Abschied. Allein gelassen, sagte er langsam und lächelnd:

«Sie werden‘s wohl nicht lassen können, denn man lernt ja nie von der Erfahrung anderer! Aber das ist köstlich, wie Feuer und Wasser sich auf einmal vertragen haben! Das bringen wir nur in Luxemburg fertig, nur in Luxemburg! Das macht die Luft!»

Dann nahm er eine tüchtige Prise in sein geräumiges Riechorgan und las schmunzelnd die zwei Horazischen Oden, für die sein Professor angehängt war:

II-8 und III-11.

Tockert Jos aus [Am Völkerweg]

Horaz: Achte Ode des zweiten Buches

Wenn dir, Barine, wegen deines Meineides jemals doch nur irgendeine Strafe geschadet hätte, wenn dir ein Zahn schwarz oder ein einziger Nagel etwas hässlicher gemacht würde,

würde ich dir glauben; aber du hast dein treuloses Haupt mit Schwüren gebunden, du strahlst viel schöner und du schreitest mit der allgemeinen Aufmerksamkeit der jungen Männer einher.

Es nützt, die verborgene Asche der Mutter und die stillen Zeichen der Nacht mit dem ganzen Himmel und die Götter, welche den eisigen Tod entbehren, zu täuschen.

Darum, sage ich, lacht Venus selbst, lachen die einfältigen Nymphen und der wilde Amor, der die glühenden Pfeile immer am blutigen Schleifstein schärft.

Füge hinzu, dass dir eine ganze Jugend wächst, dir ein neues Gefolge wächst, und die Früheren verlassen das Haus der ruchlosen Herrin und sie drohten oft.

Mütter fürchten dich um ihre Söhne, dich fürchten sparsame Greise, und neulich verheiratete arme Jungfrauen fürchten, dass dein Glanz ihre Gatten aufhält.

Elfte Ode des dritten Buches

Merkur, durch dich als Meister nämlich gelehrig, rührte Amphion durch sein Singen die Steine, und du, Laute, bist geübt darin, auf 7 Saiten widerzuhallen,

einst weder geschwätzig noch willkommen, jetzt sowohl an den Tischen der Reichen als auch willkommen in Tempeln, gib Weisen von dir, denen Lyde ihre eigenwilligen Ohren zuwenden möge,

die gleich einer dreijährigen Stute auf weiten Ebenen in ausgelassenen Sprüngen tobt und sich scheut, berührt zu werden, frei von einer Ehe und immer noch unreif für einen ausgelassenen Gatten.

Du kannst Tiger und Wälder als Begleiter führen und eilende Bäche hemmen; der riesige Torhüter des Hades, Cerberus, wich vor dir Schmeichelndem,

auch wenn sein schreckliches Haupt 100 Schlangen schützen und abscheulicher Atem und Eiter aus seinem dreizüngigen Maul fließen.

Ja sogar Ixion und Tityus lachten mit unfreiwilliger Miene, trocken stand kurze Zeit der Krug, während du mit einem angenehmen Lied die Töchter des Danaus entzückst.

Lyde soll von dem Verbrechen und den bekannten Strafen der Jungfrauen hören, von dem leeren Fass, dem unten am Boden das Wasser durchläuft und von späten Verhängnissen,

die der Schuld noch immer im Orkus harren. Frevelhaft (denn was vermochten sie Heftigeres?), frevelhaft konnten sie mit dem harten Stahl ihre Bräutigame töten.

Eine einzige von vielen war der Hochzeitsfackel würdig, sie war glanzvoll täuschend gegenüber ihrem meineidigen Vater und für alle Zeit eine ehrbare Frau,

die zu ihrem jungen Ehemann sprach: „Erhebe dich, erhebe dich, damit dir kein langer Schlaf zuteil werde, woher du es nicht befürchtest; entgehe dem Schwiegervater und den ruchlosen Schwestern,

die, wie Löwinnen die einzelnen Kälber, die sie vorgefunden haben, ach, zerfleischen. Ich bin sanfter als jene und werde dich weder töten noch im Käfig halten.

Mag mich der Vater mit grausamen Ketten belasten, weil ich gütig meinen armen Mann geschont habe, oder mich auf einem Schiff zu den entferntesten Gebieten der Numider verbannen.

Geh, wohin dich deine Füße und die Winde treiben, solange dir die Nacht und Venus gewogen sind, geh mit günstigem Vorzeichen und ritze in mein Grab eine erinnernde Klage.“

Jos Tockert

Citations extraites des «Macédoines» du professeur Yves Hippolyte Barreau
écrites par lui

quelques mots français expliqués.

Philanthrope. — Excès de fil.
Courtisane. — Tisane de petite dimension.
Pâtissier. — Autre individu que l'acteur Tissier.
Colimaçon. — Maçon mis aux bagages.
Persiffleur. — Papa aimant à siffler.
Caricature. — Manteau à plusieurs collets du Gal Curr.
Service. — Instrument pour serrer les vis.
Estomac. — Question pour s'assurer si c'est Thomas.
Solo. — Poisson qui s'accommode avec de la chapelure, et qu'alors on nomme Solo-gratin.
Elbeuf. — Se dit dans cette phrase : nous aurons la soupe et le bœuf.
Opéra. — Se dit d'une médecine qui fit de l'effet : ma médecine opéra.
Servante. — Ceinture.
Chansonnette. — Chance raisonnable.
Précaution. — Pré que l'on donne en garantie.
Exonérer. — Errer au delà de la zone.
Désopiler. — Réduire des os en poudre.
Défendre. — Raccommoder ce qui est fendu.
Lancette. — Expression qui désigne une époque : Lancette de la république.
Conserve ! — Ordre donné de servir.
Unanimité. — Le portrait d'un âne.
Intégralement. — Allemand très honnête.
Lépreux. — Les vieux de la vieille.
Fisc ! — Commandement militaire.
Nocher. — Ne se dit qu'en Auvergne : faire bombance.
Polissonerie. — Manière de sonner poliment.
Veux-tu monter chez moi ? — Locution vicieuse.

Le professeur Jos Tockert a rapporté dans la note précédente une scène de désaccord entre le directeur Muller et le professeur Barreau. Il semble très probable que Tockert ait imaginé ce désaccord pour présenter les personnes qui ont marqué l'époque de l'Athénée dans les années 20 à 50, il y a deux siècles.

Le rôle fondamental de l'enseignant étant de transmettre des connaissances, d'éduquer les enfants et de les accompagner sur le chemin d'adultes autonomes et responsables, il a l'habitude de diriger la classe, de prendre des décisions, de guider et de montrer le chemin !

Il est clair que cette routine le façonne aussi lui-même, il développe ses propres idées et modes de fonctionnement.

Les décrets "d'en haut", c'est-à-dire du ministère ou de la direction, sont analysés en détail et leur sens et leur applicabilité sont vérifiés. Le cas échéant, des contradictions sont formulées et adressées aux bonnes instances. Et c'est ainsi que le harcèlement peut se produire.

Exemple : la première classe a terminé la lecture d'un livre et le suivant est à choisir. L'enseignant organise un sondage dans la classe. Après de nombreuses discussions, le souhait général suggère de lire une œuvre contemporaine qui est dans l'air du temps. Sont cités entre autres Camus, Sartre, Mauriac, Cocteau ... et même les "Rêveries d'un promeneur solitaire" de Rousseau.

Le choix se porte finalement à la quasi-unanimité sur "Les mains sales" de Sartre, malgré le désaccord de trois élèves.

Obszöne Bücher . . .

Bücher, die schlüpfrige und unzüchtige Dinge behandeln, sind deswegen verboten, weil sie nicht nur gegen den Glauben, sondern auch gegen die guten Sitten verstoßen. Die «alten von Heiden geschriebenen Bücher», also die Klassikerausgaben von Ovid über Horaz bis Cicero, sollen «wegen der Eleganz und Schönheit ihrerSprache» erlaubt sein, dürfen allerdings in keinem Fall, im Schulunterricht Verwendung finden. So eine Vorschrift!

INDEX LIBRORVM
PROHIBITORVM,
CVM REGVLIS CONFECTIS
per Patres a Tridentina Synodo delectos,
auctoritate Sanctiss. D.N. Pij IIII,
Pont. Max. comprobatus.

VENETIIS, M. D. LXIIII.

Na, so war es bestellt im Athenäum um die Mitte des 19. Jahrhunderts!

Aber wie lange bestand diese Regelung? War sie noch in den fünfziger Jahren unserer Zeit gültig?

Als am 14. Juni 1966 das Ende des «Index librorum prohibitorum» verkündet wurde, hatte er praktisch schon keine Bedeutung mehr. Die Gesellschaft hatte sich emanzipiert, d. h. langsam losgelöst aus den Fesseln der Kirche und war mündig geworden.

Da früher bestimmte Bücher nicht gelesen werden durften, konnten Gläubige sie aber mit einer bischöflichen Sondererlaubnis lesen. Verstöße wurden mit der von selbst eintretenden Exkommunikation bestraft! Sollte das eine abschreckende Wirkung sein? Hingegen wurden vielfach die «guten Bücher» mit dem Imprimatur des Bischofs gekennzeichnet.

Der Index aus dem Jahr 1948 umfasst immerhin 6.000 Einträge von einzelnen Büchern hin bis zum Gesamtwerk eines Autors.

Welche Autoren waren in unserer Zeit «lesbar», welche nicht?

Le livre est à l'Index et ne peut être d'une
lecture utile qu'à des esprits murs et avertis.

Est ce que les élèves de terminale en cours d'obtention du diplôme de maturité, sont des esprits mûrs et avertis?

Ein Jahr vor der Abschaffung des Indexes hat es also im Athenäum noch einen Fall von «Zensur» gegeben.

Wieso noch dieser Kraftakt?

Die Professorenschaft war nicht eine homogene Gruppe; verschiedene Richtungen konnte man nach den Geschehnissen der vierziger Jahre ausmachen.

Da war erst einmal die Bewältigung der Nazizeit. Wie war das Zusammenleben in der Lehrergemeinschaft im Krieg? Selten sind die uns überlieferten Informationen; «darüber wird nicht gesprochen!» hiess es. Dass nach fünfundvierzig das Klima aber rauh war, kann folgende Begebenheit zeigen: Ein Lehrer weigerte sich lautstark, in die Professorenkonferenz einzutreten, solange der Herr X dort weile!

Dann gab es die «gesellschaft-politischen» Ausrichtungen: die «Linke» und die «Rechte». Es wurde keine Gelegenheit ausgelassen «pour marquer le territoire».

Julot hatte, wie es Brauch war, in die Klasse hinein das Thema des nächsten Lesebuches gestellt. Verschiedene Autoren wurden aufgezählt: moderne, zeitgenössische sollten es sein, z. B. Camus, Malraux, Sartre ou Alain Robbe-Grillet pour en énumérer quelques uns. La classe s'est finalement mise d'accord sur l'oeuvre de Sartre « les Mains Sales».

Comme d'habitude, quelques élèves se retrouvaient l'après-midi libre au Centre du Christ-Roi des pères jésuites rue Gaston Diderich. Les discussions portaient sur tous les sujets possibles et impossibles. Elles étaient animées par le Père Wester. Et à un certain moment, le problème «Sartre» fut évoqué: comment se positionner par rapport à l'«INDEX»? Après moult suggestions et propositions, le Père Wester proposa de s'adresser à l'évêché pour demander la permission de lire le livre en question. Il s'agit d'une simple formalité - l'autorisation est accordée. Mais il faut tout simplement faire la demande !

Mais ce n'était pas si simple.

Jean - Pierre Stein,
Directeur de l'Athénée,
à Luxembourg

Luxembourg, le 9 janvier 1955

pour information

Monsieur le Directeur,

Je soussigné ai l'honneur de vous soumettre ce qui suit:

Mes élèves de I^e^A ayant exprimé le désir de lire en classe une oeuvre contemporaire, le choix, d'un commun accord, s'était porté sur la pièce de Sartre "Les Mains Sales," l'une des oeuvres les plus célèbres de la littérature actuelle et qui, du point de vue pédagogique, a l'avantage de ne contenir ni obscérité ni rien qui puisse troubler la sensibilité religieuse. (J'avais expressément écarté le roman de Camus" La Peste," proposé par l'un de mes élèves, parce qu'il soulève le trop délicat problème du Mal.)

La pièce de Sartre allait être lue dans la seconde moitié du trimestre en cours.-

Mardi, le 4 janvier 1955, ayant entretemps appris "que l'Eglise Catholique Romaine a inscrit à l'Index l'ensemble des oeuvres de Sartre" (Albérès, Jean - Paul Sartre,p.19), désireux d'éviter les inconvénients qui pourraient résulter de ce fait, j'en ai informé la classe, invitant les élèves à régler le cas entre eux - mêmes et à me faire savoir ensuite, par la voix du responsable de classe, s'ils persistaient ou non à vouloir lire la pièce, -

Le même jour, à 16 heures, vous, Monsieur le Directeur, m'avez fait savoir, par téléphone, qu'ayant été mis au courant de ce que je venais de proposer à ma classe, vous m'interdisiez l'explication de la pièce, alléguant que des protestations vous étaient parvenues à ce sujet par des parents d'élèves craignant que, si la classe votait, la majorité ne se révélât favorable au maintiende la disposition initiale.- Vous m'invitiez à dire aux élèves que je m'étais ravisé et qu'après tout les publications de cet auteur ne me paraissaient pas mériter le bruit qu'on en fait. -

En conséquence, j'ai, le lendemain, informé ma classe que la pièce ne sera pas lue.- Mais je n'ai pas pu recourir au faux - semblant suggéré par vous, et j'ai dit aux élèves que le manque de franchise de tels d'entre eux - inconnus de moi, bien entendu- m'indignait. -

Par après, le 6 dernier, vous avez bien voulu me préciser que les protestations de parents reçues par vous n'avaient été qu'indirectes, ou même purement éventuelles. -

Je crois pouvoir en inférer que l'interdiction que vous m'avez signifiée vous a été dictée par des tiers - à la fois infâmes, puisque retranchés dans l'anonymat, et très puissants, puisqu'ils ont obtenu de vous cette mesure à mon égard, - mesure qui est d'une part une rupture de confiance que je ne crois pas avoir méritée, et qui est d'autre part un flagrant désaveu des principes et des valeurs sur lesquels tant de déclarations officiel - les font reposer un système d'éducation qui se dit "humaniste": car au nombre de ces valeurs figurent le respect de la liberté de conscience et, déjà, la simple franchise. -

Je me crois en droit de protester contre cette mesure notamment en ce qu'elle est contraire à l'esprit de la Constitution qui garantit la liberté de pensée. -

Je vous prie d'en prendre acte.

Veuillez recevoir, Monsieur le Directeur, mes salutations distinguées.

(Jules Prussen)

Par quel truchement cette affaire est-elle venue aux oreilles du directeur Stein? Personne n'a su me le dire. Il y a quandmême des suppositions. De Piirchen n'y est certainement pas pour rien! C'est le moment tant attendu de mettre des bâtons dans les roues de Julot! Car l'abbé Elcheroth et Prussen étaient des hostiles reconnus. Mais l'un ou l'autre élève a bien pu débattre cette question avec ses parents qui se sont adressés à … ?

En tout cas, la pièce de Sartre ne fut pas traitée en classe!

Vive la censure à l'Athénée en 1955.

L'histoire ne s'arrête pas là !

Car l'année suivante, de nombreux élèves de cette classe ont retrouvé le professeur Prussen aux+ Cours supérieurs. Au lieu de faire son propre cours comme les années passées, "l'enfant brûlé" a fait la moue et les élèves ont dû apprendre le contenu du manuel officiel qui était au programme.

c) **Critique de la connaissance**, 1 heure. — Le réalisme, l'idéalisme, le phénoménisme. Le positivisme, le rationalisme, le criticisme. Le dogmatisme, le scepticisme, le pragmatisme, le bergsonisme, l'existentialisme, le nominalisme. Le problème de la vérité et de l'erreur. Manuel: P. Foulquié, Traité de philosophie, tome III. Métaphysique. Éditions de l'École, Paris.

Paul Foulquié (16 mars 1893 - 6 septembre 1983) est un prêtre catholique, penseur et philosophe français connu pour ses livres sur la métaphysique, l'épistémologie, l'existentialisme et la psychologie. Il est professeur de philosophie au Caousou, [1927 à 1945], qui est un établissement d'enseignement privé catholique sous contrat d'association avec l'État, situé à Toulouse (France). Il a été créé par les jésuites en 1874.

En 1964, le professeur Prussen «pouvait» nous offrir aussi bien la Peste d'Albert Camus que les Mains Sales de Jean-Paul Sarte.

Il semble que nous avions l'esprit mûr et averti!

Mais le temps avait changé les sensibilités et les mentalités entretemps.

Voici les sujets de dissertation que les élèves de la Ire A des années 1954-55 ont eu à traiter au cours de l'année et lors de l'examen.

1° *Rédactions françaises*

Ire A

1) Motiver cette pensée de Nerval:
Il n'y a qu'un seul vice dont on ne voie personne se vanter, c'est l'ingratitude.

2) Expliquer et apprécier cette affirmation de Valéry:
On n'a jamais à craindre que sa tête.

3) Arnolphe, caractère comique.

4) «Paresseux à faire, par trop d'ardeur à désirer», tel fut, de son aveu, Jean-Jacques Rousseau. — Expliquer ce texte d'après ce que les Rêveries révèlent sur son auteur.

5) Commenter cette pensée de Jean Wahl:
Faisons attention à l'idée de progrès; elle n'est légitime que si en même temps elle signifie retour aux origines.

6) Etudier cette réflexion de Rousseau:
Il est tellement de l'essence de la raison d'être libre que quand elle voudrait s'asservir à l'autorité, cela ne dépendrait pas d'elle.

7) Vérifier sur un épisode précis le jugement de Paul Hazard disant que Agilité et Densité sont les qualités maîtresses du Candide de Voltaire.

8) «Alors, malgré moi-même, il le faut, ô Soleil,
Que j'adore mon coeur où tu te viens connaître.»
Expliquer ces vers de la *Jeune Parque* en vous reportant au *Cimetière Marin.*

9) Expliquer cette pensée de Gide:
Tout choix est effrayant, quand on y songe: effrayante une liberté que ne guide plus un devoir.

Pour comparer: les dissertations de Prussen en 1964 dans notre classe:

1. Expliquer cette déclaration d'un penseur contemporain:
„L'homme agit et pense parce qu'il dispose du petit mot: non"
(Eric Weil)

2. Commentez ces paroles de la Gîta:
„Tu as seulement le droit de travailler, mais non point d'en recueillir le fruit. Que le fruit de ton action ne soit donc pas ton motif, et cependant ne t'éprends pas de l'inaction".

3. Baudelaire: Spleen (LXXVIII)
a) Par quels moyens le poète rend-il irrésistible l'atmosphère d'angoisse dans laquelle culmine le poème?
b) Analyse prosodique de la dernière strophe.

4. Oreste est-il un personnage tragique?

5. Méditez ce texte d'un naturaliste contemporain:
„Beaucoup d'espèces de mammifères se sont adaptées à des climats froids en faisant pousser des fourrures chaudes. L'homme a atteint le même résultat en mettant un vêtement de fourrure. — Les oiseaux ont maîtrisé l'air en devenant des machines volantes; l'homme a conquis l'air en construisant des machines volantes." (Dobzhansky)

6. Montrez comment la composition du monologue de Figaro contribue à en rendre l'effet poignant.

7. „Ne lisez pas comme les enfants pour vous amuser, ni comme les ambitieux pour vous instruire, non, lisez pour vivre". (G. Flaubert)
„Lire pour vivre": vous direz en quoi cela consiste, en vous reportant à l'expérience que vous avez personnellement eue en lisant votre livre (ou votre auteur) préféré.

8. Traduction d'un extrait de Schopenhauer.

IX. — Sujets de rédactions

a) donnés à l'examen de fin d'études secondaires, à la fin de l'année scolaire 1954-1955:

1° *Rédaction française*

Ayez le culte de l'esprit critique. Réduit à lui seul, il n'est ni un éveilleur d'idées ni un stimulant de grandes choses. Sans lui, tout est caduc. (Pasteur, Discours d'inauguration de l'Institut Pasteur, 1888.)

Prussen Jules

Elcheroth Pierre

La première A en 1954-55

Goedert	Georges	GL		Jaans	Pierre	L	A
Heintz	Roger	GL		Schmitt	Michel	L	A
Kauthen	Pierre	GL		Stirn	Laurent	L	A
Lorgé	Robert	GL		Weydert	Joseph	L	A
Maertz	Paul	GL		Faber	Adolphe	L	B
Morn	Joseph	GL		Goldenberg	Charles	L	B
Olinger	Fernand	GL		Schmit	Paul	L	B
Reuter	Henri	GL		Waringo	Michel	L	B
Reuter	Jean	GL		Dennenwald	Emile	L	C
Weber	Joseph	GL		Ewen	Jean	L	C
Wirtgen	Georges	GL		Hilger	Aloyse	L	C
Delles	Bertrand	L	A	Jones	Guy	L	C
Grethen	Aloyse	L	A	Stoffels	René	L	C
Holler	Fernand	L	A	Vannerus	Henri	L	C
				Wagner	Marcel	L	C

Qu'en pensez-vous ?

Un élève de 4e demande à Monsieur X, professeur de français: «Que pensez-vous de la lecture de Zola?» - «Je ne parle pas en tant que professeur mais d'homme en homme. Si vous voulez soigner votre style, lisez Zola!»

D'un autre, (amateur de nuances): « Je crois qu'un jeune homme de 16 à 17 ans peut lire à peu près tous les livres! … »

Du même: «Ce livre est signalé dangereux. Je le donnerais à lire à un enfant de 12 ans . . . D'ailleurs du moment que dans le titre il est question de l'enfer ou s'il a l'air provocant, on le classe dangereux.»

Monsieur X commente en classe le texte d'un auteur «moderne qui est un des espoirs de la littérature française»: «Je vous recommande la lecture de ses ouvrages.» Un de ses élèves consulte le répertoire de Sagehomme: Tous les livres de l'auteur (19), à l'exception de 2 sont cotés mauvais (14) ou dangereux, à déconseiller (3). Un second en achète un qu'il jettera au feu . . . (La lecture du répertoire tant critiqué par M. X., «parce qu'il vous interdit de lire un tiers des livres qui paraissent» - M.X. a sans doute tout lu – aurait empêché le jeune lecteur de jeter son argent.) **[Ons équipe]**

Julot s'est certes laissé immortaliser sur une photo avec son groupe d'élèves de la section grecque, mais c'était certainement grâce à sa fierté. Car dix élèves étaient réunis autour du maître!

Il y avait néanmoins une ambivalence en lui : il n'avait pas oublié le désaveu dans l'affaire Sartre.

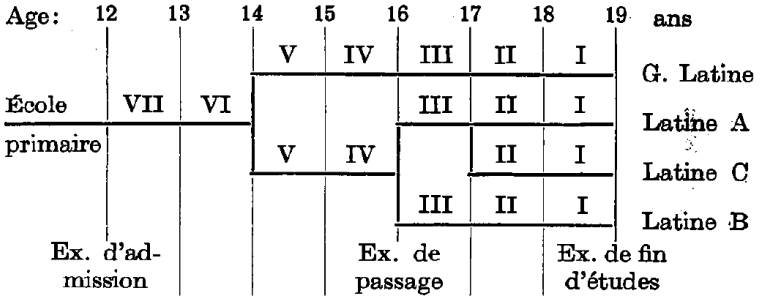
Ainsi, l'année suivante, il fit la moue et ne présenta pas son cours habituel avec le fameux "Esse est percipi" aux Cours Supérieurs, mais prit tout simplement le livre prescrit du jésuite Foulquié et le critiqua violemment à tout bout de champ. C'était sa revanche sur la gifle qu'il avait reçue l'année précédente - près de la moitié du Cours était en effet des élèves de Première A de l'année passée.

In den fünfziger Jahren - - -

nach dem bekannten ***Motto – Früher War Alles Besser!***

Über sechzig Jahre sind es her, daß wir durch das große Tor in den Athenäumshof strebten. Der Lindenbaum, gepflanzt im Jahre 1947, hatte seine Äste noch nicht so weit in den Hof hineingestreckt. Die Sonnenstrahlen konnten einen Teil des Hofes vereinnahmen, trotzdem er nach Norden ausgerichtet war.

Damals war der Studienweg im Athenäum folgender:



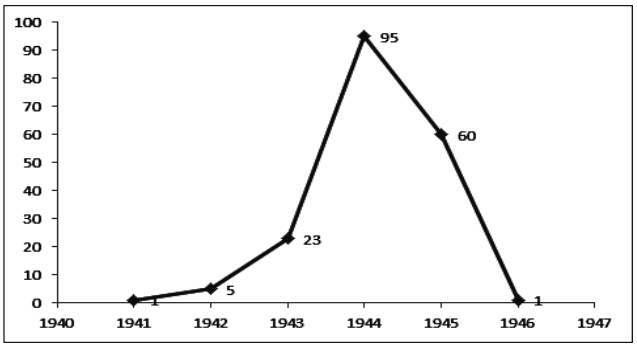
Das Aufnahme-Examen fand Anfang September in der Aula statt; bestand man es erfolgreich, erlaubte es das Studieren im «Kolléisch».

Theoretisch machte man, laut Schema, das Aufnahme-Examen nach dem sechsten Primärschuljahr – aber nur wenn . . . man aus der Stadt war oder aus einer grösseren Gemeinde. «Vom Land», wo teilweise nur ein Lehrer für den gesamten Primärschulbereich zuständig war, kamen die Schüler nach dem siebten oder sogar nach dem achten Schuljahr. Und das obschon viele Schüler inbrünstig die Prüfungsfragen vom Professor Albert Decker alias Hipp durchgepaukt hatten. Diese Tatsache bewirkte Altersunterschiede bis zu 6 Jahren in einer Klasse.

Nehmen wir uns das Schuljahr 1957-58 als Beispiel vor. Damals gab es 184 Septimaner, die auf 4 Klassen verteilt waren: 49, 47, 41 und 47 Schüler. Die Auflistung nach dem Alter ergibt folgende Tabelle.

1941	1942	1943	1944	1945	1946
1	5	23	95	60	1

Die graphische Übersicht ergibt folgendes Bild:



Verglichen mit dem «richtigen» Alter beim Eintritt (12 Jahre = 1945 geboren) waren also 124 Buben älter als die Norm (67%).

Egal ob in der Norm oder außerhalb, lernen mußte jeder, der nicht sitzenbleiben wollte. Dazu folgende Übersicht zu den Fächern und deren Stundenzahl.

Branches d'enseignement	Div. infér.		Division moyenne				Division supérieure										
	VII	VI	V		IV		III			II				I			
								sect. L.			sect. L.				sect. L.		
			GL.	L.	GL.	L.	GL.	A	B	GL.	A	B	C	GL.	A	B	C
Doctr. chrétienne	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2
Français . . .	6	6	6	6	6	6	5*	5*	5*	4	4	4	4	4	4	4	4
Anglais . . .			(2)	4	(2)	4	(2)	4	4	(2)	4	4	4	(2)	4	4	4
Allemand . . .	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3
Luxembourgeois	1	1															
Latin	7	7	6	6	6	6	6	6	5	6	6	4	4	6	6	4	4
Grec			4		4		4			4				4			
Auteurs grecs .								1			1				1		
Arithmétique .	3	3															
Mathématiques .			3	3	3	3	3	3	5	3	3	5	3	3	3	6	3
Math. spéciales .													1				1
Dessin géom. .									2			1				1	
Hist. gén. et nat.	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2,5	2,5	2,5	2,5
Géographie . .	1	1	1	1	1	1	1	1	1								
Sciences naturelles	1	1	1	1	1	1	2	2	2	1	1	1	1				1
Ex. prat. sc. nat.											1		1				
Physique . . .										2,5	2,5	2,5	2,5	2,5	2,5	2,5	2,5
Ex. prat. physique												0,5	0,5			0.5	0,5
Chimie . . .										1,5	1,5	1,5	1,5	1,5	1,5	1,5	1,5
Ex. prat. chimie												0,5	0,5			0,5	0,5
Droit publ. et adm.														0,5	0,5	0,5	0,5
Éduc. artistique.	2	2	1	1	1	1	1	1		(1)	(1)		1	(1)	(1)		(1)
Éduc. physique .	2	2	2	2	2	2	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Éduc. musicale .	1	1															
Néerlandais . .							(1)	(1)	(1)								
	31	31	31	31	31	31	30 (32)	31	32	30 (32)	32	32	32	30 (32)	31	33	31

Abréviations: GL = section gréco-latine; L = section latine.

*** y compris le cours de diction ( ) = leçon facultative.**

Es erstaunt nicht, daß in der klassischen Ausbildung im Athenäum Latein die meisten Unterrichtsstunden zugeteilt bekam, und zwar 44 über die Athenäumszeit hinweg. In den beiden ersten Jahren stand je sieben Mal Latein auf dem Stundenplan, also eine Stunde mehr als es Arbeitstage gibt. Und jede Woche fand eine Prüfung statt – die auch gelernt, geschrieben und natürlich auch verbessert werden mußte! «Das war ein Graus», wie Professor René Wirtz es später noch in Erinnerung hatte; jeden Sonntag Lateinprüfungen verbessern!

Und es mußten die Prüfungsfragen zusammengestellt werden.

Kommen wir aber von «Ancilla laborat, agricola cantat» (oder war es umgekehrt?) zu den Anforderungen der mittleren Klassen. Hier folgen nun einige Kostproben aus «thèmes» [wie die Übersetzungen genannt wurden], als Latein noch vordergründig auf dem Tagesprogramm stand. Die Auswahl ist natürlich willkürlich aus Übersetzungsfragen von der Quarta genommen.

Der Nominativ

Fémin-a labóra-t. *Die Frau arbeitet. Eine Frau arbeitet.*
Fémin-ae labóra-nt. *Die Frauen arbeiten. Frauen arbeiten.*

1. Agricola arat. 2. Ancillae laborant. 3. Agricola vocat, femina festinat et laborat. 4. Puella ambulat. 5. Puellae ambulant et cantant. 6. Feminae orant. 7. Avia narrat. 1

1. Die Mägde singen. 2. Der Bauer ruft, die Magd eilt. 3. Die Bauern pflügen. 4. Die Frauen erzählen. 5. Das Mädchen geht spazieren und singt. 6. Die Frau ruft, die Mädchen eilen. 7. Die Mädchen bitten, die Großmutter erzählt. 2

1. Agricola laborat. Ancilla laborat. Agricola et ancilla laborant. 2. Capra clamat, etiam vacca clamat. Capra et vaccae clamant. 3. Vacca et caprae clamant. 4. Columbae volant. 5. Puellae cantant et saltant. 6. Domina imperat, servae obtemperant. 7. Puella orat, femina narrat; fabulae delectant. 8. Avia dormitat. 3

1. Die Ziegen meckern (= schreien); die Kühe brüllen (= schreien). 2. Das Mädchen schreit, die Taube fliegt weg. 3. Der Bauer befiehlt, die Magd gehorcht. 4. Die Herrin geht spazieren. Die Dienerin geht spazieren. Die Herrin und die Dienerin gehen spazieren. Die Herrin und die Dienerinnen gehen spazieren. 5. Die Frauen und Mädchen singen und tanzen. 6. Die Großmutter erzählt, die Geschichte ergötzt. 7. Die Bauern schlafen. 4

Wäre es nicht einen Versuch wert, die Lateinkenntnisse aufzufrischen?! Denn zu bemerken ist, daß das Schul-Ministerium nach dem Krieg in «Ministère de l'Education» umgetauft wurde und nicht mehr den Namen «Ministère de l'Instruction» trug. So versuchten unsere Lehrer durch das Studium des Lateins, uns auch die lateinische Kultur näher zu bringen; gleichzeitig wurden natürlich die kulturellen, sozialen und zwischenmenschlichen Werte vermittelt, um dem Schüler das nötige moralische Rüstzeug fürs Leben mitzugeben!

- Ihr lernt am leichtesten, wenn ihr während längerer Zeit nicht gegessen habt. Denn ein Sprichwort sagt: Ein voller Bauch studiert nicht gern!

- Der Lehrer hatte die Schüler überredet, mit höchstem Eifer die Verben zu lernen und dadurch schnelle Fortschritte zu machen. Er hätte sie sehr gescholten, wenn sie nicht versucht hätten, länger sich beim Lernen der Verben aufzuhalten.

- Obwohl die Schüler jammern, so werden sie vom Lehrer nicht gelobt. Denn sie wissen aufs schärfste: wir haben unsere Pflicht nicht erfüllt, welche die leichteste aller Pflichten war. Den übrigen Schülern rufen wir zu: Ahmet dieses schlechte Beispiel nicht nach, denn ihr werdet euch nicht klug zeigen, wenn ihr diese schlechtesten Schüler nachahmen werdet.

- Benutze jede Gelegenheit zum Lernen. Denn wenn du viel gelernt haben wirst, werden die Lehrer nicht Mitleid gebrauchen gegen dich, sondern du wirst deinen Erfolg dir allein zuschreiben.

- Beklage dich darüber, daß du deine Pflicht vernachlässigt hast, beklage dich nicht darüber, daß deine Freunde dich beneidet haben oder daß deine Lehrer dir nicht die verdienten Belohnungen gegeben haben. Denn wenn du dich beklagt hast, wirst du einsehen, daß du dich geirrt hast, daß alle ihren Vorteil gesucht haben; daß du dein Unglück nur dir selbst zuschreiben mußt.

- Du wirst dich wundern, wenn St. Nikolaus dir eine Rute bringen wird. Aber du mußt dich nicht wundern, denn verdientermaßen wird dir dieses nützliche Geschenk gegeben werden. Denn da du den ausgezeichneten Ratschlägen deiner Eltern zu gehorchen verschmäht hast und du die Verben der lateinischen Sprache nicht gelernt hast, werden deine Eltern mit heftigen Schlägen für dein Studium sorgen.

- Wenn wir glauben, die Gelegenheit, unsere Pflicht zu erfüllen, wird uns nie gegeben werden, so täuschen wir uns. Denn das Schicksal verschmäht keines Menschen Leben, und dir allein wird es auch nicht die Stunde des Übertreffens verwehren.

- Du wirst in die Zahl meiner Freunde gezählt werden, wenn du mir einen Tag zur Unterredung festsetzest. Ich werde nicht versuchen, die mir von dir erteilte Zeit in die Länge zu ziehen, sondern mich hüten, dich zu verspotten.

- Fürchte, getadelt zu werden! Denn immer wieder getadelte Schüler werden fortgeschickt werden. Du wirst kaum von jeder Schuld freigesprochen werden, wenn du die Wahrheit nicht gesagt hast. Sage darum die Wahrheit! Hast du dich verbessert? Hast du die bösen Begierden ausgelöscht? Dann wird dir die Belohnung der Guten übergeben werden.

- Wenn ihr eure Schuld eingestanden habt, werdet ihr von euren Eltern wieder mit Liebe aufgenommen werden. Sie werden euch überreden, mit höchstem Eifer die guten Beispiele nachzuahmen, damit ihr die drohenden Gefahren abwendet.

- Wißt ihr, warum ihr die Belohnungen nicht angenommen habt? Weil ihr wußtet, daß ihr ihrer nicht würdig wart. Denn ihr hattet Lügen gebraucht, damit ihr an euer Ziel kämet.

- Nachdem deine Freunde dir lange geholfen hatten, hüteten sie sich, dir noch länger zu helfen. Denn du hast ihnen nie Dank gewußt, obschon du des Dankes nie entbehrt hast. Deine Freunde haben aufs tiefste deinen Mangel an Dank bedauert; sie werden sich in Zukunft vor dir hüten, sie werden nicht mehr für dich sorgen.

- Du wirst nicht wollen, daß wir in eine Gefahr fallen. Darum wirst du uns versprechen, für uns zu sorgen, damit wir alle glücklich leben.

- Als ihr ein schönes Haus gekauft hattet, habt ihr eure Freunde mißachtet. Deshalb hättet ihr das Unglück nicht von euch abgewendet, wenn nicht euer Lehrer euch einen Brief geschrieben hätte, in welchem er euch befohlen hat, bescheidener zu sein.

- Alle Menschen bedürfen des Brotes zum Leben. Dennoch haben die meisten Menschen Mangel an der täglichen Speise. Im ganzen Erdkreis bejammern die besten der Menschen, die das Schicksal mehr begünstigte, diese Sache; aber nur wenige helfen den Armen und Ärmsten, obschon sie ihnen helfen könnten.

- Wenn ein Mensch an einer Krankheit leidet, heilt ihn der Arzt. Denn die Menschen, die das Schicksal so begünstigt hat, daß sie nie krank werden, sind sehr selten.

- Verbietet uns nicht, euch zu Hilfe zu kommen. Denn ihr erfreut euch nicht einer guten Gesundheit. Ihr müßt uns darum erlauben, den Arzt herbeizurufen, der sagen wird, ob ihr krank seid.

- Niemand darf die anderen Menschen um ihre Güter beneiden, denn wie leicht können die Güter eines Menschen verbrennen. Setzt darum eure Hoffnung nicht auf das Geld oder Sachen der Welt, sondern auf die Gaben des Geistes und des Charakters.

- Wenn Beamte ihr Amt schlecht verwaltet haben werden, werden sie mit einer sehr harten Strafe bestraft werden. Aber es steht auch fest, daß die guten Beamten mit Belohnungen versehen werden.

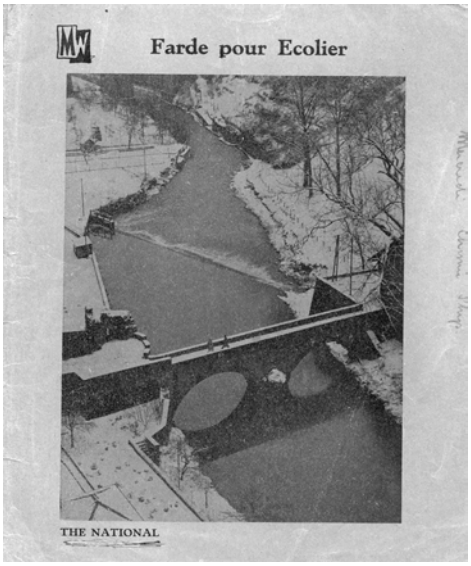
- Helft nicht ruchlosen Menschen, die den Vorschriften Gottes und der Menschen nicht gehorchen. Denn später werden sie euch verbieten, das Gute zu tun, und sie werden euch schimpfen, wenn ihr euch Mühe geben werdet, ohne Trotz den Gesetzen der Menschheit zu gehorchen.- Wir konnten euch nicht helfen, obschon ihr uns gebeten hattet, euch zu helfen. Darauf habt ihr versucht zu jammern, damit eure anderen Freunde euch nicht verschmähten. Auch wir hätten euch geholfen, wenn ihr nicht faul herumgestanden hättet. Wenn ihr im Unglück verweilt, könnt ihr nicht entfliehen außer durch harte Arbeit.

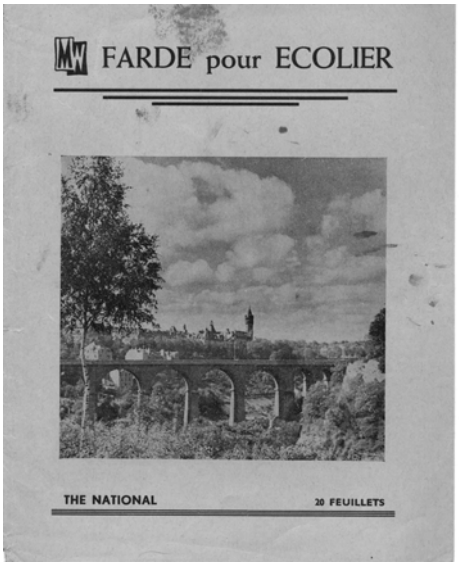
- Du wirst bemerken, daß die Gerechtigkeit nicht immer in der Welt herrscht. Doch du wirst hoffentlich nicht selbst in die Ungerechtigkeit herabgleiten.

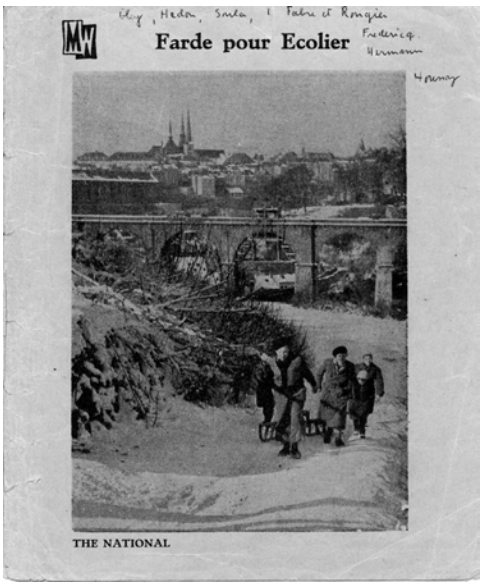
- Erlange das Geld, mit dem du leben willst, ehrlich; denn wenn du unehrlich bist, werden die anderen Menschen schlecht von dir reden, und sie werden sich daran erinnern, daß du den Menschen Unrecht zugefügt hast.

- Es ist besser, daß wir Unrecht erleiden, als daß wir Unrecht zufügen. Dieser Ausspruch Sokrates wird nur selten befolgt.

Und nun nach soviel moralischer Predigt – frisch ans Übersetzen ins Latein!







Le bon vieux temps: (des années soixante)

Prenez une feuille . . .

était pour nos oreilles une mélodie résolument antipathique, déplaisante, odieuse, désagréable, - - qui faisait en outre augmenter nos battements de cœur et donnait une poussée d'adrénaline!

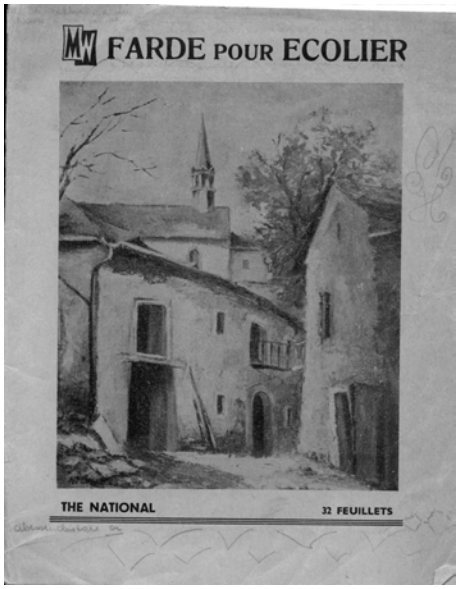
Pour Pica cette phrase tenait du quotidien; il avait noté les tournures allemandes sur le verso des souches à virement des PTT et il les gardait dans la pochette de sa veste. La dernière phrase à traduire était inébranlablement la même: «Es ist verboten von dem Nachbarn abzuschreiben! » [Avis aux amateurs]

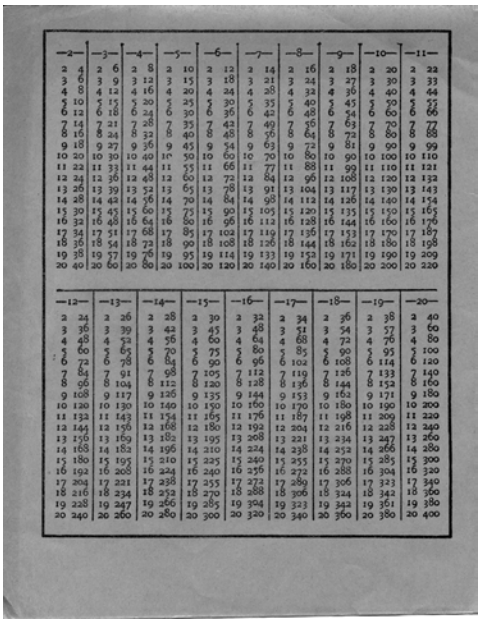
Par contre, les intimidations de Clairon: «schreif mer eng Strof vu 6 Säiten op ee Fardeblad» n'étaient pas prises au sérieux.

MW = Muller-Wegener, «producteur» luxembourgeois de fardes avec les feuilles de devoirs en classe, commerce en gros d'articles de papeterie, situé en ces jours route de Thionville

Le SEMEUR et le buvard: proposés par une firme belge depuis Bruxelles.

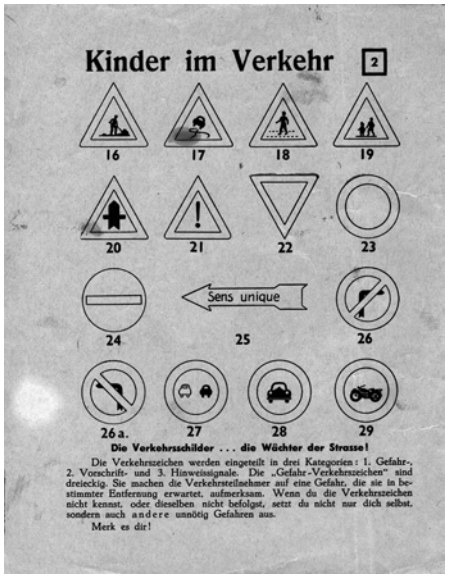
Les rectos des fardes MW présentaient soit des tables de calculs soit des informations ou recommandations pour écoliers.





—2—	—3—	—4—	—5—	—6—	—7—	—8—	—9—	—10—	—11—
2 4	2 6	2 8	2 10	2 12	2 14	2 16	2 18	2 20	2 22
3 6	3 9	3 12	3 15	3 18	3 21	3 24	3 27	3 30	3 33
4 8	4 12	4 16	4 20	4 24	4 28	4 32	4 36	4 40	4 44
5 10	5 15	5 20	5 25	5 30	5 35	5 40	5 45	5 50	5 55
6 12	6 18	6 24	6 30	6 36	6 42	6 48	6 54	6 60	6 66
7 14	7 21	7 28	7 35	7 42	7 49	7 56	7 63	7 70	7 77
8 16	8 24	8 32	8 40	8 48	8 56	8 64	8 72	8 80	8 88
9 18	9 27	9 36	9 45	9 54	9 63	9 72	9 81	9 90	9 99
10 20	10 30	10 40	10 50	10 60	10 70	10 80	10 90	10 100	10 110
11 22	11 33	11 44	11 55	11 66	11 77	11 88	11 99	11 110	11 121
12 24	12 36	12 48	12 60	12 72	12 84	12 96	12 108	12 120	12 132
13 26	13 39	13 52	13 65	13 78	13 91	13 104	13 117	13 130	13 143
14 28	14 42	14 56	14 70	14 84	14 98	14 112	14 126	14 140	14 154
15 30	15 45	15 60	15 75	15 90	15 105	15 120	15 135	15 150	15 165
16 32	16 48	16 64	16 80	16 96	16 112	16 128	16 144	16 160	16 176
17 34	17 51	17 68	17 85	17 102	17 119	17 136	17 153	17 170	17 187
18 36	18 54	18 72	18 90	18 108	18 126	18 144	18 162	18 180	18 198
19 38	19 57	19 76	19 95	19 114	19 133	19 152	19 171	19 190	19 209
20 40	20 60	20 80	20 100	20 120	20 140	20 160	20 180	20 200	20 220

—12—	—13—	—14—	—15—	—16—	—17—	—18—	—19—	—20—
2 24	2 26	2 28	2 30	2 32	2 34	2 36	2 38	2 40
3 36	3 39	3 42	3 45	3 48	3 51	3 54	3 57	3 60
4 48	4 52	4 56	4 60	4 64	4 68	4 72	4 76	4 80
5 60	5 65	5 70	5 75	5 80	5 85	5 90	5 95	5 100
6 72	6 78	6 84	6 90	6 96	6 102	6 108	6 114	6 120
7 84	7 91	7 98	7 105	7 112	7 119	7 126	7 133	7 140
8 96	8 104	8 112	8 120	8 128	8 136	8 144	8 152	8 160
9 108	9 117	9 126	9 135	9 144	9 153	9 162	9 171	9 180
10 120	10 130	10 140	10 150	10 160	10 170	10 180	10 190	10 200
11 132	11 143	11 154	11 165	11 176	11 187	11 198	11 209	11 220
12 144	12 156	12 168	12 180	12 192	12 204	12 216	12 228	12 240
13 156	13 169	13 182	13 195	13 208	13 221	13 234	13 247	13 260
14 168	14 182	14 196	14 210	14 224	14 238	14 252	14 266	14 280
15 180	15 195	15 210	15 225	15 240	15 255	15 270	15 285	15 300
16 192	16 208	16 224	16 240	16 256	16 272	16 288	16 304	16 320
17 204	17 221	17 238	17 255	17 272	17 289	17 306	17 323	17 340
18 216	18 234	18 252	18 270	18 288	18 306	18 324	18 342	18 360
19 228	19 247	19 266	19 285	19 304	19 323	19 342	19 361	19 380
20 240	20 260	20 280	20 300	20 320	20 340	20 360	20 380	20 400



PAPETERIE **Eug. Hoffman, Luxembourg** IMPRIMERIE

S. À R. L.

TOUS LES ARTICLES DE CLASSE ET DE DESSIN ◆ SCHUL- UND ZEICHENARTIKEL

Horaire - Stundenplan

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
	Montag	**Dienstag**	**Mittwoch**	**Donnerstag**	**Freitag**	**Samstag**

Die grösste Auswahl in Füllhaltern aller Marken ◆ Billige Schülermodelle ◆ Füllstifte

"LA CENTRALE DU STYLO"

En vrac

par Nicolas Margue

«C'est incroyable, me dit récemment un député français, membre des Assemblées européennes, ce qu'il y a de Luxembourgeois condisciples de Robert Schuman.» Effectivement il doit y en avoir pour le moins un millier. Mais il faut à ce compte une large interprétation du mot condisciple. Il ne désignera pas les gamins de la même classe, mais tous ceux qui ont fréquenté pendant onze ans l'école primaire de Clausen et pendant sept ans l'Athénée de Luxembourg. Car ceux-là auront été élèves de l'une des deux écoles pendant que le futur homme d'Etat français les fréquentait.

Si l'on prolonge les souvenirs d'un simple élève en envisageant le cas où le même homme, après trois ans d'études universitaires, rentre dans le même bâtiment en qualité d'aspirant-professeur et y passe toute sa carrière, sur combien de classes ne s'étendront pas ses connaissances! Entré en 1900 comme élève de sixième, j'ai pu voir déambuler sous le maronnier la figure majestueuse du plus vieux membre du corps enseignant d'alors, le professeur Hyacinthe Schaack, dont nous rencontrons aujourd'hui un peu partout les nombreux arrière-petits-enfants. Et si j'étais resté professeur jusqu'à la limite d'âge, en 1953, j'aurais pu avoir comme collègue le stagiaire G. Altzinger p. ex., qui attend avec assez d'impatience sa nomination de répétiteur, sans compter que comme élèves, j'aurais connu des gamins nés pendant la guerre.

Dans le magnifique volume publié par les soins du directeur M. J. P. Stein, à l'occasion du 350e anniversaire de l'Athénée, on a salué avec beaucoup d'intérêt le tableau des bacheliers de 1900 à 1940. Pourquoi n'a-t-on pas pensé à établir aussi la liste de tous les membres du personnel qui ont enseigné à l'Athénée pendant la dernière cinquantaine? Cela aurait permis de citer au moins le nom de quelques disparus auxquels il n'a pas été possible de consacrer une esquisse biographique commémorative.

Quelques-uns l'auraient sans doute mérité.

Citons au hasard Léopold Tibesart (duquel il y a au moins une photo), P. Klaess, Paul Medinger, J. P. Sold, J. P Schmit. Et ce ne sont, certes, pas les seuls.

Jean-Pierre Stein

Leopold Tibesar

Pitter Klaess

Je sais bien que «Pitter Klaess», retraité au-delà de ses désirs, est vivant. C'est peut-être, pour lui comme pour quelques autres, une explication de la lacune et j'ajoute qu'en la constatant, je veux plutôt exprimer un regret que formuler une critique. Je me rappelle le jugement d'un ancien-élève, capable d'apprécier, qui me disait que P. Klaess était, de tous ses professeurs, celui dont il gardait le meilleur souvenir.

C'était dit avec sincérité et sans l'arrière-pensée politique qui faisait que quelques-uns me disaient, à moi, que j'avais tout de même été un professeur convenable. La phrase devait se continuer: «alors que comme ministre, etc.». Il y a des choses qu'on apprend trop tard et d'autres trop tôt.

Un Belge en quête d'esprit, me demanda un jour ce qu'il y avait de commun entre les deux départements ministériels dont j'avais alors la charge, l'Education nationale et l'Agriculture. «C'est peut-être, dans les deux, l'élevage», fit-il.

Paul Medinger

Jean-Pierre Sold

Jean-Pierre Schmit

Depuis les P. P. Jésuites de 1603 jusqu'aux fonctionnaires d'Etat qui enseignent aujourd'hui dans le même prestigieux bâtiment, les particularités du métier n'ont cessé de causer, celles qu'on se plaît à appeler la déformation professionnelle. Est-ce par elle ou malgré elle que la fonction enseignante produit cette innombrable série de figures originales? Dans les pages du «Wort», un ancien élève, écrivain de qualité,

a consacré jadis un petit feuilleton (ou plusieurs) à la mémoire de Paul Medinger, qui en valait bien la peine. Cet homme trop tôt enlevé, historien de valeur, épris surtout des choses concrètes, des aspects pittoresques, des anecdotes plaisantes et significa-tives, connaisseur émérite de toute une foule de sciences auxiliaires de l'histoire, numismatique, science héraldique, épigraphie, archéologie, conservateur bénévole du Musée d'histoire et d'archéologie, est l'auteur de quelques ouvrages qu'il y aurait intérêt à réimprimer. Ainsi le «Historischer Rundgang durch Luxemburg», ainsi que «l'Armorial de l'ancienne noblesse du Grand-Duché de Luxembourg», pour ne citer que les plus connus.

Son autorité pédagogique ne supposait nullement l'usage de la férule, mais il gagnait le respect familier de ses élèves par sa bonhomie, sa sincère bienveillance, son débit amusant et, avec cela l'impression qu'il donnait aux gamins une science inépuisable dans son domaine réservé. A noter que cet homme paisible entre tous affectionnait surtout l'histoire militaire. Napoléon et Schulmeister étaient ses héros préférés et sont restés ceux de quelques-uns de ses auditeurs. Si j'ai dit qu'il a été enlevé prématurément, il y a peut-être bien à corriger: il est parti à temps, en 1939, pour ne pas voir des horreurs qui auraient certainement bouleversé sa conception de l'humanité en même temps que cette classique de la guerre.

Le Souvenir

Le souvenir, c'est merveilleux:
C'est le renouveau d'une vie
Evanouie...Une magie
Qui la replace dans nos yeux.

Mais il peut être lancinant
Quand, taraudant notre mémoire,
A son retour il ferait croire...
Gare au réveil au temps présent!

Le souvenir est-il sincère?
Il puise au passé ce qu'il veut
Pour l'estimer, comme il préfère,
Instants heureux – ou malheureux.

Notre souvenir est fugace,
Il s'étiole au fil du temps.
Que léguera-t-il, de l'enfant,
A l'adulte prenant sa place?

Ce qui ce jour fait notre vie
Deviendra souvenir demain.
Il marquera, laide ou jolie,
Notre trace sur le chemin.

Souvenir, c'est aussi tribut
De notre coeur: un juste hommage
A tous ceux qui, chers disparus,
Nous ont quittés dans le voyage.

Chers souvenirs...Nos vrais trésors,
Prenons garde qu'ils nous échappent!
Abandonnés, l'oubli les happe...
Il ne nous laisse que leur mort.

Jean David
1992-1997-2005 (de) (version 22 10 2005)

1567 im Jahr der gefährlichen Krankheit

Fernand G. Emmel

Viel hat sich seither offenbar geändert und doch. Sei es COVID 19, die Pest oder Cholera heute oder vor einer Ewigkeit. Gewisse Verhaltensmuster sind im Grunde doch nicht so anders als vor nunmehr bald viereinhalb Jahrhunderten. Auch damals „flüchteten viele wie in Panik vor den Kranken“[1], wenn man die verschämten Quellen aufmerksam zwischen den Zeilen liest. Im Visier haben wir hier eine Epidemie aus den Ende Sechzigern des 16. Jahrhunderts, die selbst François Lascombes offenbar entgangen war, und das aus im nachhinein vollziehbaren Gründen, die zunächst in Augenschein genommen werden müssen.

Das Verordnungsregister

Unterrichtet sind wir dank eines Registers ursprünglich städtischer Provenienz, das allerdings zu einem späteren Zeitpunkt in die Bestände des heutigen Nationalarchivs gelangte. Paul Spang mag richtig gelegen haben, als er dahinter die Politik der französischen Republik witterte. Nicht ganz auszuschließen aber ist ein viel früherer Zeitpunkt, als der Stadtmagistrat im Clinch mit dem Provinzialrat das Register zum Nachweis für seine seit langem bestehende Tätigkeit als Gesetzgeber belegen wollte. Als Wahrer der Rechte des Magistrats trat der Stadtsyndikus Jean Valenin Geisen am 17. September 1679 mit seiner Honorarforderung an den Magistrat: *«Pour auoir faict recherche de diuerses documents pour prouuer la police nous appartenir, et [...] diuerses anciens registratures et aultres documents Jay employe par Intermission en heures plus de dix cependant ne demande que deux pat[agons]*»2

Leider weist dieses Register auch mehr als eine Lücke auf, Lücken, deren Hintergründe hier nicht aufgeklärt werden können. Es setzt ein im Jahre 1559, als Adam Holschen Richter war.[3] Holschen war wie üblich zu Sankt Andreas 1558 auf ein Jahr zum Richter gewählt worden, wie uns gleich zu Anfang mitgeteilt wird.[4] Die erste Ordnung befasst sich mit dem Preis und den Verkaufsbedingungen des Fleischs am 24. Mai 1559, d.h. an Fronleichnam dieses Jahres.[5] Den Ausführungen des geschworenen Schreibers Friedrich Plumlinck zufolge erfolgte der Eintrag, wie in der Folge alle anderen, *„Von beuelch rechter vnd Scheffen.“* Zunächst wird bis zum 26. Januar 1560 [6] unter Schöffenrichter Lux

---

1 Albert H.V. Karaus. Warte vom 9. Juli2020.

2 LU I 21 n° ...

3 Der Kremer Adam Holschen figuriert bei den „FEux entiers“ der „ alt Stat“ in der Feurestättenzählung von 1541. Cf Edouard Oster: En attendant le millénaire. I. La population de la ville de Luxembourg en 1541. in : Cahiers Luxembouregs, 1958 SS36 ff.

4 ANLu 4 … folio 1.

5 Hermann Grotefend: Taschenbuch der Zeitrechnung des deutschen Mittelalters und der Neuzeit. Hannover 1991(13) Seite 152.

6 Da hinzugefügt ist «triersch vbung» , also nach Trierer Stil gerechnet wird, dürfte es sich eher um das Jahr 1561 handeln.

Mondrich eingetragen.[7] Es folgen dann 7 leere Seiten, und die nächste Preisverordnung betrifft wieder das Fleisch. Sie wäre allerdings *„vffgerichtet vund erneuwer den 3ten Augustÿ 1559,“* was irgendwie nicht logisch erscheint, da die nächste Ordnung von *„22ten Jlÿ Dieses lauffenden eyn und sechsßigtsens Jars*“ datiert ist.[8] Regelmässig scheint das Register weitergeführt worden zu sein bis Juni 1566. [9] Es folgen 2 leere Seiten und dann die nächste Verordnung, welche sich mit dem *„pegel*[10] *deß brodt*“ befasste, datiert vom 3. August 1568. [11] Und nun folgen wieder Eintragungen, welche das Jahr 1566 betrafen. Die Vermutung liegt nahe, dass in diesen Jahren nicht alles seinen normalen Verlauf nahm. In diesem Zusammenhang tauchen dann auch die nun zu erwähnenden alarmierenden Einträge auf.

Ein unruhiges zeitliches Umfeld

Zu diesen alarmierenden Nachrichten zählt dann auch der Fall des an einer Seuche verstorbenen Jungen, dessen Alter nicht verraten wird.

Im Oktober, also einen Monat nach dem nun folgenden Eintrag im Verordnungsregister des städtischen Magistrats, [12] ist aber anscheinend aus dem vermeintlichen Einzelfall von September *«la mortalité lors régnante en cestuy pays*» geworden. Und die Epidemie sorgte für eine Vertagung der Gerichtstage des Provinzialrats auf das kommende Jahr.[13] Das wiederum deckt sich mit Nachrichten anderswo, etwa in der niedersächsischen Kleinstadt Uelzen.[14] Genauso wie anderswo setzt die vermutliche Pestwelle ein «im Spätsommer-im „Flohmonat“ September –(wenn) die Reifung neuer Flöhe die Übertragung der Krankheit und die Zunahme de Sterblichkeit bewirkt.»[15] Aber man lebte in einer Serie von Seuchenjahren, gleichzeitig Hungerjahren, wegen der Missernten infolge des sich verschlechternden Klimas. [16] Epidemien sind in dieser Zeit auch andernorts zu verzeichnen oder haben zumindest ihre Spuren hinterlassen, so auswahlweise in Norwegen[17] oder (etwas) näher zu Luxemburg, Hameln.[18]

---

7 ANLu A 4 folio 3

8 ANLu A 4 fo7.

9 ANLu fom26v.

10 Mag sein, dass Peyl gelesen werden muss. Jedenfalls ist das Wort wohl als Höchststand auf einer Messlatte zu verstehen.

11 ANLu fo 28.

12 ANLu A 4 folio 31v.

13 François Lascombes: Chronik der Stadt Luxemburg 1444 – 1684, 1976. p. 361.

14 Manfred Vasold: Pest, Not und schwere Plagen. Seuchen und Epidemien vom Mittelalter bis heute. München1991. Seiten 129 ff.

15 Vasold : Pest, op.cit. S. 132 – Vasols beruft sich auf rich woehlkensns: Pest und Ruhr im 16. und 17. Jahrhundert. Grundlagen einer statistisch-topographischen Beschreibung der großen Seuchen, insbesondere in der Stadt Uelzen,Hannover 1944.

16 Emmanuel Le Roy Ladurie: Histoire humaine et comparée du climat : Tome 1, Canicules et glaciers XIIIe-XVIIIe siècles, Paris 2004. Was Le Roy Ladurie lang und breit ausführt, findet man im Resumee bei …

17 https://de.wikipedia.org/wiki/Pestepidemien_in_Norwegen

18 https://books.google.lu/books?id=rVhJAAAAcAAJ&pg=PA224&lpg=PA224&dq=Epidemie+1567&source=bl&ots=KWGy0ZGxko&sig=ACfU3U3E_pB6ICHk2dlbBIdbTbNxJnmr7g&hl=de&sa=X&ved=2ahUKEwjm_Lj_ksnoAhVB3qQKHZxQDQ04KBDoATADegQICxAu#v=onepage&q=Epidemie%201567&f=false

Hameln, ja, aber mit dem *„Rattenfänger von Hameln“* hat dies nichts zu tun, da besagte Erzählung in das Jahr 1284, also im Mittelalter anzusiedeln ist. Weiter belegt sind verschiedene Infektionskrankheiten in Europa, in Spanien etwa, oder Blattern in Holland, sowie Ruhr, Masern und Wechselfieber nach 1565.

Von der Pest der 1560 er Jahre weiß man, dass sie pandemische Ausmaße erreichte.“ Sie trat 1563 in Konstantinopel auf und nahm ihren Weg über die nordafrikanische Küste an die nördlichen Gestade des Mittelmeers, traf Venetien und breitete sich entlang der Seerouten bis ins nördliche Europa aus ... Von London scheint sie nach Norddeutschland übergesprungen zu sein, und von dort drang sie nach Süden vor.“[19]

In Luxemburg sind in diesem Jahr so manch andere Dinge anscheinend aus dem Ruder gelaufen. Die Lücken in der Überlieferung lassen somit genügend Platz für Spekulation, also darf man einiges erahnen. Bereits im März 1566 sah sich der Magistrat zu einer Reihe von Polizeiverordnungen veranlasst, um die Ordnung wieder herzustellen.

In diesen unsicheren Zeiten fühlte sich so mancher Einwohner außerhalb der Stadtmauern offensichtlich sicherer. Auch damals „flüchteten viele wie in Panik vor den Kranken“[20], nur muss man die verschämten Quellen aufmerksam zwischen den Zeilen lesen.

Der Magistrat redete den Schmieden und Schlossern ins Gewissen und unterschob ihnen versteckt, den Augenblick für schnelle, aber unehrliche Bereicherung als günstig angesehen zu haben. Sein Anprangern von Einbrüchen scheint Anlass für eine Verordnung bereits vom 1. März 1566 gewesen zu sein An jenem 1. März 1566 wurde den Schmiedemeistern *„Jm Rathauß vurgehalt[en] vnd beuolh[en]* [21] *das keyner vnder Jrem Ampt eincher verschlossen schlosser an Dhurren, Kist, Schoeff, auch Klaupschlsoser Jn eynchem hauß dieser Stat, mit Jnstrument[en] oder schlussel vffthue, es sei dan, mit vorwissen vnd willen deß hauß hern od[er] desselb[ig]er haußfrauwen Jnsonderheit auch denselbigen Meistern beuolh[en] sulchs alles Jn keynerley gestalt Zut hun oder gestatt[en] sichen wurde, Jn Vnseres gnedig[en] herrn Chubernator behaussungh, Stallung[en] vnd Raethuß. Es sei dan mit vorwissen des Richters, vnd des also lang Jre gnad[en] mit“*[22]. Wie ersichtlich, nichts und niemand war vor diesen zwielichtigen Gestalten sicher.

Man braucht nicht Verschwörungstheoretiker zu sein, um mehr als nur *eine* Epidemie dahinter zu wittern. Das scheint auch jene Verordnung vom 9. August 1567 zu bestätigen, die, wie in jenen Tagen omnipräsent, die Religion bemühte, heißt es doch, *„daß ein Jed[er] burg[er] sich der alten Catholisch[en] Religion nach halen solle vnd vff die heilige Sontagh vnd fest, sich Jn der hochmessen, vnd predigh[en] verfüg[en] sol.“* [23] War also die neue Epidemie der Reformation noch nicht ganz vergessen oder überstanden? Ein weiterer Hinweis auf gesund-heitliche Probleme ist, dass einige Bürger *„Zuschwach Vnder der*

---

19 Vasold, op. cit. S. 130.
20 Albert H.V. Karaus. Warte vom 9. Juli2020.
21 Eingefügt am Rand : Jrem Ampt vnd Zutrag.
22 ANLu 4 fo 29 – 31.
23 fo 31 v.

messen (Jnsonderheit des Sontags vnd andere Hochzeitliche tage) gefond[en] werdet" beizuwohnen. Was andere wiederum nicht daran hinderte, *„Zugeg[en] vff dem marck od[er] vff den gassen"* angetroffen zu werden. Das erinnert an die wilden Partys in rezenter Vergangenheit.

Im Rathauß vurgehalten

Auffallend auch: Den Durchzug von Fremden verbot man noch nicht. erst später werden die Wirte und Gasthalter an ihre Verpflichtungen erinnert. Aber die Stigmatisierung des Fremden lag in der Luft, denn verantwortlich gemacht wird ein fremder Handwerker.

Wohl war es insbesondere für die Gastwirte verlockend, von diesen Durchreisenden zu profitieren. Wirtschaftliche Interessen durften jedoch nicht auf Kosten der Verteidigung der Stadt gehen, dies auch mit Blick auf die Religionskriege in Frankreich. So hieß es dann im Dezember. *„Vff heuthe 12 t[en] Decembris Anno 1567 haben Richter vnd Scheffen der Stat Lutzembourgh Von weg[en] erfordert notturfft Jn gericht beschlossen vnd geordert, sulchs auch den Ampts Meisteren gleich vurgehalt[en], das ein Jeder bürger hienforther biß vff weither ordnungh seine tage vnd nacht wache selbst eig[en] personlich thun solt, vß genom[me]n] die Jhenig[en] so alters vnd kranckheit halb vnweigerlich dergleich[en] die Jhenig[en],so Jrem gewerb vnd geschefft[en] nach Zieh[en] müssen, Doch sullen sie schuldig sein mit vorwissen des Richter sein wehrhafftig[en] burger Jn Ire stat vff die wacht Zu stellen, damit daran kein Unordnungh erfond[en] werde.*

Gleichfalls sollen auch die Scharwächter [24] *«Jn ganzer anzael by tage vnd nacht Jre wacht mit Jremn wehren vnd rustung[en] wie sich gebürt vnersich[…], vnd on einche verhinderungg[en] Jm vff vnd Zu schliessen der port gegenwertig sein.»*

*«Da aber einer seynen geschefft[en] nach reißen müst soll sulchs mit wissen des scharhern bescheh[en], vnd da alles bey pene acht groß. so der Jhenig[e] so bruchigh erfond[en] wirdt vnnachleßlich bezalen soll». Daher eine «ordnungh die Gefarlich leuth betreffe*nt».[25] Erinnert das nicht an die in Corona-Zeiten vorzuzeigenden Papiere? Auf jeden Fall liegt hier ein Beleg für Bürokratie vor.

Ohne Wohlwollen und tatkräftige Unterstützung der Amtsmeister, also der Vorsitzenden der Zünfte, ging dabei offenbar nichts. Zum andern diese Verordnungen: Sie widersprechen der allgemein verbreiteten Auffassung, bei der Pulverexplosion von 1555, also knapp zehn Jahre vorher, sei das Rathaus am Neumarkt völlig zerstört und erst 1572 im Renaissance-Stil wieder aufgebaut worden. [26] So wird am 22. Dezember 1567 verordnet, die Scharherren sollten ihre Versammlungen genau dort abhalten. [27] Das war fünf Jahre vor dem Neubau. Völlig zerstört kann das Rathaus demnach nicht gewesen sein. Nun kann man der Meinung sein, ein paar kleinere Räume hätten diesen Dienst voll erfüllen können. Wenn

---

[24] An einigen Orten nennt man Scharwacht auch die Wachtmannschaft, welche des Nachts durch die Straßen zieht, um für Aufrechthaltung der Ordnung und Ruhe Sorge zu tragen.

[25] fo 34 v----

[26] Michel Pauly: Ein Rathaus ohne Rat? Entstehung, Gestalt und Funktionen des ersten Rathauses der Stadt Luxemburg . In: „Ad laudem et gloriam". Festschrift für Rudolf Holbach herausgegeben von Sarah Neumann, Ines Weber und David Weiss. Trier 2016, Seite 71 ss.

[27] ANLu A 4

aber größere Versammlungen mit den Amtsmeistern usw. abgehalten wurden, war sicher ein größerer Saal gefragt. Einzig der oben angeführte Hinweis auf das wohl schlecht gegen Einbrüche geschützte Rathaus mag dessen schlechten Unterhalt infolge der Katastrophe bestätigen.

Das teure Leben

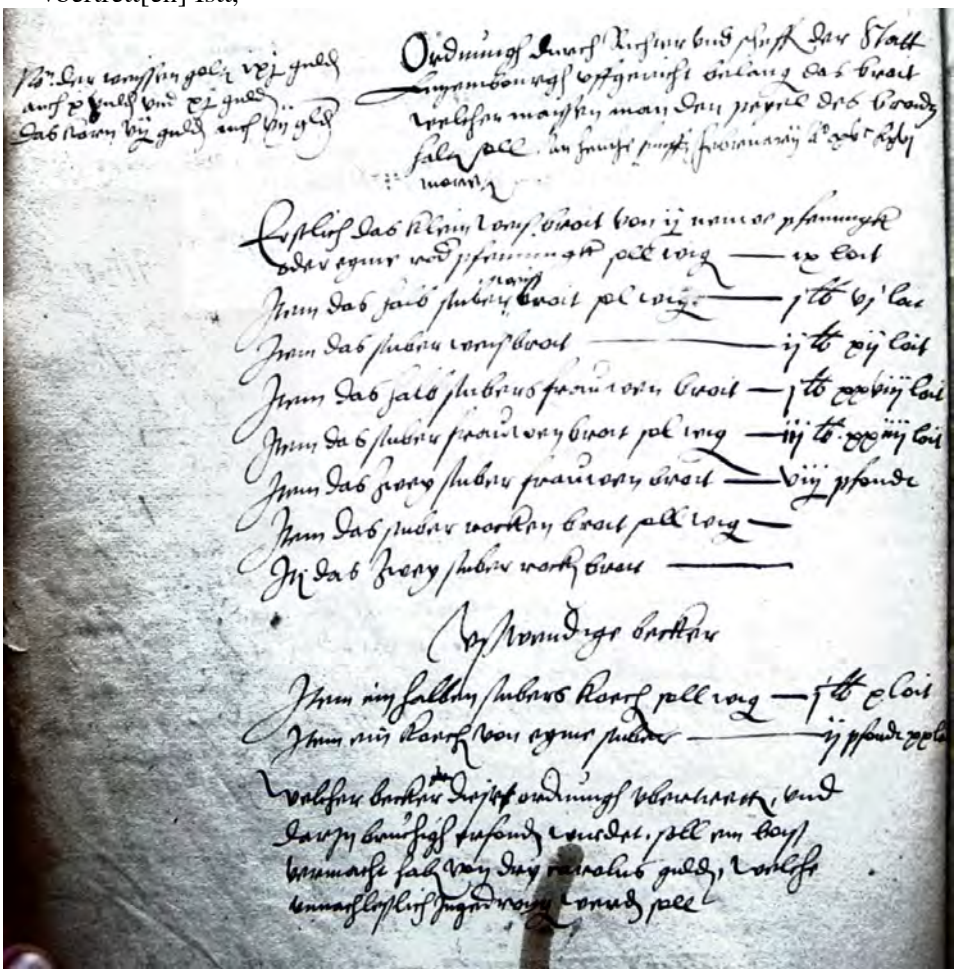
Ganz abgeriegelt war die Stadt nicht, sodass eine Woche später die Richter und Schöffen eine Ordnung für die Gastwirte erlassen konnten, *«vnd prouisions weiß, vnd biß vff weither ordnungh».* [28] Unterstreichen sollte man aber die *„auf Provision“* ausgelegte Gültigkeit. Man rechnete kurzfristig und nicht auf Dauer. Wann eine neue Situation eintreten würde, war jedoch nicht abzusehen.

Im Rathaus streckte man die Köpfe zusammen, um alle möglichen anstehenden Probleme anzugehen. Und das beständige Auf und Ab der Getreidepreise mit immer deutlicherer Tendenz nach oben hat dem Magistrat sicher genau soviel Kopfzerbrechen beschert. Zu befinden über die Marktpreise von Weizen und Roggen hatte der Magistrat direkt nicht, die musste er nehmen, wie sie waren. Doch den Preis des Brotes festsetzen konnten Richter und Schöffen. Wobei zu berücksichtigen ist, dass sie das Gewicht festsetzen und die Brote selbst festen Preiskategorien einordnen konnten. Als Beispiel die Preis- oder besser Brotgewichtsordnung vom 5. Februar 1566:

Ordnungh ds broitz durch Richter vnd Scheffen der Stat
Luxembourgh vffgericht heuthe 23t[en] Augusty anno 1500
65 Belang[end] das gewicht des broitz, sollle[n]
die becker das broit vff den penel wie nacchfolgt
back[en], biß vff weith[ere] verordnungh
Jtem das kleine weißbrodt von anderthalben
Neuwe pfenningk oder eyne rod[en] pfenningk
soll wigen
Jtem das halb stubers weißbroit soll wig[en]
Jtem das stubers weißbroit soll wig[en]
Jtem daß frauwen broit Zum halben st[über] sol wig[en]
Jtem das frauwen broyt von eyne st[über] soll
wigen
Jtem das Zwey stubers frauwen broit sol
wig[en]
Jtem das Zwey stubers rocken broit
Vßwendige becker
Jtem ein kuech[en] von eyne halb[en] stuber soll
wig[en]
Jttem ein Kuech[en] von eyne stuber soll
wig[en]
Jtem das Rocken broit von Zwey stuber
Welcher becker diese vurg[enannte] ordnungh vbertretten vnd darin
straefflich erfonden würde soll gestrafft werd[en] Jn eyn

[28] fo 35.

boussen von dry carolus guld[en], vnd
daß so dick vnd vfft ein Jeder becker vurgesch[riebene] ordnungh
vbertrett[en] Istt,



29

Am Rande werden die Marktpreise aufgeführt. Dabei wurden wohl mehrere Märkte zum Vergleich herangezogen, deren Namen aber an dieser Stelle zu nennen sich erübrigt, weil sie nicht erwähnt werden, mit ziemlicher Sicherheit aber allgemein bekannt waren.

Wie die Preise über die Jahre bis ins folgende Jahrhundert sich entwickelten, geht aus nebenstehender Graphik hervor. Ihre Entwicklung in den Jahren um 1567 nebenstehend.

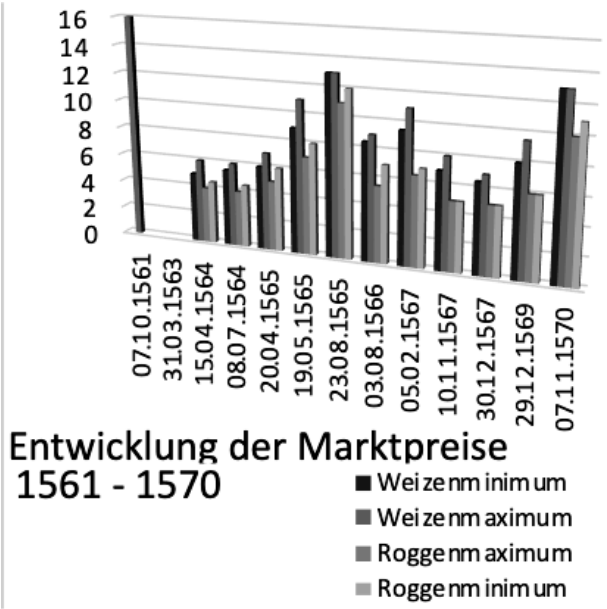
Noch hatte in den 60er Jahren die Krise nicht ihren Höhepunkt erreicht, und daher wird das Thema Preise im Zusammenhang mit der *„gefährlichen Krankheit“* nicht erwähnt.

---

29 Am Rand: Sülchs mald[er] weiß 12 vnd 13 guld[en]. vnd Korn 9 guld[en] auch 11 ½ guld[en]

Man darf aber annehmen, dass auch diese Entwicklung von den Einwohnern schmerzlich empfunden wurde. Die politischen und kriegerischen Ereignisse und die Angst vor den Gefahren der Krankheiten waren bedeutend grösser.

Für das Jahr 1561 ist ein sehr hoher Maximalpreis für Weizen vermerkt.



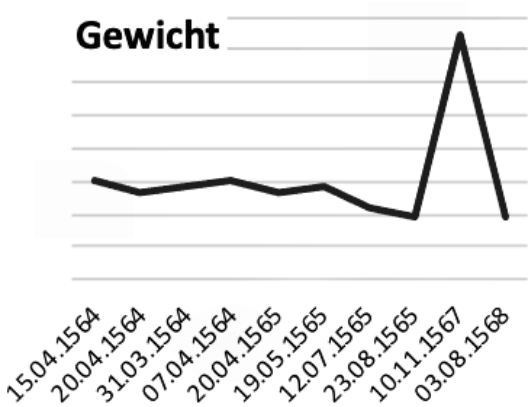
Leider gibt es keine Daten betreffend Minimum und schon gar nicht für Korn. Es folgen zwei Jahre ohne Angaben. 1564 sind die Preise anscheinend auf etwa ein Drittel des Jahres 1561 gesunken, und bis 1564 ist der Anstieg nicht allzu groß. Ärmere Bevölkerungsschichten wird es trotzdem hart getroffen haben. Preise vergleichbar mit jenen anfangs des Jahrzehnts sind nicht mehr vorhanden, Und auch wenn die Preise 1566 und 1567 allem Anschein nach sinken [30], so befinden wir uns doch erst am Anfang einer Periode sozusagen ständig steigender Preise. Am Ende des Jahrzehnts, 1570, wird fast wieder das Maximum von 1561 erreicht.

Auffällig ebenfalls eine anscheinend sehr labile Situation von 1564 bis 1570, denn in diesen Jahren sah sich der Magistrat jeweils bis zu dreimal im Jahr zum Eingreifen gezwungen. Gerade im Jahre 1565 wurde ein Maximum erreicht, das sich zwar bis 1567 wieder allem Anschein nach abgeflacht hatte, aber nie mehr das niedrigere Niveau von 1560 erreichte. Und der wirkliche Anstieg stand erst noch bevor. Ein Vergleich ist wegen nicht vorhandener Daten für die Zeit vor 1560 leider nicht möglich.

Wie sich das auf die Lebenshaltungskosten der Bürger auswirkte, kann man erahnen, wenn man sich nicht nur einmal ansieht, wie infolgedessen das Gewicht der Brote in jenen Jahren schwankte.

Zwischen 1564 und 1568 wurden 4 mal jährlich Verordnungen über den Brotpreis erlassen, nur für 1566 sind keine erhalten und für 1567 eine einzige.

[30] Auch dies hat Le Roy Ladurie allgemein auch anderswo feststellen können.



Eigenartigerweise musste das Brot im November dieses Jahres bei gleichbleibendem Preis mehr als das Doppelte wie im Jahre 1764 wiegen. Infolgedessen hätten die Preise eigentlich fallen müssen, so dass viel mehr für 1 Stüber gekauft werden konnte. Doch 1568 war das Angebot für Verbraucher anscheinend wieder weniger verlockend. Die Brotpreise hatten wieder das Niveau vom Jahr 1565 erreicht.

Aber nicht nur das Brot war rar und teuer. Gleiches galt auch für Fleisch, wenn auch im geringeren Maße. Und dies stimmt mit Entwicklungen im Ausland durchaus überein. Wie sich herausstellen sollte, nahmen besonders die Metzger nicht alles einfach hin. Und so ist im Register eine mehrtägige Versammlung im Rathaus überliefert, in der die führenden und wohl genügend betuchten Metzger sich querstellten, und die jüngeren beteuerten, sich an die Ordnung halten zu wollen, wenn sie denn Fleisch hätten. Den führenden Metzgern wurde wohl manches zugetraut, wenn es darum ging, die Edikte des Magistrats zu umgehen. Die Poenformeln mit Androhung von Strafen lassen darauf schliessen. So wurde ihnen wohl zugetraut, es mit dem Gewicht nicht so genau zu nehmen, sodass es immer wieder, wie bereits ganz zu Anfang, heißt: : *„Es sullen auch die Metzlern die Scher* [31] *Jed[er] Zeit mit fleisch verseh[en] da dernhalb kein mangel sei“*. Unterschoben wurde ihnen eigentlich auch, ihre Kunden hinters Licht zu führen, und sie sollten dafür sorgen, dass *„eyn vnderscheidt haben Zwischen hemmel Auer vnd widerfleisch [...]wie auch zwischen ochsen vnd Kuhe fleisch, vnd das by hienach gesetzt straeff.“* Bestrafung im Falle von Nachlässigkeit oder Zuwiderhandlung wurde immer wieder angedroht : *„Welcher Metzler hirJn brüchig erfond[en] sol gestraefft werd[en] Jn dry carolus guld[en] bestr[raft*]“[32] . Nicht nur der einzelne Metzger war von dieser Androhung betroffen. Besonders visiert waren die Amtsmeister, welche ein oder mehrere Augen zugedrückt hatten. Sie sollten zu ihrer Verantwortung stehen.. Denn ihnen stand laut Zunftregeln Polizeigewalt zu. Details findet man bei Schockmel. [33]

---

[31] Die Fleischiere, auf die noch heute der Name „Fleeschiergaass“ verweist.

[32] ANLux A 4... fo 1v.

[33] Léandre Schockmel : « 13 Handwirkerzonften aus der Aller Stad.“ Les Treize Métiers dans la Ville de Luxembourg au 18e siécle. in : Exposition à l’occasion du 60e anniversaire de la constitution du Comité Alstad, Luxembourg 1997, page 51.

Anfangs werden die Preise festgesetzt für Rindfleisch, Hammelfleisch, Widder- und Auerfleisch, Kalbfleisch, junge Lämmer und Böcke.[34] Mit den Jahren wird die Auswahl grösser. Hinzu kam u.a. Schweinefleisch. Und die Metzger sind erneut verpflichtet, *„mit dem Pond vnd halben pfond“* zu verkaufen, was aus der Verordnung vom 24. März 1559 hervorgeht.

Wie sich die Preise in den uns interessierenden Jahren entwickeln, ist auf einer Graphik schwer darzustellen, und das aus mehreren Gründen: Die Münzen und Währungen ändern teils nicht nur von Ordnung zu Ordnung, sondern manchmal werden innerhalb derselben Ordnung Rindfleisch und Kalbfleisch in Stüber, dann wieder in Batzen, Kreuzern, Talern usw. ausgedrückt. Beim Umrechnen stellt sich dann aber sehr bald heraus, dass über die Jahre die Preisunterschiede eigentlich recht geringfügig sind, was auf Getreide und Brot nicht in dem Maße zutrifft. Trotzdem werden pro Jahr mehrere Ordnungen erlassen. Im Falle des Fleisches lässt einiges sich durch die Fastenzeit erklären, in der der Verzehr kirchlicherseits verboten war. Kurz vor Ostern wurde dann eine neue Verordnung erlassen. Auch andere Festtage im Jahr sind immer wieder vertreten. So sind Verordnungen vor Weihnachten oder der Schobermesse an der Tagesordnung.

Es empfiehlt sich also ein kurzer Blick auf die Preisordnungen für Fisch.

Die unterschiedlichen Preiseinheiten könnten sich aus unterschiedlicher Herkunft des zum Markt gebrachten Viehs erklären.. Nur für einzelne Metzger ist belegt, dass sie selbst eine Herde ihre eigene nannten. Und Verkehr hin und her war für einige von ihnen geschäftsmäßig wohl ertragreich, was den Magistrat etwa 1575 veranlasste zu verordnen, *„ vnd wirt die Metzlern hiebey von neuwem gebott[en] vnd beuolh[en] das Jrer Keÿner wer der auch sei, einich Vyse vff wie das die mücht, dergleichen Hemmel oder schaeff vff dem platten landt vff den Verkauff vnd vsser lande Zuuerfuern vnd Zuuerkauff[en], vff Kauffe*[35] *sond[ern] bloßlich vnd allem Zu vnderhaltungh der schirren, by pene 20 golt guld[en] vürs erst, das Zweith Dobbel vnd vürs dhrit willkurlich straeff nach erkenntniß Richt[er] vnd scheff[en]*“

Das Klima spielte verrückt

Im Falle des Getreides und des Brotes sind selbstverständlich auch die Jahreszeiten mit Saat und Ernte ausschlaggebend und naturgegeben, das Klima, das Wetter.

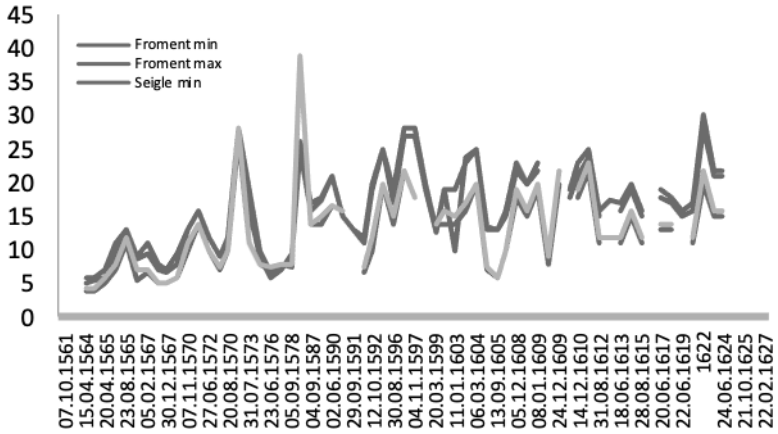
Es waren also durchaus harte Zeiten, über die wir, abgesehen von den hier vorliegenden Daten, leider wenig Informationen besitzen. Die Prioritäten der politischen Instanzen und die auf lokaler und höherer Regierungsebene waren wohl woanders angesiedelt. Doch was sich im September 1567 ereignete, war unerhört. Und wenn es auch nur um einen Einzelfall ging, so zeigt der Inhalt der Verordnung doch einiges, was ein Licht auf gewisse Verhaltensmuster wirft.

Der schlechten Nachrichten gab es genug. Nur ein in jener Zeit anderswo auch verbreitetes Problem scheint die Mitglieder des Magistrats nicht beschäftigt

34 Ibidem.

35 Am Rand von anderer Hand hinzu, resp eingefügt: noch dern so alhie Jn der weid[e] erhalt[en] vund Jemest vffer anders wo Zuuerkauff[en]

zu haben: Von Hexenverfolgungen weiß das Register offenbar nichts. Auch Lascombes hat in dem Punkt nichts zu berichten, zwischen 1501 und 1591.[36]



Wer waren die Richter und Schöffen der Stadt?

Von „Andree 1564 biß Wider Andree 1Anno 65" war Niclauß Peets Bürgerrichter. [37]

In der Karzeit vom 14. Februar 1567 „Trieres vbungh", also am Valentinstag war es: Peter Path". [38] ,auch er war Bürgerrichter.

Weitere Mitglieder des Magistrats waren Lux Mondrisch, Adam Roberti, A. Dorst van Dulcken zum Lugenstein, Johann Kannengiesser, Heinrich Wolfflinger, Nikolaus Greisch und Michel Breisgen,

Dem ersten Pfarrregister von Sankt Nikolaus[39] entnehmen wir, dass Paath im Jahre 1601 verstorben ist. Den Familiennamen seiner Gattin kennen wir nicht, wohl aber deren Vornamen Eva. Bekannt sind zwei Töchter Anne und Catherine, von welcher wir jedenfalls über deren Heirat mit Jacques Stroe oder Stroh unterrichtet sind. Er war der Sohn des Bäckers Peter Stroh. Ein Bruder, ebenfalls Peter mit Vornamen, der 1616 starb, hatte eine Jeannette Tornolt geheiratet. Damit war eine Verbindung zu einer Schöffenfamilie hergestellt, und so ist es nicht verwunderlich, wenn zu den Nichten etwa die Tochter Marie des Stadtschreibers Wolckring gehörte.

Lux Mondrich, Schöffe der Stadt, starb am 23. November 1581 . Verheiratet war er mit Elisabeth François, Tochter des Henri François. Die Tochter Marguerite heiratete Anton Houst, bekannt als einer der Initiatoren des Jesuitenkollegs.

Adam Roberti, der „Erbauer" des Rathauses, war verheiratet mit Marguerite Tailly, Tochter des Schöffen Augustin Tailly. Die Tochter Marie Roberti ihrerseits heiratete (1) Léonard Flaminck , Sohn von Euchaire Vleminck und Barbe Bock (??). welcher vor 1600 starb, und (2) am 6. Februar 1601 Paul Peetz, Sohn von Claus (3) Laurent Miswan.

---

36 Lascombes: ChronikII, Seiten228 und 403.
37 ANLux A4 fo19v
38 ?
39 LU I 32 n° 1.

Adam Dorst van Dülcken , Herbergswirt zum Lugenstein, hatte Engel zum Lügenstein geheiratet, Tochter des gewesenen Richters Peter zum Lugenstein.

Johann Kannengiesser hatte eine Tochter Anne, welche am 31. Juli 1611 Leonard Goltschmit heiratete, Sohn von Wilhelm und Catherine. Er bewohnte die „Alt Stat“:[40] Sie war wohl eine Nachbarstochter.

Henri Wolfflinger hat anscheinend kaum Spuren hinterlassen, wenn man von einem Wappen absieht.[41]

Nicolas Greisch, geschworener Schreiber in Arlon, Sohn von Nicolas und Marie Du Chesne, heiratete eine Meuchin. Er war der Sohn von Nicolas Greisch und Jeannette Vettu de Marville. Seine Schwester Jeannette heiratete Nicolas Euchaire Bock, der Sohn von Georges Bock, geboren vor 1600, heiratete 1616 Anne de Baur, Tochter des Sebastian Baur de Kitzingen, Schwager von Baron de Beck. Aus derselben Familie stammte auch der spätere Schöffe und Syndikus Euchaire Bock.

Michel Breisgen, „receveur particulier“, Sohn von Herman und Elisabeth Winckel, heiratete Jeannette Hausman † 1608, Tochter von Jean Housman und Catherine de Trinal.

Selbst wenn man sich nicht weiter in die Materie vertieft , fällt auf, wie sehr Schöffen und Richter verwandtschaftlich miteinander verbunden waren. Auch deren vielfache Beziehungen zu Arlon sind offensichtlich, was z. B. die Namen Bock, Meuchin, Hausmann belegen.

Das waren also die Verantwortlichen für polizeiliche Maßnahmen zur Zeit einer Krankheitsepidemie, von der wir allerdings nur wissen, wann, wie und durch wen sie wohl nach Luxemburg eingeschleppt worden war. Um welche Seuche es sich nun aber in specie handelte, darüber schweigt die Verordnung. Dagegen werden uns besondere Maßnahmen, welche ergriffen werden sollten, nicht vorenthalten.

Ordnungh weg[en] der gefarlicher kranckheit

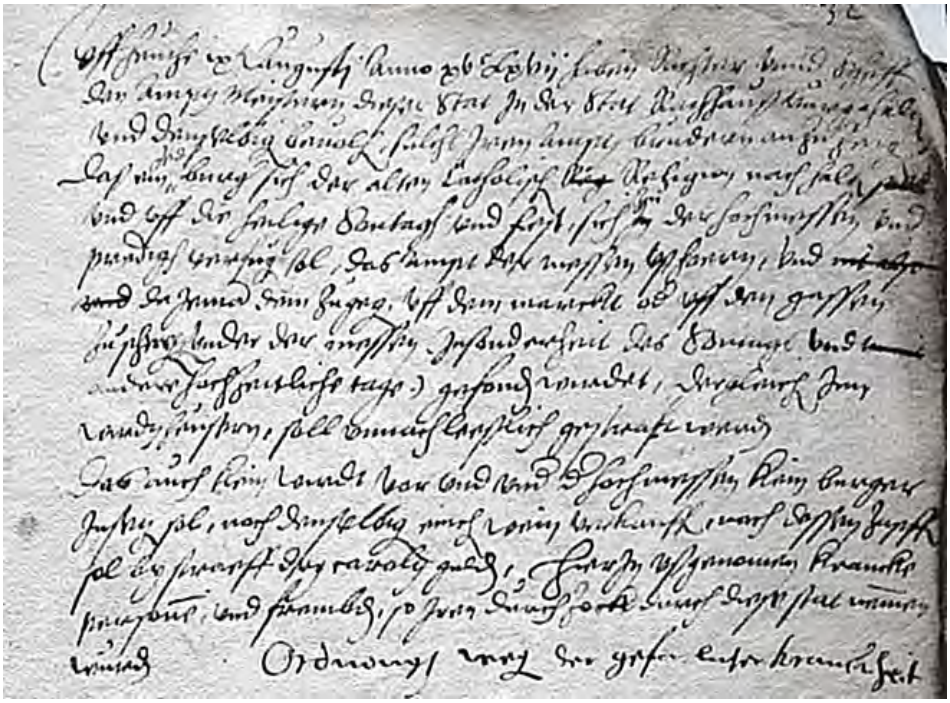
Vff heuthe 19. Septembris Anno 1567 haben Richt[er] vnd Scheff[en] d[er] Stat luzenburg
den Amptsmeisteren, dergleich[en] den wirden vnd gasthaltern (so Jn d[er] Stat Rathhauß vff erforderen des Richters erschien[en]) angezeigtt, wie das Johan Schneider von Münster Bilsen gestern abent vsser dem Streech von Utting[en] da derselb Traurkleider gemacht) Ein sein Jungen, so
die gefarliche
kranckheit daselbst bekomen, bynnent dieß[e] Stat Jn sein hauß bracht, Vnd nachdem derselbb Jungh diese vergangene nacht gestorb[en]. So sie derselb Schreine]r] mit seynem wirt heymlich Zur Stat vßgewich[en] denselbig[en] Jung[en]
dhort Jm hauß li[e]g[en] laissen; den die stat habe laisss[en] begraben.
Vnd damit nun die gefarliche kranckheit nit weither Jnbrech[e], So sol ein Jed[er] desselbig[en] hauß abschuewen tragen daß auch ein Jeder sich erhalten sol an eyneh[em] ort vßwendigh der Stat, da dersterbe vorhänd[en] Zu gehen

---

40 Oster S.45.

41 Dr. JeanClaude Loutsch, armorial., op.citp. 829

beÿ eene sechs woch[en] vnd drey tagh nit byn[n]ent dießen Stat Zu komen, das m[n] sich auch der Jarmerkt vernhalten sol, da der sterb od[er] anderes vsser dem
streech dahien kämt, vnd sollen sich die Ampts Meister gepett[en] mach[en] vnd diese also Jren Amptsbruderen vurhalen, damit nymand sich vnwissichen zu ent schuldig[en] hab
Verner haben Richt[er] vnd Scheff[en] obg[genann]ten wirt vnd gasthalteren dieser stat, er Jene ver
ordnungh so Jnne[n]Zu viel vnd vffer malen, von weg[en] der frembder gest vorgeschehen Jnsonder
heit der aller lescten so vf vf sechs glot guld[en] ??? Jn peene geseyt Vnd daruff Jnen von neuem
gepottem vnd beuohl[en], das ein Jeder wirdt Zu Jedweder Zeit dem Richt[er] vffgegehorigkeit geben
sol, was er vur gest hab, vnd das mit name[n] vnd Zuname[n], vnd das bey ogg[enannt]er straeff vur
erstmal, vnd durcnah doppel etc.
Zum anderen Jene auch gepott[en] vnd beuohl[en] kein gest Jn Zu neme[n] so vsser dem Strech kom[me]
wieder ihn obg[enannate]r staeff
Den portneren hait man dieses auch vurgehal[en] vnd verpott[en] nymand Zu Jnlass[en] on wissen
Richters Der who komem , her were mache by ???



Dieser Verordnung entnehmen wir die bereits erwähnte Einbindung der Amtsmeister, ihre Verantwortung, auch was die Überwachung der Fremden

angeht. Zu den konkreten Maßnahmen ist nur sehr wenig zu sagen. Auch zu den uns nahe gegangenen Corona-Zeiten hat man wenig wirklich Neues gefunden. Die Distanzierung war auch im 16. Jahrhundert bereits bekannt. Und sich außerhalb zu begeben, war ebenfalls nicht gut gesehen. Hervorstreichen wollen wir aber die Vorschrift , das Sterbehaus des Jungen zu „verabscheuen". Ob , wie in Uelzen „ ein Laken befestigt, oder an die Tür ein weißes Kreuz gemalt (wurde), um der Öffentlichkeit die Gefahr anzuzeigen"[42], ist hier nicht belegt. Es sind leider keine städtischen Rechnungen erhalten, denen wir weitere Details entnehmen könnten. Ein Vierteljahrhundert später erfahren wir genau aus den Baumeisterrechnungen, welche Personen herangezogen wurden.

Wer war Johan Schneider von Münster Bilsen?

Dazu zuallererst die Frage: hieß er Johann Schneider oder war er Johann der Schneider aus Münster Bilsen? Vielleicht war es Johan Schnyder, der bereits 1546 in Bysser Gass wohnte. Gehörte zu den Demi-feux, also den nicht ganz Armen? [43] Doch in der Plaetisgasse wohnte ein anderer Johan Schnyder, der zu den Armen zu zählen war. [44] Zugegeben, diese Angaben sind einer zwanzig Jahre früheren Quelle entnommen und sind daher nicht sonderlich aussagekräftig. Klar geht aber aus dem Text hervor, dass der Schneider mit einem seiner Söhne, viel-leicht gar seinem einzigen, unterwegs war, um: *„im Streech van Uttingen"* also der Gegend von wahrscheinlich dem heutigen Ottange, Trauerkleider anzuferti-gen. Wie dem auch sei, einen Hinweis auf eine große Sterblichkeit infolge einer grassierenden Krankheit kann man auf jeden Fall annehmen. Falls Johann Schneider aus Münster Bilsen (i.e. Munsterbilzen in der Provinz Limburg[45]) kam, muss er wohl als eine Art fahrender Handwerker angesehen werden, der sich seines Lebensunterhalts wegen weit nach Süden wagen musste. Und im „Streech" muss es viele Todesfälle gegeben haben. Dies, weil hier die Epidemie derart stark wütete, dass der Magistrat in der Folge den Gastwirten *„auch verpott[en] vnd beuolh[en] kein gast Jn Zu nem[m]en so vsser em strek kommen würde"*. Das war an sich eine Wiederholung einer der letzten Verordnungen, anhand derer die Wirte aufgefordert wurden, *„das ein Jeder wirdt Zu Jederer zeit dem Richt[er] vffgezeichnet gebe sol, was er vur gest hab, vnd das name[n] vnd Zu name[n"*. Insbesondere *„Zum anderen Jnne[n] auch verpott[en] vnd beuolh[en] kein gast Jn Zu nem[m]en so vsser em strek kommen würde*". Schade, dass wir in der Folge nicht weiter erfahren, welche Gegend genau mit dem „Streech" gemeint ist. Vielleicht war aber an sich nur das offene Land gemeint. Den Amtsmeistern war die Bedeutung offenbar geläufig, ebenfalls *„den portneren hait ma[n] dieses auch vurgehalen vnd verpott[en] nyman[den] Zu Jnlass[en] on wissen richters derselb kome her wirdt by willkuerlich straeff*"[46]. Damit hatte man für die Zukunft zunächst vorgesorgt.

---

42 Vasold.Pest, op. cit. Seite 130.
43 Oster S. 39.
44 Oster S. 4o
45 https://de.wikipedia.org/wiki/Munsterbilzen.
46 ANLU A 4 fo 31v.

Im übrigen solle das Haus gemieden werden. Und der Bürgerschaft als solcher wurde aufgetragen, den Wachtdienst zu verschärfen. *„Und so sullen auch die Scharwechte r*[47] *Jn ganzer anzael by tage vnd nach Jre wacht mit Jremn wehren vnd rustung[en] wie sich gebürt verich[en, vnd on einche verhinderungg [en] Jm vff vnd Zu schliessen der port gegenwertig sein. Da aber einer seynen geschefft[en] nach reißen müst soll sulchs mit wissen des scharhern bescheh[en], vnd das alles bey pene acht groß. so der Jhenig[e] so bruchigh erfond[en] wirdt vnnachleßlich bezalen soll,“*

Diesem Text entnehmen wir eine Pflicht der Bürgerwachen. Sie waren in den Dienst an der Pforten denStadt mit eingebunden, also mitverantwortlich für einen ordentlichen, den Regeln konformen Dienst an den Pforten. Strafen waren vorgesehen für Zuwiderhandlungen. Ziel war es, den Verkehr zu überwachen und unerwünschte Personen aus der Stadt fernzuhalten.

Ende des Jahres war die Gefahr noch lange nicht gebannt, wie eine Verordnung drei Tage vor Weihnachten verrät: *„ Anno 1567 haben Richt[er] vnd Schefff[en] von weg[en] der gefarlich[en] leuff beschlossen vnd geordnet, das das vber die vor angestelte Scharwacht alle vnd Jeder nachtz der andern Scharhern solle Scharwacht eyne wach[en] sullen on ort vnd vnd[er] das hienbescheid[en] word[en]. Vnd sullen Jre Versamblungh Jedes abenz hab[en] Jn d[er] stat ratauß vnd da salles biß weith[ere] ordnungh Dergleich[en] auch beschlossen die maurwacht Doppel aufzustellen biß vff Zu kommen des landt folcks, Nach mittags haben Richt[er] vnd Schffen den Ampt Meisteren die Jetzige unterscheude vnd geferlich leuff, vnd beschloss[en] der wacht angezeige mit beuelch die wacht treuwelich Zu verseh[en], vnd als bald desabend die Trom vmbgeit, da sein Jder mauer wecht[er] sich vff seine wacht verseh[en] sol“*

Eine Bürgerwehr wie in jenen Tagen gibt es seit langem nicht mehr. Auch geht kein Trommler mehr durch die Straßen, um dies oder jenes in Erinnerung zu rufen. Und doch erinnert so manches an aktuellere Ereignisse: Die Angst vor der Zukunft, das Misstrauen gegenüber allem Fremden, die gesteigerte Überwachung, das Eingreifen der Autoritäten mit Verordnungen, die Androhung von Strafen bei Nichteinhalten, das alles ist nichts Neues. Hamsterkäufe von Toilettenpapier waren wohl noch unbekannt. Auf Brot und Fleisch hat man sich aber gestürzt und dabei die Preise weiter in die Höhe getrieben. Gott sei Dank, sind uns die Folgen der Klimaverschlechterung infolge der sogenannten „Kleinen Eiszeit“ mit ihren kalamitösen Auswirkungen auf die für die Versorgung so wichtige Landwirtschaft erspart geblieben. Vorerst jedenfalls.

[47] An einigen Orten nennt man Scharwacht auch die Wachtmannschaft, welche des Nachts durch die Straßen zieht, um für Aufrechthaltung der Ordnung und Ruhe Sorge zu tragen.

Tractatus Pipologico-philosophicus

scripsit Reverendus Dominus ALBERTUS MAGNUS O.P.
Professor Universitatis Coloniae.

Le manuscrit transcrit ci-après fut découvert naguère lors d'une épuration des combles du vieil Athénée. Nous l'acceptâmes en piteux état des mains du cerbère domestique. Son texte hérissé d'abréviations sténographiques médiévales a dû être déchiffré à l'étranger, à savoir par deux savants d'Outre-Manche; il a été reconnu comme **oeuvre olographe d'Albertus Magnus**, coryphée de la science du Moyen Age. L'original sera conservé désormais au British Museum.

Ces lignes empreintes d'une profonde sagesse méritent donc d'être méditées à coeur joie, même par les lycéennes, car nous y tenons la preuve irréfutable que déjà **les philosophes médiévaux fumaient la pipe trois siècles avant Colomb.** Dommage que l'illustre auteur a oublié de relever dans son traité les meilleurs tabacs de l'époque.

QUESTIO PRIMA: DE DUALITATE UNIVERSI

Articulus Primus: Utrum sint dua principia universi materia et spiritus?

Respondeo: Sunt. Spiritus est captivus materiae. Quare cadunt lacrimae animarum quae sunt abstergendae per solum ignem.

Demonstro: Confirmat **Anaxagoras** distinguens materiam et noun. Testificat etiam **Aristoteles** laudans predictum hominem et dicens eum inter Eleaticos velut virum jejunum inter vinoplenos stetisse. Optimus testis autem permanet avis **Phoenix** qui intelligens necessitatem epurationis substantiae invenit principium piposum per autoconsumptionem. Quod erat demonstrandum.

Articulus Secundus: Utrum remedium sit abstergendarum lacrimarum per ignem?

Respondeo: Est pipa. Pipa mutat, transponit, sublimatque tabbacum in nubem; eo modo materia mutatur in spiritum. Pipa ergo vocetur cor ardens terrestrum. Actus est irreversibilis et realiter poeticus.

Demonstro: Sunt testes: ad mutationem: **Heraclitus:** «*Bis non fumas pipam*». Ad transpositionem magister **Plato** in tractato de mytho pipensi: «*Per nubes tempora mutantur*». Ad sublimationem: Mystici **Pythagoraei** taciti debebant fumare per dua lustra quod erat praeparatio severrima ad visiones magorum. Ad irreversibilitatem actus: Sapiens **Diogenes** dixit discipulo suo: «*Si duo idem fumant, idem non est*». Quod erat demonstrandum.

Conclusio Prima: Sic it evolutio mundi de materia ad spiritum pipa sustinente orbem. Haec est via biospherae ad noospheram.

QUESTIO SECUNDA: DE EVOLUTIONE PIPARUM ET FUMATORUM.

Articulus Primus: Utrum inventio pipae sit catalysator in evolutione universi?

Respondeo: In evolutione universi inventio pipae est cardo atque discrimen. Pipa non inventio unius individui sed totius humani generis sed animae humanae agentis per duplicem naturam hominis.

Demonstro: Testantur: **Ovidius** in Metamorphosis aetates mundi discribens cantavit: «*Pipae prima sata est*». **Lucretius** in libro de natura rerum distinxit aetatem pipae lapidae, aetatem pipae terraecottae, aetatem pipae ex aere ductae aetatemque pipae ferreae. Idem invenies in Consolatione Piposophicae **Boethii**. Quod erat demonstrandum.

Articulus Secundus: Utrum homo sapiens vel sapientissimus fecundatus per genium pipae?

Respondeo: Est! Est! Pipa est modelum universi in statu nascendi. In hoc sensu terminorum homo non pipam sed pipa hominem fumat. Sic transponuntur concepta clarissima scientiae humanae. Omnes progressores mundi historiae pipae studebant. Semperpipans semper-virens!

Demonstro: Testes innumerabiles memorati sunt in foliantibus ponderosis. Citemur papam **Zachariam** proclamantem Pippinum regem Francorum: «*Non re/ nisi Pippinus nam nomen est omen!*» **Carolus Magnus** clamare solebat: «*Pipo ergo sum!*» Memento **Caesarem** Rubiconem transisse lamentantem in summo discrimine rerum: «*Pipa iacta est!*» Iam vetus Graecus barbatus radotare consueverat: «*Timeo Danaos et pipas ferentes!*» Quod erat demonstrandum.

Conclusio Secunda: Humani generis est materiam transformare in spiritum omnibus modis quorum optimus est pipa. Sic non homo nisi pipans. (De homine non-pipante loqui non potest quia neque est neque non est, sed tertium quod non datur; et significant verba entia et non-entia sola.)

QUESTIO TERTIA: DE ONTOLOGIA INGENII PIPOGENI:

Articulus unicus: Quomodo nascuntur sententiae ingeniosae in animo?

Respondeo: Per fluidum pipestrum. Exspirans vel inspirans rhythmo universali pipa creat nova astra mentalia, novos mundos, novos modos existentiae. Omnia mutabilia quasi pipogenae nubes.

Demonstro: Celeberrimus **Buddha** per multos annos sedebat in templo fumum incensi respirans. Elucidat rem **Confucius** in theoria sua durarum et mollium materiarum quarum iunctio celebravit in pipa. **Roma** si quisque pipam emerit «*homo novus*» vocabatur. Daimonion **Socratis** nihil aliud fuisse potest quam pipa in tunica sua abdita; ideo dixit: «*Fuma te ipsum!*» Quod erat demonstrandum.

Conclusio tertia: Pipare est concordantia virtualis hominis cum universo.

Ergo satis recollegi ad proclamanda

THEOREMATA PIPICARUM FUNCTIONUM ONTOLOGICARUM ATQUE CULTURALIUM:

Primum: Pipa connodat et se ipsam et tabbacum et hominem pipantem et omnia entia existentia inexistentia possibilaque.

Secundum: Pipa est plenitudo entis in statu nascendi, principium et archai, non solum symbolum mundi sed mundiculus in se.

Tertium: Pipa est desiderium mundi a principio, instrumentum perfectionis coincidentiaque oppositorum.

Nunc memor sis supremae conclusionis, discipule, dum requiescat in te:

HOMO ENS, HOMO PIPANS.
SIC DOCET ALBERTUS MAGNUS ET FUMANS.

Texte établi par deux savants britanniques du musée fumigène de Londres:
Sir Paul Samuel Cobbler, master in pipes, doctor of metapipics,
Sir Allan Jeremy McAttorney, master in pipes, doctor of tabbacosynthesis,
sous le Haut Patronage de l'International Pipe-Line-Society avec la collaboration gracieuse de la Loge Pipique de Luxembourg.

Vum Alain Atten aus : Ons Equippe 1964

Conveniat 1982

Leif Frönn, ech si kee Wilhelm Busch,
an ech verde'ngen och keen Tusch.
Ech si keen Roger Manderscheid,
an hu mech vill me' hei geheid
Ech hu versicht, a matt vill Keimen
e'ng kleng Geschicht zesummen ze reimen ----
D'huet alles deemols ugefaangen
we' mir an de Kolle'sch si gaangen.
Mir sin an d'Alma Mater gerannt,
den Direkter go'f deemols "De Sing" genannt.
Hien ko'm direkt vun der Eisebunn,
mir wo'ssten wo' mer mat him woren drunn.
Hien ass durch d'aal Gebei gegeeschtert,
a krut de' Saach och 'plus ou moins' gemeeschtert.
Hien haat och do e gudde Remplassang,
daat wor dee sche'ne Portier's Jang.
Dee stong als Wuechthond bei der Diir,
an huet gefroot-"Wo' könns Du hiir"?
Hien huet eso'gur gemaat,
dass de go'fs an d'Retenü gesaat.
«Ech an den Direkter hu gesoot,»
A soss go'f da kee me' gefroot.---
Eso' Leit, de' feelen eis nach haut,
op sie wor alles opgebaut.
Ewe' de Jang, där fanne mir haut keng,
soot neilech nach de Folmesch Heng!
Du ko'm en Direkter, net grad eso' laasch.
Hien go'f genannt, mat verleif - den Aasch -
Ech loossen bewosst ewech den «i»
well en Diminutif ge'f ech deem nie.
An önnert dem Aaschi, dir wösst et nach,
si mir als Primaner du gaangen durch d'Lach.
Mir woren fro', dat mir d'Lach haate fond,
an dobaussen woren - a gesond -.

Joseph Wagener

Nicolas Diederich

Henry Folmer

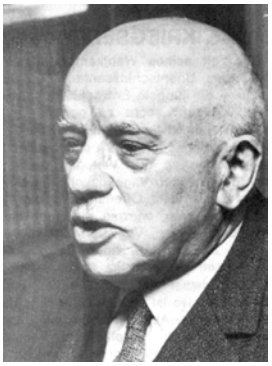
D'aal Alma Mater ass nach haut e Gebei,
vill besser nach, ewe' all de' nei.
De Reen huet nie do erageschloon,
waat een vun deenen neien net ka soon.
Beim neie Kolle'sch ass et schon eso'weit,
dass een duerch sämtlech Mauere geseit.
Bei deem aalen, daat soen ech Dir,
könnt eso' eppes nach laang net fiir. -
Wa mir haut laanscht d'aal Mauere gin,
an eröm de' gro'ssech Fönstere gesin;
do strahlt eng Nostalgie eraus,
daat huet et usech, daat aalt Haus ...

Mir woren deemols weit hannendrann,
d'ass keen dee sech daat me' virstelle kann.
D'Jongen an d'Meedercher woren getrennt
een daat haut ne'erenswo' me' kennt.
Wat mir gemaat hun, wor nemme gele'ert,
Mir woren nach laang net eso' emanzipe'ert,
Mir haaten kaum Mutt fir eppes ze froen,
Mir haaten jo iwerhapt nach neischt ze soen.
Haut soen mer all - ei nondikass -
d'ass awer gut, dass et aaneschter ass.

Bis haut hu mir nach all daat verhaalen,
wat si ons dauernd virun Aa gehaalen:
«L'élève, il doit toujours se taire;
dans le bistro n'a rien a faire!»
A wann een do ertappt gin ass,
da wor der gleich der Deiwel lass,
an d'ganz Famill go'f alarme'ert
dat daat sech vir de Fiston net gehe'ert.
«L'élève ne jouera pas aux quilles,
et il ne fréquente pas les filles!»
An huet dech mam Meedchen e Proff gesinn,
dan huet hien d'Nouvelle se'er weidergin;
Du ko'ms dan vrun den Desch, dee grëngen,
an do haas du neischt me' ze mëngen.

Dir gesitt we' daat nach fre'er wor.
Si hun an der Zopp gesicht nom Hor;
An d'ass hinnen och nach dax gegleckt,
Si kruten et an 3o Deeler gespleckt..
Am Cabinet get net geraacht!
An d'get och soss neischt do gemaacht!
Et aux abords get net gefluutscht,
An d'get och net drop lass geknuutscht!!
Daat wor bei ons nach d'Reglement
waat haut jo kee Stodent me' kennt.

Ons Proffen woren eng flott Equip
op si en dreifachen - Hipp - Hipp
De Bulli haat d'Latein gewielt
an hien huet ons mat Freed verzielt
waat hien drun fond eso' sche'n:
De Baucis an hirt Filome'n;
De Midas dee verlurrenen Dapp,
dee mat de laangen O'eren um Kapp...
Hien huet am Land sech agesaat
fir alles waat do go'f geschwaat,
fir all de' komesch Hexegeschichten
an aaner Jongesellespichten.
Am UKW go'f et dan niddergeschriwwen
wat hien haat alles opgedriwwen.
Et wor ganz sche'n an interessant,
dofir wor hien och gudd bekannt.
Hien war nach ee gudden, aalen Professer;
Haut mengen se all, se wären besser!


Joseph Hess

Edouard Probst

Jean-François Schmit

Beim Bobby konnt de Stuck kaum reissen,
mä wann e gezeckt go'f, konnt e beissen.
An der Geschicht wor hien op Droot,
huet ons all Kinniken opgesoot;
Hir Gro'sspäpp huet en ons genannt
net nömmen de' aus eisem Land.
Doranner wor hien net ze schloon;
Ech wees et, ech kann iech et soon,
Ech wor do ëmmer a Gefoor
well ech nie wo'sst, wien deem an deem sei Gro'sspapp wor.
Mä hien war wirklech gudd gedrillt
an huet och niemols hart gebillt.
Hien ass och haut nach ganz diskreet,
a wann en dir sche'n "moien" seet,
da wenkt en fröndlech nach mam Hutt
well hien huet ömmer gudden Mutt.

De Caré, dee wor net eso’ se’er
hien haat et schon mam Goen me’ schwe’er.
De gudde Mann ass haut begruewen
a schold drun war bestemmt den Uewen.
Den Uewen huet dax Kome’di geschloon
daat konnt de Caré net verdroon.
"Ich glaube hier gibt’s einen Dummen;
oder ist wieder der Ofen am Brummen?"
Wan een vun eis de Bock fache wollt
da krut eröm den Uewen d’Schold. -
De Caré war dach e gudde Mann;
et mecht een alt, wat ee mache kann.
Wan hien huet missen d’Traap opgoon
dan huet sei Bolz 180 geschloon.
Hien wor nach laang duerno erschoss,
fir hien, do war daat kee Genoss.
Mä wor daat och fir hien eng Ploo,
de gudde Wöllen, dee war nach doo.

Julot Prussen

Albert Glodden

Eugène Lahr

De Julot huet sech iwer eis ewech gesaat,
a quasi nömmen mat der Elite geschwaat.
Hien haat bestömmt jo eppes lass,
am Optrett, do war hien en Ass.
E war eso’ fro’ wan en een konnt bedommen,
a fong dann un ze brommen:
Vous êtes un pauvre fou
grand âne, anéantissez-vous!
Sadistesch huet en dobei dragekukt,
mir hun ons ennert d’Bänke geduckt.
Jo, so’ go’fe mir encourage’ert,
an hun nömmen nach aus Aangscht gele’ert.
Hien haat zevill Philosophen geliess
an dobei komplett de Mënsch vergiess …
T’soll een net nömmen an de Wolken schwiewen,
mä dofir me’ op dem Buedem liewen.

Do wor nach en aalen Mathematiks-flittchen,
Dir kennt en all, et war den Dittchen.
Och d'Physik war sei gro'sse Fimmell
Do war hien gleich am 7ten Himmel.
"Emil, komm dach emol schnell eran,
Emil, werf nach den Dynamo an…
«Ah, maintenant c'est bon
eh bien, j'y verse hardiment!»
"Emil, kuck dach mol se'er no
et ass eröm kee courant me' do."
Hätt hien den Emil net gehaat
dan hätt hien keen Experiment gemaat ...
Eng Le'er heiraus, ge'f ech mengen:
Dee Gro'ssen brauch ganz oft dee Klengen.
An d'streickt och gären eng Maschinn
wanns Du zevill exact wölls sinn.
De Lahr, de Franso's ge'f soon, de Speck
daat wor och nach eso' e Geck.
Hien huet e komesche Cours ons ginn,
d'huet baal we' Chimie ausgesinn.
Mir hun produze'ert, an o'ni gêne
all Daach ee Quantum Hydrogène.
Mir woren deemols wirklech domm
well haut maachen se dofun d'Bomm.
Hien soot «ech weess dass Du neischt weess -
d'Aa gin der nach op, we' enger blanner Geess.»
Mä, d'Conditions d'une eau potabel,
ech wo'st se dach, ech wor capabel:
«Inodore an insipide -
incolore a ganz limpide -»
De Procédé-Solvay, deen hu mer verhaalen,
well verto'nt konnt en ons besser gefaalen:
«On fait ruisseler une saumure
dans une colonne remplie de chlorure,
à la base on injecte du sodium
et un courant de l'ammonium!» [selon la mélodie des - Stars and Strips-]
Jo, mir haaten schon d'Musikotherapie krée'ert,
- en chantant - hu mir alles besser gele'ert;
Daat misst een am Kole'sch bedreiwen,
da ge'fen der net eso'vill'setze bleiwen.
De Jaga ma haat et guer net liicht,
well jidvereen huet dropp gebiicht,
him eng eraus ze reissen
an him op seng Soutane ze speitzen.
Hien sutz alt dax do stöll ze bieden,
hien konnt esou iwerzeegent rieden:

"Que dieu existe - vergiess daat nie!
Mais si, puisque je vous le dis!"-
Hien wollt ons och Moral nach léieren,
an do hätt dir hien kënnen héieren:
"Dir därft net mat dem Zizi spillen,
soss könnt dir nie me' Nowues zillen;
"Je vous le dis - vous avez tort
de gaspiller tout ce trésor!"
A kaum haat hien daat erëm zerwe'ert
krut hien eng Sendong Tënt spendeiert.

Nicolas Majerus

Marcel Schiltz

Jean Schaack

Aanerer hu ganz komesch Nimm gedroen,
et kann een se baal net a Gesellschaft soen.
Deen een derfun, daat wor de Pissi,
De Mooler gouf genannt:de Schissi.
Fir waat dess Nimm - daat kann ech soon
de Pissi haat ëmmer seng Box opstoon.
Deen aneren wor mat neischt zefridden,
ass op all onse Biller eremgeridden:
"Daat do alles Schissi, geff der emol Me',
daat do?daat pisst der all Hond an de Schnei."
Mat engem Cercle, he'ert éch un,
huet hien eng Conférence gezunn!
De' zwe'n hun oft um Pult gebruckt
ech mengen si hu gären an d'Glaas gekuckt.
Mâ, geint e gudde Miseler Pättchen
serveiert vun engem flotten Kättchen,
do kann een wirklech guer neischt hunn,
mä, d'kritt e gär eng un derfunn. -
De Lunti, deen huet vill geschnësst
a wel der alleguerte wësst
hien ganz eleng war nämmen logisch,
hien eleng war pädagogisch.
Mat groussem Air huet hien proklamelert
waat e grad am Readers haat gele'ert:

"De Mönsch verleiert seng kleng Ze'f!" –
Waat wär dann, wann et de' net ge'f?
Hie konnt aus all de klenge Saachen,
en decken Elefant draus maachen.
Daat ganz Geschness konnt him gefaalen,
hien koum net mei un d'haalen,
e war op eemol eso'weit drunn
en huet daat Bloot vum Himmel gelunn.
Hien wor guernet derbei gene'ert
an huet sei Bauch durch d'Klass promene'ert;
Sei Bauch, dee wor och wirklech deck,
hien wor eso' ho'frech op daat Steck.

Marcel Lamesch

Josy Hirsch

Roger Neiertz

De Stenner deen haat d'Schaffen net erfond,
durfir ass hien nach haut gesond.
Hien koum an d'Klass, d'ass net gelunn
an huet gefroot: "Wou si mer drunn?"
An koum en net vum Pult eroof
dann huet en wirklech fest geschloof.
A wann en waakrech gouf - enfin –
da wor d'eischt Wuert: - sacré cretin –
Hien haat en Tie, dee war esol faul
hie fuer sech ömmer an d'Aäkaul.
Seng Stonn de' war esou "interessant"
si wor eriwer we' de Wand;
De' lescht halef Stonn go'f net gele'ert
dass hien jo d'Schell net iwerhe'ert.
Hien huet sech, "clam" erause geschlach,
sei ganze Cours, - d'wor lauter Brach.
De Gummi, e ganz elastischen Här
deen haate mer an der Mathe gär.
Et wor him ëmmer ganz egal
op d'Mathe einfach wor oder spezial;
En duecht,waat soll ech mech krepe'eren
di do können daat dach nie kape'eren.

Mir hun bei him och nie gebaangt,
en huet vun eis nie vill verlaangt.
Den Engel, dee war ömmer um Dill
huet et geheescht, et ass en Tennisspill.
Seng haapt Aktivitelt wor daat
an d'Mathé huet hien als Hobby gemaat.
Deen aaneren Engel,
daat wor dee Laangen
ech froot mech –
wou hu si dee gefaangen.
Ech mengen vu Canech koum en hiir,
do konnt en eigentlech net derfiir.
Hien sollt am Duerf eemol gin den Här,
mä si kruten hien nie an den Seminär.

Robert Engel

Marcel Engel

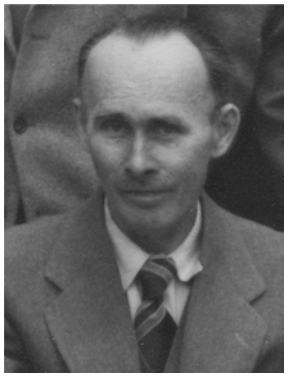
Marcel Kieffer

De Pickar, daat wor mer vläicht en Artist
e richtige Profi, als Velocyclist.
Am Kiirfchen, um Guido, war ömmer derbei
dir wärd et nach wössen, eng richtech Gei.
Hien huet gefiedelt, am Radio gespillt,
a sech bei klenge Meedercher gro'ss gefillt.
En haat do muenchmol iwerdriwwen,
ass duerfir laang Jonggesell nach bliwwen.
Op eemol wor et dach eso' weit
dass hien, no laanger Jongenzeit
daat fond, no villem Sichen,
wat konnt we' hien, de Knuewerleck richen.
De Knuewerleck, soot hien, deen ass gesond
Mä bleiwt him dann ewech vum Mond!
No sengen Stonnen froot hien: Welter Jean,
trouvez - moi le comique là - dedans!"
Ech mengen, vum ganze Kollegium
war hien daat gre'sten Unikum.
Den Alfred huet daat hei gemaat,
hien huet esol ëllen duerch d'Nues geschwaat.

Et wor der wirklech ee Gedicht,
Deen haate mer an der Geschicht.
Hien haat de' Krichsgeschichtercher sou gären
wo' se obeneen geschoss hun, sou vu fären.
Do gouf et ömmer eppes ze leieren,
soss krute mer an senger Sprooch ze he'eren:
"Daat grei'schte Röndfeih, daat bascht dau,
Soo Bettchen, dau bascht een frech Sau.
Ech stoussen dech an d'Aasch mam Fouss
a stellen dech vrun allen blo'ss!" ....
- Jo, daat wor wirklech sei Langage
a mei wei eemol soot hien: Aasch.
A wann der mech nach weider froot,
sei Lieblengswuert, daat war Idiot.
Waat huet dee Mönsch dobei gefillt
op waat huet hien sech agebillt?
Well waat mir do gelelert hunn,
daat kre'et een alles an eng Dunn.
Mir hun vun him dat hei verhaalen,
dat een esou net kann gefaalen.

Alfred Strasser

Albert Kasel


François Schneider

Mam Schassi do war net vill lass,
dee Mann dee wor ganz einfach schass.
Hien huet d'Mikreeb iwerall gesinn,
huet dir deng Prüfong dann erömginn
a soot: «Ech hun e Mikroob dra fond
an hun se net verbessere konnt.»
Mat Ofstand goufs du nach gedult
wanntste ze noo komm bass bei d'Pult.
Souguer am Summer haat hien d'Dunn
de Mantel, de Schaal an d'Hänschen unn!
Bei all deem Hygienefimmel
wor hien nach me' se'er am Himmel;
Op eemol heescht et: hien ass drunn,
aus Aangscht haat hien keen Otem mei gezunn. -

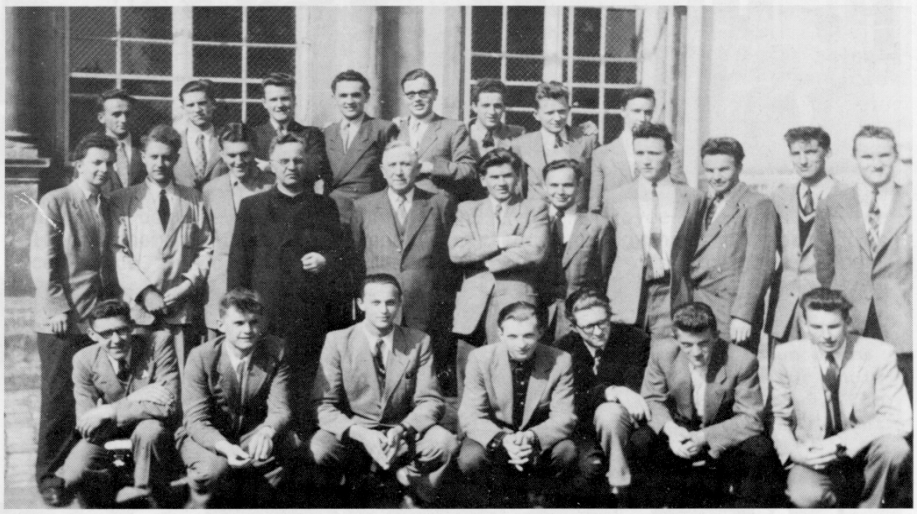
Dir gesitt, daat wor e krasse Fall,
a Mikrooben, de' göt et iwerall;
Wöllt dir vrun hinnen fort och laafen,
da graad könnt dir der munnech raafen.
Suerg, wann's du eemol ze bond et dreiws
dass'te ömmer den deckste Mikroob nach bleiws.
Beim Schneidesch Fritz,
daat ass kee Witz
hu mir gele'ert kee Batz,
et go'f och nie eng Datz.
De' beschten Nott zo' gudder läscht
huet ömmer dann nach deen erwöscht,
deen hurtech an der Prüfongszeit
an engem aaneren Heft de' Seit
am se'ersten haat fond
an deen am beschten kneipe konnt.

Ernest Bisdorff

De Fritz, dir wösst et, dee war ro't
an trot'zdeem ass en haut och do't.
Waat ech well soon, daat ass daat hei,
eegal a waat vre'nger Partei
op ro't, op schwartz, op gre'ng, op bloo,
d'ass keng de' dech kann haalen doo.
Am Land ass wirklech neischt me' lass,
de' ganz Equipp, sie ass verschass.
Ech gin iech durfir hei mei Root:
anstatt dass dir iech do eso' ploot,
da maacht et dach ewe' deen hei,
deen ass a kenger Faarw-partei.
Ech wöll bei all deem hiir an hinn,
nach ömmer bleiwen waat ech sinn!
De Schmeling haat ech baal vergiess,
deen huet eso' breed um Pult gesiess.
Ech fond hien oft gudd opgeluecht,

huet vill un den Thomas Mann geduecht.
D'Feuerzangen-bowle, daat war daat Buch,
vun deem krut de Max es nie genuch.
Alljoor huet hien et eröm opgeschloon
fir ons eröm eppes draus ze soon.
Hien huet sech da gefreet, mä no bannen,
daat konnte mer bei aaneren net eso' empfannen.
-- Eppes deet mer eigentlech leed;
t'get kee Conveniat mat de Proffe gemeet!
-- Sie waren streng, mä vergiesst daat nie,
den E'ergei'z, deen haaten sie.
Sie hu versicht - net fir ze laachen -
aus ons gudd Kärelen ze maachen.
D'ass hinnen och gelongen
hei sätzen se, de' Jongen!
Mir woren deemols och geheit
mä d'wor eng flott Stodentenzeit.
Mir haaten eisen Alotria -
sic transit mundi gloria!
Daat sin ewel0l 30 Joer hiir -
t'ass mer we' wann et göschter wiir.
Dass mir ons laang nach erömgesin -
gesond an ömmer löschtech sin.
Durop erhiewen ech mei Glaas
a soen iech: «IN VINO VERITAS»

Zesummengewierfelt vum Henri Steinmetz fir den 30. Conveniat vun der Première B vun 1952 an der Schreifweiss vun deemols geloos!



Rangée sup:Nies,Steinmetz,Fassbinder,Manderscheid,Hau,Weirich,Schmitz,Heiderscheid
Milieu: Neiens,Gredt,Simon F.,aumonier Nicolas Majerus,directeur Pierre Stein, Apel,Lauterbour,Kolbach,Juchem,Folmer,Weiller
Rangée inf:Hilger,Grotz,Bruck,Lorenz,Hansen,Mousel,Simon C.

An der «Schatzkëscht gekraamt» - - -

oder ass et an der «Erënnerungskëscht?»

Ënnert deem Stärenzeechen si mir gegrënnt ginn – an zwar 1982!

Roger Brachmond, Fernand Boden, Lydie Polfer, den Henri mat Madame, Henri Folmer

Jupp Heinen

Vive de Sport!

Armand Thill

Jhang Schmit

Bib Ewen

Jos Konen

Fernand Hilbert / Pierre Hirtz

Albert Decker - Sylvère Sylvestrie – Ben Heyart

Jean-Marie Bodé - Elisabeth Hamilius –Joseph Heisbourg

Ben Fayot, Pierre Meyers, Hubert Hausemer, Léon Noesen, Paul Maas, Henri Kraus,
René Marx, Jhang Schmit
Arsène Reimen, Paul Margue, Arthur Tonnar, Jos Konen, Jacques Jost

Ben Fayot, Jos Molitor, Jim Meisch, Pierre Meyers, Paul Margue,
Léon Noesen, René Bauler
Arséne Reimen, Jos Fohl, ? Jhang Schmit, Butz Wagener

Le 20 mars 1964 - - - l'exode vers le Geeseknäppchen!

Parbleu – déjà presque 60 ans que la communauté scolaire a quitté l'enceinte de l'ancien bâtiment de l'Athénée près de la cathédrale. Et cela 361 ans depuis que les pères jésuites avaient mis les fondements de cette école.

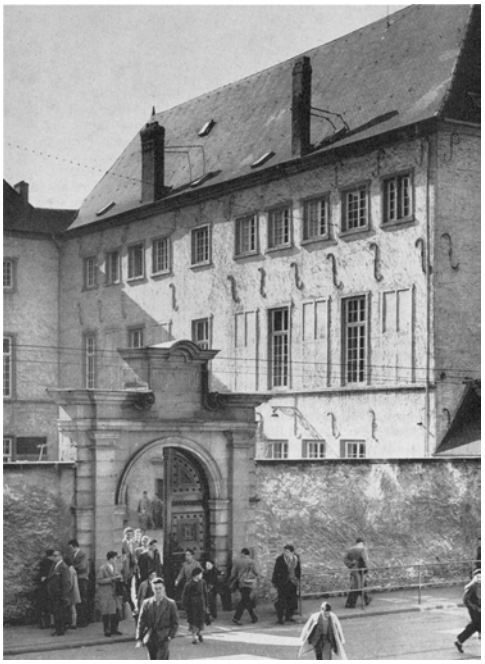
Après le discours de l'élève de première Jean Bour, le cortège des funérailles s'est formé, a quitté la cour et a traversé la ville. Je ne me rappelle plus si les organisateurs de cette cérémonie avaient demandé la permission d'une telle manifestation dans la ville – quitte à ce que l'on était en 1964 et on qu'on n'avait pas de pandémie.

Et si nous faisions un tour dans la ville de ces temps-là!

Cette vue, depuis le Renert de la place Guillaume, n'est plus possible.

les 2 portes ?

l'escalier



La grande porte – grande ouverte lors des entrés et sorties réglementaires. Les retardataires avaient à passer par la petite porte près de la loge du concierge. Elle était protégée des pluies par une devanture en verre. A noter son aspect différent sur les deux photos.

La représentation suivante montre, adossée à l'aile droite, la remise du bois de chauffage, du charbon, des vélos …

On voit encore partie du balcon de la maison Bernard dont le rez-de-chaussée était occupé par le «heelegen Bouték».

De retour sur la Wëllemsplaatz.
Il y avait la fontaine; on pouvait y mettre de la poudre à lessiver . . . !
Mais en général elle servait de parking.

Pareil pour la «Plaz d'Aarm» comme Armand Pisecki se plaisait à la dénommer. Il ne pouvait s'identifier avec la «Plëss», de schmuele Mëndchen an e blaséiert Gesiicht – sot hien!

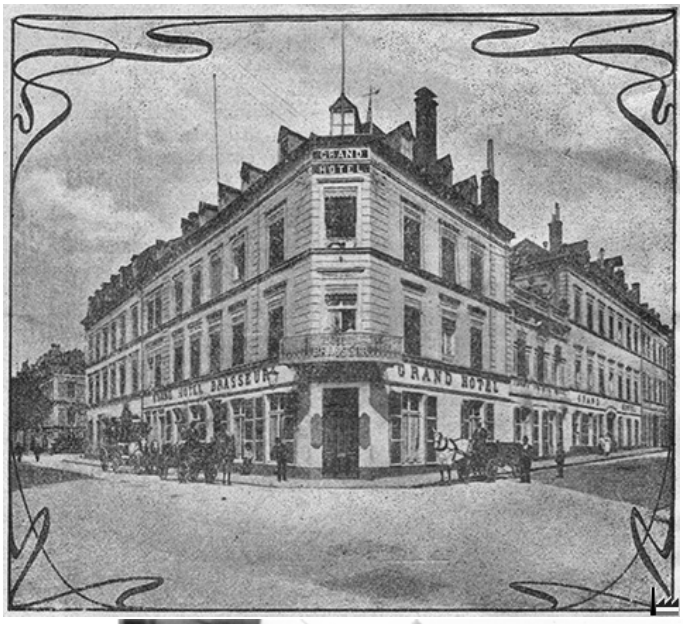
Genau sou war et virun der Gare, oder um Helge Geescht.

LA VILLE MEURTRIE

2 septembre 2021 par ME GASTON VOGEL

Je me souviens avec nostalgie de la ville que j'ai connue au début des années soixante.

Au coin extrême de la Grand-Rue, un merveilleux hôtel, «le Brasseur» où se retrouvaient les «assossards» pour préparer leurs coups contre l'Establishment Catho qui campait vis-à-vis, dans une fabuleuse bâtisse portant le nom légendaire de «Versoffene Rousekranz».



Le Namur, le Conti, le Stuff d'August Schulz et j'en passe – partout des immeubles à caractère, entretenant une bienfaisante ambiance grâce à leur chaude architecture du XIXème siècle et grâce aussi aux histoires qu'ils avaient à raconter.

L'homme y avait laissé une indélébile empreinte.

De superbes et cossues villas saluaient le passant de part et d'autre du Boulevard Royal.

En bas, tout juste avant le pont Grande-Duchesse Charlotte (Adolphe Maître?), se trouvait le Pôle Nord où l'on dégustait, dans une atmosphère bon enfant, de succulents plats régionaux. Et puis soudain le visage sympathique de notre chère cité se tuméfiait, une sale et inexorable épidémie allait frapper ses traits essentiels jusqu'à la défiguration.

Aucun règlement communal pour empêcher ce désastre.

Aucune volonté politique pour y remédier.

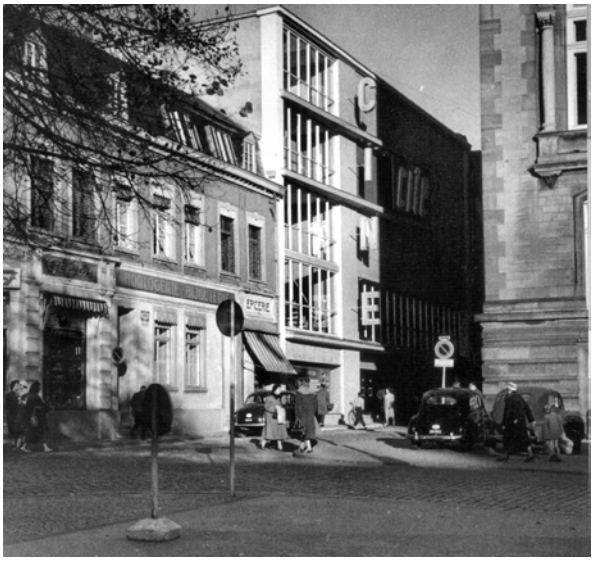
Eh oui, d'un coup les promoteurs prenaient possession des anciennes merveilles …

Ils les détruisaient les unes après les autres pour faire place à des trucs fonctionnels, blessant mortellement le cœur de la Ville.

Je me rappelle le dégoût qui m'envahissait quand je voyais surgir au début de la Grand-Rue la répugnante masse sombre d'un Monopol.

La masse précieuse constituée par les villas fut écrasée sous les coups de boutoir des bulldozers qui étaient partout – les marteaux-piqueurs retentissaient à la ronde – des chantiers couvraient la ville. Il fallait aplanir le terrain appelé à recevoir les horreurs modernes dans lesquelles on allait loger le sinistre monde des finances. Pourquoi n'a-t-on pas dirigé les solennités de la finance vers le Kirchberg, où existait alors un espace énorme à peupler?

On sait ce qui est résulté de l'hystérie fonctionnelle qui, à l'opposé du bon goût et de l'esthétique urbanistique, allait imposer ses oukases.



Un centre meurtri – sans visage – d'un ennui mortel, aggravé par quelques négoces du luxe qui jurent sur le vide ambiant, à la «Plëss», les hamburgers et les Pizzas Hut, la malbouffe à la Yankee.

La vie s'est évanouie.

Elle a quitté les rues, les boulevards, les places – le désert qui s'installe dès que les bureaux ferment, allait favoriser les attaques de toutes sortes, d'une sinistre bande à l'affût des victimes sans défense. Convenons-en, on ne se promène plus dans la Grand-Rue après 20h00 – Kox l'a compris – il ne cesse de recommander aux gens de rester chez eux. Si le fonctionnel avait assassiné la cité, la mobilité est sur le point d'en faire de même avec ce qui a pu résister.

L'Avenue de la Liberté a perdu tout son charme.

Ce n'est plus une Avenue, c'est un chemin de fer – partout des rails – des deux côtés de ce qui était une avenue de verdure et de magasins dont d'aucuns sortaient de l'ordinaire, on trouve quelques négoces qui sont difficilement joignables en voiture.

Pas le plus petit coin pour s'arrêter un instant, sortir et voir ce que ces gens ont à offrir – nix – seul le parking souterrain où on risque d'être attaqué et de se voir arracher la montre ou le bijou qu'on porte. Toute cette misère connait une exécrable aggravation par la présence énervante d'une myriade de bus qui vont et viennent, souvent à vitesse excessive, presque toujours vides, comme s'ils attendaient Godot.

On les voit surgir du matin au soir de partout – ils sont à votre droite, à votre gauche, derrière vous, devant vous – ils effraient par leurs longueurs – des fois ils sont si énormes qu'ils bloquent un carrefour entier.

Et de tout ce chaos, on voit surgir les vélooos! de Bausch qui essaient de survivre en se faufilant à travers ce bourbier, brûlant au passage allègrement les feux rouges – le code de la route n'est pas pour eux!

La politicaille a ainsi réussi en moins d'un demi-siècle, à priver la ville de tout attrait.

Il ne faut pas s'étonner que l'étranger qui s'interrogera dans le futur sur une destination touristique qui pourrait lui convenir, écartera d'emblée le pays de Marie, le laissant aux corbeaux et à la Gëlle Fra.

Le 2 septembre 2021.

Gaston VOGEL

Les souvenirs, … c'est ce qui reste . . . dans notre souvenance!

Eh bien, il y avait les copains - - -

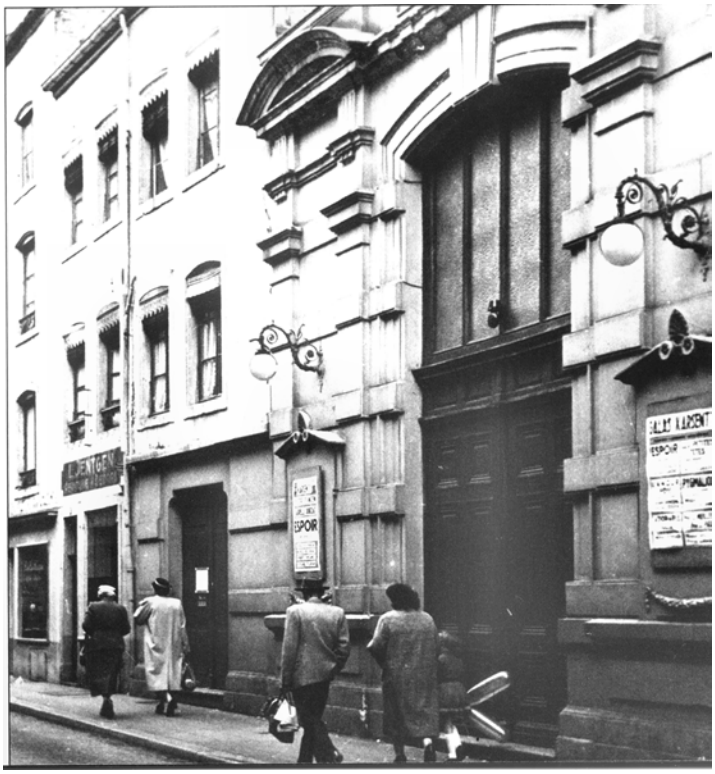
il y avait les bistrots - - -

les cinémas - - -

d'Badanstalt - - -

de Musée um Fëschmaart

Elektrizitéitswierk an der Petrus



Kapuzinertheater

St Esprit

Bernard-Kauffmann

Café des Casemates

Les Précurseurs de Mai 1968

Vus par un Ancien

On était, pour les latinistes, *anno Domini* MDCCCLXVIII [oder MCMLXVIII], vers le mois d'avril, sans préjudice de date exacte. Les journées commençaient à s'allonger, même à Nancy, ville universitaire fréquentée par de nombreux étudiants luxembourgeois. Elle n'était pas particulièrement réputée pour son climat doux et ses possibilités de loisirs pour la gent estudiantine luxembourgeoise attirée plutôt vers les plages de la Méditerranée avec les Facultés d'Avignon, de Montpellier, d'Aix-en-Provence ou la neige des Alpes à Grenoble.

L'année universitaire touchait à sa fin et les étudiants luxembourgeois songeaient déjà à commencer à plier bagage pour rejoindre définitivement leur domicile au Grand-Duché afin d'y préparer leurs examens qui, pour les derniers du cycle d'études, leur conféraient le titre de «Docteur», ce qui était particulièrement le cas pour les étudiants en lettres, en droit ou en médecine, façon «ancien régime». C'était pour la plupart d'entre eux le régime de *l'élève libre* , régime conforme à son intitulé: l'étudiant, inscrit à sa faculté respective, était, pour l'Université, un élève qui pouvait faire ce qui bon lui semblait, fréquentant les cours à sa guise, s'en abstenant en totalité ou faisant des apparitions périodiques, sans aucun contrôle, surtout n'était astreint à aucun contrôle des connaissances, de«colle» ou d'examen. Ce contrôle des connaissances s'exerçait moyennant un examen à passer devant une commission d'examen composée de praticiens indigènes, pour les études de droit de magistrats et d'avocats sur base d'un programme et de livres dont la plupart était introuvable sur le marché, selon un programme qui ne correspondait pas à ceux des diverses universités, ni au contenu des cours, le droit français ayant parcouru des réformes inconnues au Luxembourg, ce qui expliquait, du moins en partie, l'absentéisme des étudiants luxembourgeois soumis à ce régime.

L'admission aux examens luxembourgeois était cependant soumise à la preuve de l'assistance aux cours universitaires pour les matières requises, cette preuve s'obtenant par une signature de l'enseignant étranger chargé des cours en question dans un livret spécial pourvu du sceau de l'Université. En pratique cet enseignant signait aveuglément et sans broncher le livret qu'on lui soumettait avec la remarque de l'étudiant auquel il suffisait d'affirmer «je suis élève libre», donc une espèce de phrase passe-partout.

Je dois avouer en toute franchise que, sous ce rapport et contrairement à d'autres, je n'ai jamais fraudé, ni commis de faux en écritures. Réputés à l'époque étaient ceux qui arrivaient à imiter la signature de leurs professeurs.

Mais, à qui la faute? Beaucoup d'étudiants luxembourgeois bénéficiaient de bourses et profitaient des largesses de l'Etat français et étaient logés et nourris à peu de frais.

Je remontais avec mon collègue Jean-Pierre, un des futurs procureurs généraux, du centre-ville, plus précisément du Cours Léopold, à la grande place au centre de Nancy, une esplanade d'une longueur de 630 mètres sur une largeur de 120 mètres, entourée d'arbres. Aménagée en hommage à Louis 1er de Lorraine,

père du dernier duc de Lorraine, elle était bordée de bâtiments universitaires dont la Faculté de Droit. Elle se continuait par la Place Carnot vers l'ancienne Cité universitaire de Monbois où nous créchions tous les deux, située avec la nouvelle Cité et le restaurant universitaire sur la route qui mène de Nancy à Toul, ancienne principauté épiscopale. Nous étions surpris de constater la présence de nombreux cars, une espèce d'autobus, appartenant aux forces de l'ordre. (Appelés irrespectueusement paniers à salade par les étudiants) Cela laissait présager des affrontements pour des raisons dont le détail nous était inconnu. Certes nous discutions entre nous de la politique française, donc de celle du gouvernement français et de celle de leur Président de l'époque, le Général de Gaulle, de qui le style «militaire» paraissait à certains comme trop autoritaire, mais nous restions cependant étrangers à la politique des mouvements estudiantins français ou autres.

Il faut savoir en fait que la rue qui depuis le Cours Léopold monte vers Monbois (ancienne Citée) et qui constitue un raccourci, décrit une pente assez raide et longe la Cité réservée aux «filles» (Cité de Boudonville), à une distance de quelques centaines de mètres.

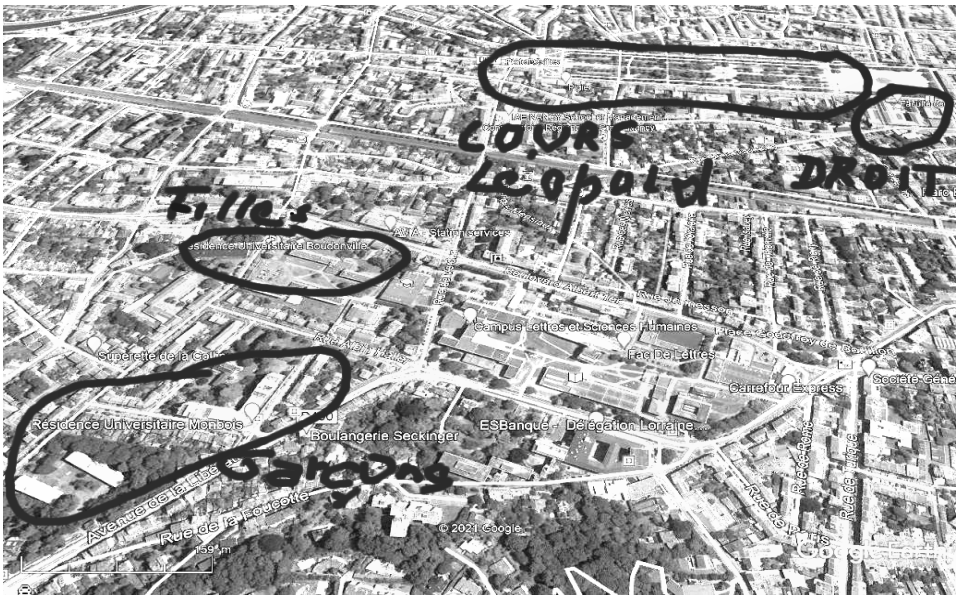
Le temps de la ségrégation sexuelle stricte entre hommes et femmes, entre garçons et filles commençait tout juste à s'estomper: plus de côté féminin ou masculin dans les églises, introduction de classes mixtes dans les écoles.

A l'Université la règle suivante s'appliquait dans les cités universitaires: possibilités pour les étudiants et les étudiantes de se rencontrer dans des locaux communs jusqu'à 20 heures et défense absolue d'emmener une fille dans sa chambre. Ceci ne valait que pour les cités universitaires, mais la règle était aussi appliquée par bon nombre de locataires privés. Bien sûr il y avait moyen de contourner l'interdiction en cachette. Même nous autres, observant la règle avec rigueur, avons, à plusieurs reprises, rien que pour le «kick», fait entrer une de nos condisciples dans une de nos chambres, dans le seul but de braver l'interdit, rien que pour une brève visite afin de prendre un repas en petit comité. Au menu: raviolis ou autres conserves, baguette, fromage et un coup de rouge. Ah, quelle aventure!

Mais cette situation allait susciter des problèmes: les étudiants de Nancy, comme des autres villes universitaires, avaient leur vue sur le sujet: ils ne voulaient plus être considérés comme des enfants.

D'après ce qu'on a pu entendre et comprendre, une revendication simple était au cœur des débats: prolonger la tolérance des deux sexes dans les locaux communs jusqu'à 22 heures. Apparemment un accord entre les directeurs de diverses cités et les représentants des étudiants avait été trouvé. Le jour en question, et ceci à titre d'essai, l'heure de fermeture était fixée d'un commun accord à 22 heures, les étudiants promettant de quitter les lieux à cette heure, sans provoquer d'incident.

Or, quelle ne fut pas la stupéfaction à Boudonville lorsqu'à 20 heures les occupants se virent matraqués par des policiers (en civil), sortant de je ne sais où et que les premiers, fuyant les violences policières accoururent vers la Cité de Monbois. Plusieurs parmi eux avaient le visage ensanglanté et cherchaient à retrouver leur souffle pour narrer les événements à ceux des étudiants rassemblés devant l'entrée du bâtiment. Interpellé, le directeur de Monbois a expliqué qu'il n'était pour rien dans l'intervention musclée des forces de l'ordre, contrairement aux engagements conclus de part et d'autre. L'atmosphère commençait par se charger et la tension montait. Ne disait-on pas que Jack Lang avait été arrêté par la police.



Selon la rumeur on allait se diriger en cortège sur le Cours Léopold/Place Carnot pour rejoindre le rectorat. A noter que les deux cités de Monbois (l'ancienne et la nouvelle) ainsi que la Cité de Bouzonville n'étaient que quelques unes des nombreuses autres disséminées sur Nancy, ville universitaire comptant plus de 15000 étudiants à l'époque (chiffre non vérifié). Cet étudiant Jack Lang, était connu dans le monde des étudiants pour être un des animateurs du monde de théâtre estudiantin et destiné à une carrière politique autrement importante.

Au juste! Que penser des raisons de ces incidents? Etait-ce à la base une question d'accès aux locaux communs filles/garçons? D'abord nous autres

grand-ducaux ne pouvions le vérifier, nous sentant peu concernés pour la plupart d'entre nous. J'en ai cependant eu une certaine confirmation au cours de la rédaction de la présente contribution. Nous allons y revenir.

Comme les choses se mettaient en mouvement, je ne voulais évidemment pas louper l'occasion. En conséquence j'ai enfourché mon SOLEX pour me rendre au Cours Léopold afin de suivre d'éventuels événements en direct, mais à une certaine «distance de sécurité». Après avoir emprunté une des rues perpendiculaires parcourant le Cours Léopold, j'arrivais à destination, plus précisément à la hauteur de la Faculté de droit située sur la place Carnot. A ce moment aucun mouvement. Seul un gardien de la paix, portant la pèlerine traditionnelle et le képi non moins traditionnel, m'arrêta et me dit gentiment et sans agressivité «je vous conseille de vous éloigner, il va y avoir du grabuge», ce qui me motiva à m'éloigner, pour la bonne forme, … de quelques dizaines de mètres. J'étais en effet sûr qu'on allait assister à un spectacle en direct, le terme de «grabuge» étant synonyme d'affrontements violents.

Le SOLEX! Il ne s'agit pas d'une machine de combat, mais d'un cyclomoteur qualifié de bicyclette roulant toute seule, robuste et increvable, chérie par les étudiants, pouvant être conduite en France sans permis de conduire, d'une cylindrée inférieure à 49 m3, avec un moteur à deux temps, pouvait atteindre 30 km/heure. Une des autres particularités consistait dans le fait que le moteur situé à l'avant était placé à l'aide d'un levier au-dessus de la roue avant à laquelle il imprimait un mouvement de rotation en faisant tourner le galet. Pourquoi ériger un monument pour mon SOLEX? En fait, comme pour le preux chevalier espagnol Don Quichotte et son fidèle cheval Rosinante qui ne se séparaient jamais et ne pouvant vivre leurs aventures romanesques l'un sans l'autre, j'étais inséparable de mon SOLEX, jamais l'un sans l'autre. Celui qui voyait mon engin savait que je n'étais pas loin (je ne le prêtais qu'à des amis proches et fiables). Pourquoi cette union cavalier/cheval? Compte tenu de mes difficultés de déplacement à pied, le SOLEX était mon ultime recours, car beaucoup d'entre nous ne pouvaient se permettre d'acquérir une voiture.

Comme à l'époque le portable ou GSM était inconnu, tout comme l' INTERNET et le FAX, j'étais donc obligé d'attendre la suite des événements assis sur mon cheval d'acier. Il faisait nuit. Près de la Faculté de Droit se tenait un groupe des forces de l'ordre. Finalement je vis s'avancer, à pas normal et en rangs dispersés

le cortège d'étudiants. Quant les premiers de la file se trouvaient face aux forces de l'ordre, le cortège s'est arrêté. Aussitôt un commissaire de police a fait ses sommations en prononçant rapidement et trois fois de suite les paroles sacro-saintes pour l'occasion: «Dispersez-vous, dispersez-vous, dispersez-vous», le tout ayant duré 20 secondes. Immédiatement après, les violences policières ont commencé. Dans un premier temps la police a séparé la tête du cortège du reste de la troupe, frappant et matraquant plusieurs dizaines de manifestants, s'acharnant sur ceux qui se trouvaient déjà au sol. Le cortège a fui vers l'arrière, essayant de sauver en même temps ceux qui étaient restés sur le terrain, alors que des policiers en civil sortaient de leur cachette se mêlant au cortège.

La colère estudiantine a monté d'un cran. Le cortège, après avoir reculé, s'est reformé pour revenir en rangs serrés et muni de tous objets retrouvés sur le chemin et pouvant servir d'arme. Cette fois-ci les affrontements ont redoublé d'intensité. Les participants à la manif se sont enfuis dans les locaux des bâtiments universitaires.

Je me suis retiré pour aller boire un coup avec les copains et pour commenter les incidents qu'on pouvait déjà à ce moment qualifier de graves (selon une première appréciation par des Luxembourgeois connus pour être paisibles par nature).

Le lendemain matin mon ami Jean-Pierre et moi, connus pour être toujours présents aux cours, fûmes invités par le Doyen de la Faculté de droit, le professeur Denis Tallon de le rejoindre dans son bureau, Il nous tint à – peu - près ce langage: «Vous qui êtes des observateurs neutres et objectifs, dites-moi ce qui s'est passé hier soir». J'étais donc placé aux premières loges et lui rapportais tout ce que j'avais pu voir en personne. Il est évident que les responsables universitaires, rectorat, doyens étaient «not amused» d'apprendre l'intrusion des forces de l'ordre et la pourchasse des étudiants en s'y introduisant sans l'autorisation des autorités universitaires. Il faut savoir que la règle coutumière en France fait du territoire de l'Université une espèce de terre d'asile inviolable.

Démarche à saluer, mais naturelle de la part d'un juriste éminent!

Le professeur Tallon, spécialiste du droit civil de qui je fréquentais les cours de droit comparé n'était qu'un exemple d'un enseignant de grande qualité parmi d'autres professeurs de droit qui étaient ou qui sont devenus des spécialistes reconnus. Ils finiront comme doyens, comme professeurs à Paris, comme auteurs de livres, ils ont reçu des distinctions internationales. Même un étudiant débutant pouvait apprécier la qualité de leurs cours comme celui d'un André Vitu, grand pénaliste mort à l'âge de 92 ans en 2013, la même année que le professeur Tallon, ceux d'une Hélène Gaudemet-Tallon, épouse de ce dernier, agréée à la Faculté de Nancy à l'époque, qui avait repris les cours de droit civil du professeur Coulombel, mort pendant sa vie active, ou d'un Claude Durand-Prinborgne en droit administratif, d'un Charles Chaumont, spécialiste du droit international public, d'un procédurier tel que Jacques Normand ou Paul Lagarde, éminent professeur de droit international privé ou encore l'économiste Lus Bourcier de Carbon et j'en passe.

Et la suite des événements?

Le lendemain des échauffourées, grand rassemblement sur le Cours Léopold. Les étudiants accueillaient en masse les nombreux renforts des forces de l'ordre, gendarmes mobiles, en clamant les phrase traditionnelles déjà à l'époque: CRS-SS. Le tout fut accompagné de quelques scènes de violences et de poursuites des fauteurs de troubles. Quelques jours plus tard, grande manifestation paisible à travers les rues de Nancy, avec un cortège, dûment «escorté» par la police qui arrêtait la circulation au moment du passage des manifestants. Pour finir; une grève prolongée des restaurants universitaires nous obligeant à trouver des solutions pratiques. Certaines de nos collègues féminines étaient disposées à nous gratifier de leur hospitalité et de leur savoir culinaire.

Certains étudiants avaient encore gardé un souvenir douloureux de leur activité de manifestants. Nous avons pu le constater de visu sur la partie arrière du dos (en français plus cru «le cul») d'un ami français qui s'appelait René, nom de famille inconnu et irrelevant. En cas de nécessité il était embrigadé dans les équipes luxembourgeoises lorsqu'il s'agissait d'affronter des adversaires: au football, dans des concours de beuverie contre les étudiants de l'Ecole de la Brasserie de Champigneulles. Il se faisait un malin plaisir de se déculotter pour bien montrer ses stigmates: enflures sérieuses, stries bleues et rouges, ce qui a dû l'empêcher de s'asseoir pendant un certain temps. Ceci se passait essentiellement «chez Louis», un bistrot bien français, même s'il était tenu par un Belge et par son épouse. La maisonnette se situait à une centaine de mètres de la Cité de Monbois et était le passage obligé pour un certain nombre de compatriotes qui prenaient leur repas au restaurant universitaire de Monbois, près de la nouvelle Cité. On ne s'y attardait le soir que pour prendre un café ou une bière. On était toujours sûr d'y rencontrer quelques nationaux.

La face de l'immeuble faisait à peine six mètres avec un étage à 2 fenêtres et comportait deux pièces d'une surface évaluable à tout au plus 50 m^2, y compris

l'emplacement du comptoir et du «Flipper», un jeu d'adresse électronique permettant, à partir d'un certain score, d'obtenir à titre de gain, une partie gratuite, ce qui se faisait annoncer par un grand «click», au grand dam de Louis qui, neuf heures et demie passées, voulait aller se coucher. Il faut savoir que Louis, qui était borgne, travaillait le jour comme pompiste, le bistrot étant tenu d'une main de fer par son épouse, Madame Ginette. Le couple avait un fils, Fernand, trisomique dont les Luxembourgeois s'occupaient avec empathie: il leur racontait volontiers le dernier film qu'il avait vu, bien entendu à sa façon.Ils avaient encore un chien, un berger allemand, ce qui faisait pas mal de monde.

Louis avait pris l'habitude de m'intituler de «Monsieur le Juge» ou tout simplement «de Juge» lorsqu'il m'adressait la parole. Pour nous autres, c'était toujours «Monsieur Louis».

En réalité notre véritable siège social se situait plus au centre de Nancy, au bistrot/bar «Beim Emile», le nom français m'échappe. Pour rencontrer un national, rendez-vous incontournable chez Emile qui était Luxembourgeois, ex légionnaire et qui nous demandait souvent de lui ramener du *Kachkéiss.* Son épouse et ses deux filles étaient plutôt du genre de Françaises distinguées.

Beaucoup d'étudiants luxembourgeois de Nancy ont vécu les «événements de Paris» de mai 1968 à la radio et à la télévision. Pour moi c'était la fin du périple universitaire.

Et les choses sérieuses allaient commencer: dernier examen et entrée dans la vie professionnelle.

Quand aujourd'hui j'entends les analyses et les idées proférées publiquement par un ancien de mai 1968, ancien député au parlement européen, je constate que je peux les partager quant aux grandes lignes. Tel ne fut cependant pas toujours le cas. Daniel Cohn-Bendit, appelé à l'époque «Dany le Rouge», plutôt révolutionnaire anarcho-gauchisant et antisystème était un des meneurs lors de l'occupation des locaux universitaires à Nanterre et du soulèvement de mai 1968. Mais, comme d'autres révolutionnaires de l'époque, parmi lesquels son ami et membre de la même WG (Wohngemeinschaft) que lui (je parle d'un certain Joschka Fischer, ancien ministre des affaires étrangères d'Allemagne et ancien lobbyiste), notre collègue et condisciple de jadis s'est «assagi», d'autres diraient «embourgeoisé». Personnellement je n'ai jamais vécu cette mutation de *Saulus* en *Paulus.* Wikipedia m'a cependant appris qu'à Nanterre notre ami Dany aurait participé aux protestations des étudiants contre la séparation des sexes dans les cités universitaires et qu'avec d'autres, il aurait, bravé la prohibition de rendre visite à des étudiantes après 23 heures, ce qui nous ramène à la même discussion qui a été à la base des incidents qui s'étaient produits, à titre de signes précurseurs, à Nancy.

Tout comme les évangiles synoptiques, mon récit a été écrit plus de cinquante ans après les événements. Il s'en distingue cependant dans la mesure où, dans mon cas, ces faits ont été personnellement constatés par l'auteur qui en a été témoin et qui peut donc en certifier la véracité.

Jean Bour

FLASH BACK

Robert Hoffmann

Normalerweise würde man sagen "Erinnerungen", aber da heutzutage alles in schlechtem Englisch sein muss (wir gehen nicht in die Ausstellungshalle, sondern in "The Box", wir arbeiten nicht zusammen, wir machen Teamwork, usw.) dann eben FLASHBACK.

Meine Zeit im Athenäum liegt ewig weit zurück, aber es gibt immer noch sehr lebendige Erinnerungen. Was war da (damals!) auf Septima?

Da war mein Zeichenlehrer Jean Schaack, Gott hab' ihn selig, besser bekannt als «de Schissi».

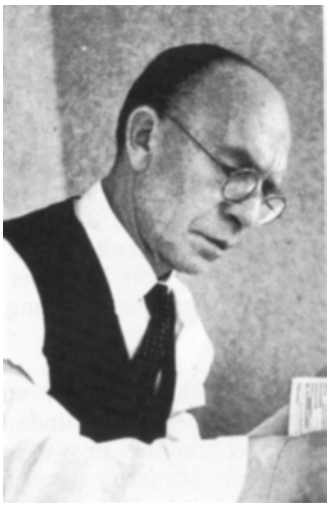
Es gab nur 2 Zeichenlehrer, Jean Schaack eben und Johny Greiveldinger ("de Spitz"). Später kam Ben Heyart dazu.

Die Schüler von Jean Schaack erkannte man sofort an den riesigen Zeichenblöcken, doppelt so gross wie normal oder wie bei Greiveldinger (Format A3). Wenn man also morgens mit dem Quadratmeterding in den Bus reinkam, lachten sich schon alle kaputt: «Den huet haut de Schissi». Ein wenig bedauert wurde man auch, denn de Schissi hatte den Ruf, furchtbar streng zu sein. Ich kann das nicht bestätigen. Er schaute zwar immer ernst drein, war aber meiner Meinung nach ein super guter Mensch.

Der Zeichensaal war auf dem 3. Stock, es gab nur lange Tische mit langen Bänken davor, und an diesen Tischen ging Jean Schaack auf und ab und begutachtete unsere Werke. Meistens war der Kommentar: "Dat do ass Schissi, neumachen"! De Schissi vermischte oft Luxemburgisch und Deutsch. "Dat do ass net gemolt, dat ass ugestrach. Anstreichen kann jeder, aber malen nicht". Noch ein Zitat:"Wéi ech an d'Ausland kom sinn a wéi ech gesinn hun, wat do gemach gin ass, du hun ech mer gesot : Meeschter, gehei de Pënsel eweg. A wéi ech zerëck op Lëtzebuerg kom sin a gesinn hun, wat se do gemach hun, du hun ech mer gesot: Meeschter, huel de Pënsel erëm".

Vor einigen Jahren gab es im Tunnel der Sparkasse eine Ausstellung mit Werken von Jean Schaack. Ich war beim Vernissage dabei, ein paar Redner sprachen vom Maler Jean Schaack, aber nicht vom Menschen. Es kam die Frage auf: wusste er, dass er Schissi genannt wurde oder nicht. Ich merkte, dass ich wahr-

scheinlich der Einzige da war, der Schaack wirklich gekannt hatte. Also fragte ich, ob ich was über ihn sagen dürfte. Ich bekam ziemlich uninteressiert die Erlaubnis. Nachdem ich 1 Minute vom Schissi gesprochen hatte, hörten alle wie gebannt zu, denn ich sprach vom Menschen Jean Schaack, seiner Liebe zu Van Gogh, seinem Lieblingsbild «Der Mann mit dem Goldhelm» (von dem eine Copie im Zeichensaal hing), und erzählte auch, wieso ich wusste, dass er seinen Spitznamen kannte. Das war so:



Mein Banknachbar im Zeichensaal war ein bisschen belämmert, er war speziell und ein wenig schwer von Begriff. Glubschaugen und eine zentimeterdicke Brille. Mitten in der Stunde stiess er mich an und flüsterte: «Ech muss sch . . . !» Ich sagte ihm, er solle den Schissi um Erlaubnis fragen, um zur Toilette zu gehen. Er stand auf, ging hin zu Jean Schaack (der auf einem Stuhl am Ende der Reihe sass) und fragte laut und deutlich: «Här Schissi, därf ech op d'Toilette goen?». Im Saal konnte man eine Stecknadel fallen hören. Wir dachten, de Schissi frisst ihn lebendig auf. Aber nein, de Schissi schaute sich den Schüler ein paar Sekunden an, es schien eine Art Lächeln über sein Gesicht zu fliegen und er antwortete: «Maio, mäi Jong, géi du roueg pinkelen».

Was beweist, dass er klar wusste, dass er de Schissi war.

Engelsburg wie auch die Akropolis sind im Athenäum gut aufgehoben

Wir waren alle Banausen was Malen oder Zeichnen betraf. Und Schissi sagte, was wir machen sollten. Zuerst auf dem Riesenblatt einen Rahmen auf-zeichnen, 2 cm vom Rand und 1 cm breit. FREIHÄNDIG! Lineal streng verbo-ten! Dieser Rahmen musste dunkelbraun gefärbt werden. Dann die Mitte mit Ocker angestrichen, grundiert. Und dann mit den eigentlichen Deckfarben (Gouache mit Deckweiss) das angegebene Thema gemalt. "Deckweiss drauf, Deckweiss drauf!" rief de Schissi im Vorbeigehen. «Se wëllen sech bestueden an se können net anständeg decken!»War einer seiner Sprüche.

Er war der grösste Maler im Land! «Ech an de Kutter, wéi mir deemols zu München ---», war der Beginn eines Satzes. Beim Malthema «Maître corbeau sur un arbre perché» hat ein Kommentar gelautet: «de maître corbeau ass nawell gutt geroden, - mä den arbre perché ass näischt!» Bei der Aufgabe, das Elternhaus abzubilden, setzte ein Schüler einen Haufen Mist mit einem Schwein daneben vor das Haus und fragte den Meister zur Begutachtung: «Ist das Schwein gut getroffen?» kam gleich die Antwort: «Von wegen meiner: du kannst die Sau blau malen und den Euter grün». Kommentar zu einer Schneelandschaft: «- dat pisst mäin Hond an de Schnéi!» «Ass dat däi Pënsel? Ma e Mëschtegräf nennen ech sou eppes».

Geometrische Zeichnungen standen für die 3e B auf dem Programm. Da entwickelte der Künstler das Bon Mot: «Prenez un cercle et tirez un rond». [Frage: war es gewollt – oder wusste der Meister es wirklich nicht besser?]

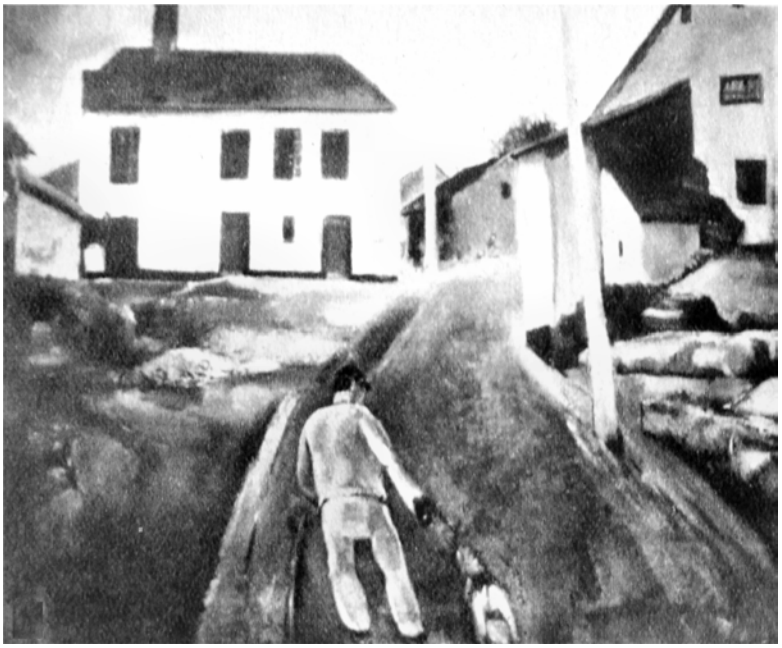
Es gibt viele Anekdoten vom Schissi, auf jeden Fall habe ich ihm zu verdanken, dass ich praktisch auf VIIième eine Garantie für mein 1ère Diplom bekam. Das geschah so: Es war Oktave, also Märtchen. Meine Clique, Heinz, Gilbert,

Ernesto und ich (ein Deutscher, ein Belgier, ein Italiener und ich!) machten wie üblich den Märtchen unsicher. Es war auch anders als heute, es gab griechische Landschildkröten zu kaufen, Goldfische, Alaska Bonbons, usw.

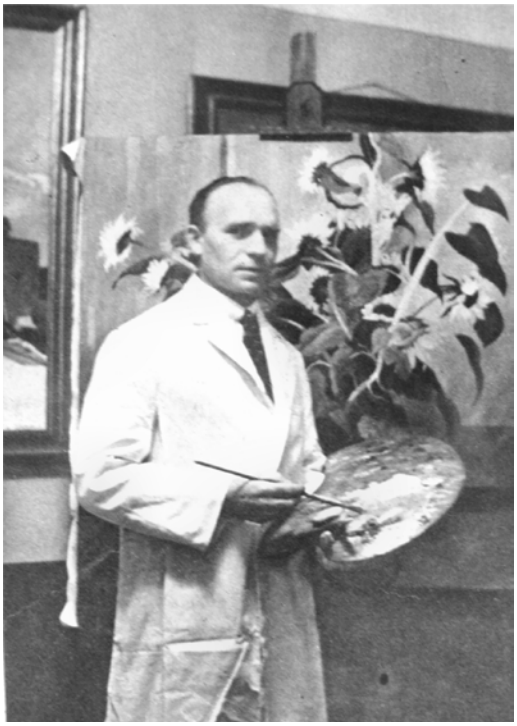
Wir liefen umher, ärgerten die Verkäufer, und plötzlich an einer Ecke knallte ich fast in den Schissi. Der lustwandelte da mit Gattin und Frittentüte, ich stotterte eine Entschuldigung: «Pardon Här Professer!» Aber de Schissi schaute mich an, lächelte und sagte: «Et ass näischt, mai Jong. Dann huel der och eng Fritt», und hielt mir seine Tüte hin. Ich traute meinen Augen und Ohren nicht, griff zögernd zu und erwischte mit 2 Fingern eine Fritt. Meine Kumpane standen in der Nähe und staunten nicht schlecht. Eine halbe Stunde später im Hof ging das unglaubliche Gerücht um, es habe einer vom Schissi eine Fritt bekommen. Also konnte mir nichts mehr passieren!

Im Bulletin 26 - S. 66 / Januar 2008
De Schissi

Nummer nec plus ultra. Viele werden ihn bewundern, manche mögen ihm nacheifern, keiner wird ihn nachahmen. Als Pinselheros unbedingt mit Rembrandt in einem Atemzug zu nennen. Brach systematisch jedes Schülerlineal, nur bei eisernen verzichtete er. War noch im hohen Alter gazellenflink, was ihn gelegentlich zu öffentlichen Turnübungen veranlaßte. Seine klangvoll nasalen Aphorismen sind längst unsterblich geworden: Ass daat originaal? Daat hun *déi* aal *Fhönlzier schon* op hir Potschampe gemoolt! Eulenspiegel der Letzte.



1959 hat Jean Schaack im Alter von nur 64 Jahren definitiv den Pinsel abgegeben. Aber er ist ja erst tot, wenn keiner mehr an ihn denkt.



Aus dem
«Walfer Buet: Mee 2012»

Jean Schaack wurde am 28. Mai 1895 in Walferdingen geboren, wo noch heute eine Straße seinen Namen trägt. Von klein auf erfüllte ihn der Wunsch, Maler zu werden. Studien in Straßburg und München lieferten ihm die Kenntnisse, die es ihm ermöglichten, ein einzigartiges und für die damalige Zeit progressives Werk zu schaffen. Im Jahr 1924 wurde Jean Schaack zusammen mit Joseph Kutter (1894-1941) der Grand Duc Adolphe-Preis verliehen.

Diese Anerkennung seines Talents unterstreicht die Bedeutung seiner Arbeit für die Kunstgeschichte Luxemburgs.

Zwei Jahre später wird er zum Mitbegründer der "Secession", einem Ereignis, das eine bedeutende Zäsur in der Geschichte des Salon du Cercle Artistique de Luxembourg darstellt. Diese Periode ist richtungsweisend für die Entwicklung der luxemburgischen Kunst zu einem modernen und unabhängigen Schaffen. Jean Schaack hat das Talent und den Willen zu einem der wichtigsten Akteure dieser künstlerischen Bewegung zu werden. Seine Arbeit kann nicht auf einen Stil oder bevorzugte Motive reduziert werden, denn ständig war er auf der Suche nach neuen Wegen und Möglichkeiten. Gegen Ende der 1920 er Jahre begann er eine Karriere als Dozent (Lehrer, später Professor für Kunsterziehung am Athenäum), die er bis zum Ende seines Lebens im Jahr 1959 ausgeführt hat. Um das Werk und die Persönlichkeit dieses außergewöhnlichen Künstlers neu zu entdecken, organsiert die Gemeinde Walferdingen im November und Dezember 2012 eine retroperspektivische Ausstellung zu Leben und Werk von Jean Schaack. Um bedeutende, aber auch bislang wenig bekannte Werke für diesen Anlass zu sammeln, wird für die Dauer der Ausstellung ein Aufruf an mögliche Besitzer von Gemälden, Zeichnungen, Radierungen, Fotografien und anderen Dokumenten gestartet, die entweder von Jean Schaack gestaltet wurden oder die Biografie und das Werk des Künstlers illustrieren.
Die in der Walfer Galerie stattfindende Ausstellung wird durch eine bebilderte Publikation mit einem erklärenden Kommentar begleitet. Christian Mosar stellt die Exposition und den ergänzenden Katalog zusammen und koordiniert das Projekt.

"Hoffmanns Erzählungen"

Von Lex Jacoby

"Das Athenäum, «De Kolléisch», wie die Stadtluxemburger sagen. In jedem Saal ein Kolonnenofen, den wir mit Holz fütterten, bis er glutrot war. Die Kastanien, die in der Glut wie Pistolenschüsse knallten, wenn sie zerbarsten."

Fernand Hoffmann: Die zahme Krähe.

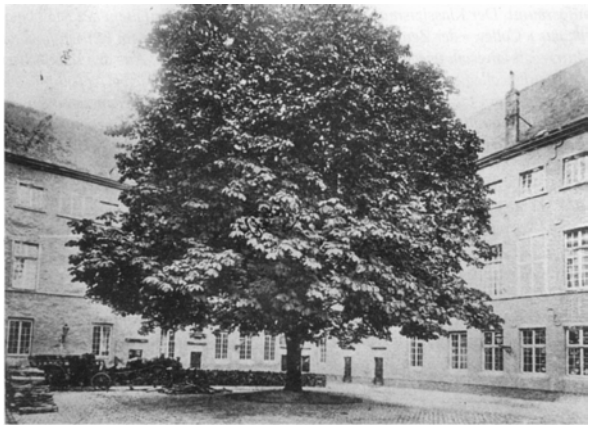
Das war unsere Schule von damals, das Athenäum, «de Kolléisch». Sie hatte von Athen den Namen, oder von der griechischen Göttin der Weisheit, oder von jener römischen Vortragshalle, in der Kaiser Hadrian den Rhetoren und Dichtern Auftritt gewährte, oder von der Zeitschrift, in der Novalis, Schlegel, Schleiermacher und Tieck ihre Romantik blühen ließen.

Das war unsere Schule von damals. Wir dienten ein Stück Lernzeit in ihr ab, und Fernand Hoffmann entdeckte in ihr die Freude an der Sprache. In der rue Notre-Dame, die wir damals nur als "Enneschtgaass" kannten, und in der vom Athenäum nur die Erinnerung geblieben ist.

Die Erinnerung: Mitten im Geviert eines ausgedehnten Hofes ein Kastanienbaum, Ende April schon aus der Blüte. In den Gebäudetrakten, die auf drei Seiten den Hof begrenzten, die hohen Fenster, und hinter den hohen Fenstern die Säle (wie altes Elfenbein): verwitterte Tempelnischen, in denen die Lehrer den Schülern das Leben so angenehm wie unmöglich machten, und vice versa.

Über den Dächern des Athenäums ahnte man den goldenen Geist der "Gelle Fra". Damals stand sie schon nicht mehr (und stand sie noch nicht) leuchtend und vollschlank und eng an die Luxemburger Lüfte geschmiegt, auf ihrer hohen Säule. Damals schlief sie noch (ein Opfer des Unverstandes und der Bosheit) in einem Gewölbe der Stadt den Schlaf der Dornrose. Man erinnerte sich an sie wie

an eine erschreckte Melusine, oder wie an die untröstliche Prinzessin, die so groß und offen zu küssen verstand, daß sie am Brunnenrand den Froschkönig verschluckte.



Der Kastanienbaum wurde 1949 durch eine Linde ersetzt

Viele Lehrer und Mitschüler, die uns im nachhinein wie Zinnlehrer und Zinnschüler, wie sympathische oder weniger sympathische Spielfiguren vorkommen mußten, hatten schon nach wenigen Jahren Namen und Gesicht verloren.

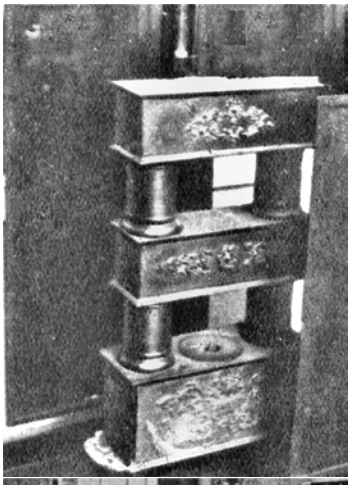
Bestimmt hatten auch einige von ihnen, dem Trend des luxemburgischen Modells folgend, Lesen und Schreiben verlernt und waren überhaupt zu einer Bilderschrift übergegangen, mit der sie seither ihre geheimsten Wünsche in die Scheckhefte und in die Sand- und Finanzfelsen der Stadt zeichnen.

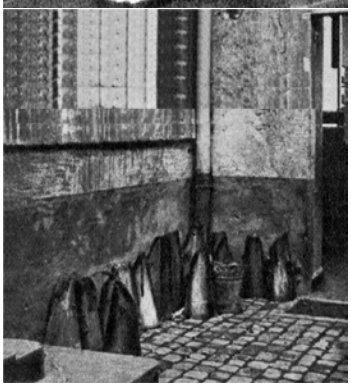
Jedoch nicht alles war Zinn: in der Erinnerung sind Tage und Stunden aus Fleisch und Blut geblieben, die besondere Geste eines guten Lehrers, die Wärme eines Lobes, die Kälte eines Tadels, auch heute noch spürbar, deutlich spürbar, nach mehr als vierzig Jahren.

Von Lob und Tadel blieb ein wenig Glanz und blieben Flecken auf der Seele.

Und dann die Freundschaft hier, die Freundschaft dort, die zwar im Lauf der vielen Jahre dünn wurde wie Bohnenblatt, von der man aber hofft, daß sie nie völlig in Vergessenheit geraten wird.

Das Portal des «Kolléisch» schiebt sich, von der hellerleuchteten Normaluhr gekrönt," [Die zahme Krähe] in die Erinnerung. Und wieder ist es so, als trete von links her der Pförtner in die Tür der Pförtnerloge, mit nicht ganz wachen Augen, mit nachsichtigem Blick. Wir wußten nicht, galt die Nachsicht den Lehrern oder den Schülern. Aber damals war schon nicht mehr die Zeit des Kolonnenofens, "den wir mit Holz fütterten, bis er glutrot war." Damals war der Sommer schon so weit fortgeschritten, daß man leicht auf den Fingern einer Hand die Tage bis zu den "großen" Ferien, den eigentlichen, zählen konnte. Somit war Nachsicht für alle angebracht, die eben aus dem Hof auf die Trottoirs der "Ënneschtgaass" strömten.





Was sich in diesem Augenblick (ein Augenblick vor mehr als vierzig Jahren) so eilig durchs Portal zwängte, war nur eine Sportlergruppe, ein Häuflein, das bei Juvenal auf das Märchen vom gesunden Geist im gesunden Körper gestoßen war. Das sportliche Häuflein war unterwegs zum Schwimmbad oder zum städtischen Park, in dem man es vielleicht mit einem Langlauf versuchen wollte, an den Maßliebchen vorbei und im Schatten der Ulmen, die mit Messingschildchen an der rissigen Rinde darauf hinwiesen, daß sie Bergulmen waren, "Ulmus montana", weiblich und in toter Sprache, wie es sich für Bäume ziemt, in deren Schatten Lateinschüler nach Atem ringen und ... nach gesundem Geist.

Als aber in diesem Augenblick (und wieder war es ein Augenblick vor mehr als vierzig Jahren) die Sonne zwischen den Türmen der Kathedrale stieg, da waren die verschieden gewinkelten Dächer wie blaue Spiegel, die mit einem blauen Licht die Augen blendeten.

Da war mir, als wäre der Hof unserer alten Schule mit mächtigen weißen und schwarzen Quadern gepflastert: ein Schachbrett für Riesen. Und nun stellte ich mir vor, wie am Rande des Schachbretts die Erziehungsminister der verschiedensten Legislaturperioden mit ihren Helfershelfern, aus leichtem Pappelholz geschnitzt, im Maßstab eins zu eins, als Spielfiguren zur Verfügung standen: sechzehn helle und sechzehn dunkle. Wundersam kamen sie mir vor, wie sie da standen, mit der sparsamen Großmut der Könige, mit der kühlen Eleganz der Damen, mit der Standfestigkeit der Türme, mit der diagonalen Schnelligkeit der Läufer, mit der Sprungkraft (und den großen Sprüngen) der Springer, mit dem untersetzten Gleichmut der Bauern.

Auf diesem Schachbrett lernten wir uns kennen, Fernand Hoffmann und ich, damals, als die vierziger Jahre zu Ende gingen und als die fünfziger Jahre begannen.

Damals war Sichkennenlernen noch ein Kinderspiel, damals schloß man Freundschaft im Handumdrehen.

Ich verstand mich sofort ausgezeichnet mit dem Jungen, der so gerne schrieb und so gerne sprach, der so schnell und lustig erzählen konnte, ohne Umschweife, aus dem Vollen, aus dem Übervollen schöpfend. Für jede der dreihundertfünfundsechzig Jahreszeiten des Jahres wußte er die Sternzeichen und die Geschichten: er begnügte sich nicht mit Frühling, Sommer, Herbst und Winter.

Es waren dann auch diese Geschichten, es waren Fernand Hoffmanns dreihundertfünfundsechzig freiweg erfundene Jahreszeiten, die bewirkten, daß man sich auf jede neue Begegnung freute. Begegnungen, die dann aber von Jahr zu Jahr (wir gingen inzwischen in unterschiedlichen Landesteilen unterschiedlichen Berufen nach) seltener wurden. So selten, daß wir uns im Lauf der Zeit wohl völlig aus den Augen verloren hätten, wenn nicht diese Freude am Erzählen gewesen wäre, die man uns beiden in die Wiege gelegt hatte!

Mit der "Wiege" läßt sich ja so manches entschuldigen, so vieles erklären.

Über das breite Tal der Jahre hinweg schlug die Erzählkunst des unermüdlichen Erzählers Fernand Hoffmann immer wieder Brücken. Ich begegnete seiner Erzählkunst in der Tageszeitung, in Zeitschriften, in den Regalen der Bücherläden. Ich mochte der ii Duktus der Geschichten, ich mochte ihre Thematik. Dann gefiel mir aber auch die Verwegenheit, die es brauchte, um sich für die Dauer einer "Hollericher" oder einer "Öslinger" Anekdote, für die Schilderung einer Kindheitserinnerung oder eines Schicksals (eines guten, eines bösen) von Sprach- und Literaturwissenschaft loszusagen, um der Freude am Erzählen die Zügel schießen zu lassen. Um den Ritt zu wagen, bei dem das Pferd auch mal gegen den Zügel geht, querfeldein, in die Steppe, in die befreiende Ungewißheit. in der man die Zwänge vergißt.

Ich mochte die Art, wie Fernand Hoffmann in seinen Erzählungen die fröhliche Träne und die geduldigen Falten auf dem Gesicht des Alltags beschrieb.

Und noch immer beschreibt.

Ich mochte es, wie er unbedenklich von der Professorentribüne (vom Katheder) stieg, um wieder einmal den Weg zur Vorstadt einzuschlagen, dem Dorf, in dem er seine Wurzeln wußte.

Und noch immer weiß.

Ich folgte ihm gerne auf dem Weg zu den Wurzeln. Es war, wie schon gesagt, in den Anekdoten und Kurzgeschichten und Romanen, die diesen Wurzeln galten, nicht in den gescheiten Abhandlungen des Sprach- und Literaturwissenschaftlers Fernand Hoffmann, wo ich den Jungen von damals wiedererkannte. Es war auf diesem Weg, wo mir die vielen Erzählungen, wo mir die "Öslinger Geschichten", "Die Streuwiese", "Pitterchen" und "Die zahme Krähe" begegneten, "Die zahme Krähe", die in dem großen Haus "Hollericher Straße sechsundzwanzig" wohnte.

"Ich bin ich. Ich bin aber auch die Alten, die dem Jungen mit der Krähe aus dunklen Porträtrahmen in seine Kindertage schauten. Ich bin die, die mir das Leben schenkten und die, deren Lebenskreise flüchtig oder lange anhaltend die meinigen berührten."

Mit diesen Sätzen führt Fernand Hoffmann in seinen Roman "Die zahme Krähe" ein, schaufelt er sich eine Gasse durch den weißen Schnee der Gegenwart bis hin zum grauen Schnee der Vergangenheit. Mit diesen Sätzen stellt er sich aber auch Freibriefe aus, die ihm erlauben, Wirklichkeit und Scheinbild so zu mischen, daß historische Landschaften entstehen, die zwar in Luxemburg angesiedelt sind, die aber zugleich weit über Luxemburger Zeiten und Luxemburger Verhältnisse hinausreichen.

Demnach hatte ich auch bei der Lektüre des Romans das Gefühl, ein wenig in der Fremde zu sein, obschon mir auf Schritt und Tritt Straßen und Plätze und Menschen begegneten, die ich gekannt hatte und auch heute noch kenne. Mir war wie vor den Bildern von Pieter Breughel: hochgetürmte Felsen, ein flämisches Matterhorn mitten im flachen Flandern.

In dem Roman "Die zahme Krähe" hat Fernand Hoffmann, wie in fast all seinen Erzählungen, viel Wirklichkeit mit viel Traum vermengt.

Die Wirklichkeit beginnt in der Hollericher Straße in dem Haus hinter dem gußeisernen Gitter: Kindheit mit zahmer Krähe und Gemüsegarten. Bald aber schon fliegen wilde Krähen, und das Haus in der Hollericher Straße wird Luxemburg mit seinem näheren und ferneren Schicksal. Dabei bildet die große **Geschichte** den Rahmen für die kleinen Geschichten, die zum Teil auf Wahrheit beruhen, zum Teil der prächtigen Phantasie des Erzählers entsprungen sind.

Zu diesen Geschichten gibt Fernand Hoffmann die Erklärung und zugleich den Schlüssel für seine Erzählkunst: "Es gibt Dinge, die weiß man. Die hat keiner einem erzählt. Die hat man auch nicht selbst erlebt oder mit angeschaut. Die weiß man ganz einfach."

Und da man sie wochenlang, monatelang, jahrelang, ein halbes Menschenleben lang mit sich herumgetragen hat, und da sie von Tag zu Tag schärfere Umrisse und leuchtendere Farben annehmen (die Patina der Gewißheit), da sie nicht mehr einzudämmen sind, setzt man sich hin und erzählt sie.

Fernand Hoffmann ist in all den Jahren (und nun sind diese Jahre schon weitaus mehr als ein halbes Menschenleben) der Erzähler geblieben, der er schon als Junge war. Und so wie er als Junge seine Geschichten erzählte, so erzählt er sie nun als Großvater. In seinem vorerst letzten Roman erzählt er sie seinem kleinen Enkel.

"Pitterchen" ist, wie sein Großvater, der geborene Fabulierer und Tüftler. Daß er auch der geborene Frager sein kann, erfährt der Leser schon gleich in den ersten Zeilen des Romans. Dann ist Pitterchen aber auch der geborene Zweifler und Kritiker, der die Welt mit den Augen eines überaus geweckten Kindes und durch die Brille eines überaus geweckten Großvaters betrachtet und begutachtet.

Was nun Großvater und Enkel, die beiden Hauptfiguren von Hoffmann Ferns "Pitterchen", im geheimen aushecken, wie sie die vier Seiten des Dreiecks und die spitzen Kanten der Kugel rechtfertigen oder bekritteln, wie sie leise oder dröhnende Vergleiche ziehen, wie sie Urteile fällen über Gott und Seine Welt und über die Scharen der bärtigen Engel, dies alles fügt sich nach und nach zu einem heiteren Stück Literatur und zu einem Packen gewitzter Pädagogik oder pädagogischer Gewitztheit.

Zwar stellt Fernand Hoffmann seinem Roman einen Vers aus dem 18. Kapitel des Matthäusevangeliums voran: "Wenn ihr nicht werdet wie die Kinder...", aber dann weist er doch an vielen Stellen darauf hin, daß es eigentlich heißen müßte: "Wenn ihr nicht bleibt wie die Kinder..."

Für Fernand Hoffmann ist Kindheit, sind die Spiele der Kindheit auch im "Alter" noch ein Handwerk, das gelernt sein will.

Überhaupt geht durch "Pitterchen", wie durch viele von Fernand Hoffmanns Erzählungen, ein Satz, von William Wordsworth: "The child is father to the man..." In der Sprache und in den Überlegungen des Enkelchens ist schon die listig-fröhliche Weisheit des Großvaters, und in den Gedankengängen des Großvaters ist noch immer die lustige Logik des Kindes. Nicht selten münden diese Gedankengänge in Spielwiesen, auf denen dem Wortspiel und dem Spielwort keine Grenzen gesetzt sind.

Dann münden sie manchmal aber auch in Labyrinthe, in denen der Unbefugte sich verirrt, in denen aber das Kind im Manne und der Mann im Kinde sich auf wundersame Weise zurechtfinden, so als hätten sie selber die Pläne für die Labyrinthe gezeichnet.

Fernand Hoffmann kennt sich aus in den Mäandern der menschlichen Beziehungen, so wie er sich in der Pädagogik auskennt, die sich vorgenommen hat, diese Beziehungen einzuleiten und zu steuern. Da aber für den Professor i.R. aus der rue Marie-Adelaïde die Pädagogik eine Wissenschaft ist, der man (wie den meisten Wissenschaften - auch den genauen) nicht unbedingt und immer und überall vertrauen muß, flüchtet er manchmal vor den allzu engen Gesetzen, Theoremen und Formeln in die Bereiche des Irrealen, in die "Sphäre jenseits des Wißbaren" (Die Streuwiese, S. 209). Jedoch tritt er diese Flucht nie ohne "Leitfaden" an. Mit dem "Leitfaden", den er sich in einem langen Lehrer- und Erzählerleben zugelegt hat, findet er auch aus den verworrensten Irrgärten zurück auf den festen (allzu festen) Luxemburger Alltagsboden und zu den Luxemburger Leuten und zu den Menschen überhaupt.

Die Menschen und die Welt sind ihm ans Herz gewachsen. Und wenn er glaubt, sie loben zu dürfen oder sie tadeln zu müssen, dann lobt oder tadelt er sie ... mit einem Augenzwinkern.

Und aus ganzem Herzen.

Nicht von ungefähr heißt es im Roman "Die Streuwiese": "Lehrer wird man nicht. Lehrer muß man sein, um es zu werden."

Dies gilt für den Lehrer Fernand Hoffmann.

Für den Erzähler Fernand Hoffmann muß es heißen: "Erzähler wird man nicht. Erzähler muß man sein, um es zu werden."

Lex Jacoby in «Brücken schlagen… „Weit draußen auf eigenen Füßen“
Festschrift für Fernand Hoffmann

Aus früheren Zeiten

von Dr. François Delvaux

Ende 1902 verließ ich München, wo ich während drei Jahren Medizin studiert hatte. Der Abschied von München fiel mir recht schwer.

Am Vorabend meiner Abreise hatte ich verschiedene Freunde ins Hofbräuhaus eingeladen, um mit ihnen meinen Abschied zu feiern. Ich gestehe, daß wir dies gründlich taten, sogar recht gründlich.

Am nächsten Morgen bestieg ich um 10.24 Uhr den Schnellzug nach Stuttgart. Ich stieg ins Coupé, setzte mich auf die Bank und weinte; nicht weil die Freunde mich im Stich gelassen hatten, wo sie mir doch, am Abend vorher, fest und heilig versprochen hatten, sich trotz der verbummelten Nacht um 10.24 Uhr am Stuttgarter Bahnsteig einzufinden; ich weinte, weil jetzt mein Studentenleben aufhören und mein Leben als einsamer Landarzt anfangen würde.

„Als Landarzt?" werden Sie wohl fragen.

Jawohl, als Landarzt: als praktischer Arzt von Ulflingen.

Ich war entschlossen, mich als praktischer Arzt in Ulflingen niederzulassen. In München hatte ich mir bereits meinen Arztstempel als „praktischer Arzt von Ulflingen" fix und fertig anfertigen lassen - ich besitze den Stempel noch - und stand in Unterhandlungen mit Herrn Walens, dem ich sein Ulflinger Haus abmieten wollte.

Doch unerwartet kam die Wendung.

Eine mir gut bekannte Person suchte mich in Weiswampach auf, wo ich beheimatet war und mich vorübergehend aufhielt, und sagte mir, ich solle mich gleich nach Luxemburg zu Herrn Dr. Grechen begeben, der mich dringend zu sprechen wünsche.

Ich ging daraufhin nach Luxemburg zu Herrn Dr. Grechen, neugierig zu wissen, was der Herr Kollege von mir haben wolle.

Herr Dr. Grechen, der damals im Zenit seiner ärztlichen Berühmtheit stand, ließ mich gleich in sein Sprechzimmer eintreten, trotzdem wenigstens 50 Patienten die Gänge der Klinik und zwei weitere Wartezimmer ausfüllten, um Herrn Dr. Grechen konsultieren zu können.

Dr. Grechen sagte mir nun folgendes: „Ich habe gehört, daß Sie sich entschlossen hätten, sich als Arzt in Ulflingen niederzulassen. Sie machen eine Dummheit, junger Herr Kollege. In Ulflingen werden Sie geistig zu Grunde gehen, denn Ulflingen ist nicht der Ort, der für Sie paßt.

Kommen Sie nach Luxemburg und helfen Sie mir in meiner chirurgischen Tätigkeit.

Ich habe vor, mich nach zirka drei Jahren von aller Praxis zurückzuziehen und nach Mersch umzuziehen, wo ich schon jetzt wegen der Miete einer leer stehenden, villenartigen Behausung mit anstoßender Parkanlage in Unterhandlung stehe. Wenn Sie bei mir bleiben wollen und sich bewähren, können Sie hier, in drei Jahren, mein Nachfolger werden". „Schwester", sagte er zu einer Krankenschwester, die im Zimmer war, „zeigen Sie Herrn Dr. Delvaux mein Operationszimmer".

War das Versprechen von Dr. Grechen wirklich ernst gemeint? Ich glaubte zu träumen und wußte nichts zu antworten. - Mit 34 Jahren könnte ich also hier als Chef auftreten!

Ich stieg mit der Krankenschwester zwei Stockwerke höher, und ich wurde in einen großen, mit Linoleum belegten Saal eingelassen, der von Herrn Dr. Grechen als modernes Operationszimmer hergerichtet worden war.

Einen schöneren, privaten Operationsraum hatte ich bis dahin noch nicht gesehen. Ich traute meinen Sinnen kaum. Alle Erfordernisse einer damals bekannten Technik waren hier ausgenutzt und ganz logisch aufgebaut. Es fehlte wirklich nichts. Einen wunderbar schönen Überblick über die Vorstadt Grund, die Schloßbrücke, die gegenüber stehenden Baulichkeiten des Rhamhospizes konnte man durch die zwei großen Fenster des Operationszimmers bewundern. Ich war überwältigt und glaubte zu träumen.

Ich stieg wieder hinunter, zwei Stockwerke tiefer. Ich klopfte an der Tür des Sprechzimmers von Dr. Grechen an, der nach einigen Sekunden öffnete und auf den Gang heraustrat. Ich sagte zu ihm: „Herr Dr. Grechen, das hatte ich wirklich nicht erwartet. Das war zu schön. Ich nehme Ihren Vorschlag an. Ich bleibe bei Ihnen und hoffe, daß Sie zufrieden mit mir sein werden.

* * *

Auf diese Art und Weise kam ich, gegen meinen Willen, gegen mein Erwarten und gegen meinen Wunsch, nach Luxemburg und kettete mein zukünftiges Schicksal an einen Mann, der einen großen Namen hatte, den ich aber nur von Hörensagen kannte und erst späterhin richtig kennenlernen sollte. Dr. Grechen war nämlich keine offene Natur, das wurde mir schon in den ersten Tagen unseres Zusammenlebens klar. Seine intime Persönlichkeit konnte man erst nach einer längeren Beobachtungszeit richtig einschätzen.

Er war ein eigenartiger Mann mit einer komplizierten und oft unverständlichen Seelenstruktur. Er hat mir - allerdings ungewollt - so große Dienste geleistet, daß ich hier nur von seiner chirurgischen Tätigkeit sprechen will und nicht von seinen Charaktereigenschaften als Mensch.

Kurz und bündig: Dr. Grechen war kein geborener Chirurg. Er war schon zu alt, als er sich der praktischen Ausübung der aseptischen Chirurgie hingeben wollte, die er als Student auf der Universität nicht gelernt hatte, da die aseptische Chirurgie in seinen Studienjahren noch nicht ausgeübt wurde. Er wollte als praktischer Arzt, der schon bei Jahren war, die Chirurgie durch seinen Willen zwingen, ihm dienstbar zu sein, die chirurgische Kunst, die sich aber nie zwingen läßt. Es fehlte ihm vor allem an einer theoretischen Vorbildung und an einer praktischen Ausbildung.

Nur in einer Behandlungsmethode war er als Arzt wirklich groß: in der psychotherapeutischen Leitung von intellektuellen Neurasthenikern, wie jene, die ihn jahrelang massenhaft aus Nordfrankreich, sogar aus Paris, aufsuchten und sich von ihm behandeln ließen. Hätte er sich auf die Behandlung von intellektuellen Psychopathen beschränkt, so hätte er wirklich ein großer Arzt werden können. Von der angewandten Chirurgie hätte er sich fernhalten müssen. Es fehlte ihm die angeborene Fingerfertigkeit und die rasche Entschlußfähigkeit, die jeder gute Chirurg mit auf die Welt bringen muß.

Dr. Mathias Grechen war aber zweifelsohne, trotz seiner manuellen Ungeschicklichkeit, der erste Arzt, der hier in Luxemburg als moderner Chirurg angesehen werden muß, das heißt als Chirurg, der den Wert und die Wichtigkeit der Asepsis und der Antisepsis erkannt hatte und der diese neuen Erfahrungen der Wissenschaft auch praktisch ausnutzen wollte. Es ist dies ein Verdienst von Dr. Grechen, das keiner ihm absprechen kann.

Und dieses Verdienst ist noch besonders dadurch bemerkenswert, daß er nur durch seine eigene Initiative zu seinem kostspieligen Unternehmen angeregt und von keiner Obrigkeit unterstützt wurde.

Zuerst einige Bemerkungen für Laien, zum besseren Verständnis der Begriffe: Asepsis, Antisepsis, Sepsis.

‚Asepsis": Der Chirurg muß dafür sorgen, daß überhaupt keine Mikroben während einer Operation auf das Operationsfeld gelangen können. Es ist dies die ideale Chirurgie und das Ziel aller modernen Chirurgen und aller modernen Kliniken.

„Antisepsis": Haben sich Mikroben auf einer Wundfläche angesammelt, z. B. bei offenen Verletzungen, oder weil der Chirurg nicht sauber (steril) vorgegangen war, so sucht man die eingewanderten Mikroben mit Chemikalien zu töten

oder unschädlich zu machen: Sublimat, Karbolsäure, Jodoform . . . Allerdings greifen diese Chemikalien auch die Gewebe des Kranken an.

„Sepsis": Eine breite, offene oder geschlossene Wundfläche ist massenhaft von vollvirulenten Mikroben überschwemmt, die drohen, ins Blut des Kranken einzudringen (Wundfieber) . . .

Schon allein die Einrichtung und die Gesamtkonzeption des Operationszimmers von Dr. Grechen war für die damalige Zeit - ungefähr gegen 1901 - ein Wagnis und staunenswert.

Jedenfalls war er auch der erste Arzt in Luxemburg, der den Wert und den Segen der Asepsis pekuniär ausnutzen wollte.

Das Operationszimmer von Dr. Grechen durfte nur betreten werden von Personen, die ganz saubere Kleidung trugen. Vor dem Operationszimmer war ein Raum, in welchem man sich waschen, baden und vollständig umkleiden mußte, um Zutritt zum Operationszimmer erhalten zu können. Personen mit gewöhnlichen Straßenkleidern war der Eintritt ins Operationszimmer untersagt. Das Desinfektionszimmer des operierenden Arztes und der Assistenten war vom Operationszimmer ganz getrennt.

Nach jeder Operation wurde das Operationszimmer gelüftet und womöglich während längerer Zeit den Sonnenstrahlen zugänglich gemacht. Dr. Grechen hielt sehr viel auf die desinfizierende Kraft der Sonnenstrahlen. Dann wurde das gesamte Zimmer und alle Möbel mit einer leichten Sublimatlösung abgewaschen. Es durfte immer nur abgekochtes Wasser verwendet werden, sowohl für die Reinigung der Hände als für die Herstellung der desinfizierenden Lösungen.

Doktor Grechen hielt selbst der Schwesternschaft jede zweite Woche einen Vortrag über Asepsis, Antisepsis, Krankenpflege und allgemeine Sauberkeit. Er liebte es überhaupt, den Herrn Professor zu spielen. Bei dieser Gelegenheit kontrollierte er selbst bei jeder Schwester die Sauberkeit der Fingernägel. Er setzte es auch durch, daß den Schwestern, die im Operationszimmer zu tun hatten, von den Schwestern Obrigkeiten erlaubt wurde, weiße, sterile Kleider und sterile Unterwäsche anzulegen, bevor sie das Operationszimmer betraten.

Das Wasser, welches die Arzte und die Schwesternschaft vor der Operation benutzten, um ihre Hände zu reinigen, mußte immer abgekochtes Wasser sein, kein erwärmtes Leitungswasser.

Er benutzte zu meiner Zeit keinen Trockenautoklav, um die Tücher, Mäntel und Tupfer zu sterilisieren, die während einer Operation benutzt wurden. Er traute diesen Apparaten nicht und ließ daher vor jeder Operation alle Tupfer, Mäntel, Operationstücher usw. auskochen, was ihm sicherer erschien, so daß bei ihm, während einer Operation, nur nasse, feuchtkalte Tupfer, Tücher und Mäntel benutzt wurden, was natürlich nicht sehr angenehm war, weder für die Ärzte noch für die Kranken.

Er traute auch der Seide und den Catgutfäden nicht, die bei einer Operation benutzt wurden und im Handel fix und fertig zu kaufen waren. Catgut, das nicht ausgekocht werden konnte, gebrauchte er prinzipiell nie, weil er immer an seiner Sterilität zweifelte und dasselbe nicht für keimfrei hielt. Er ließ sich regelmäßig größere Quanta Seide aus England kommen: dicke, sogar sehr dicke Fäden zum Unterbinden der Gefäße. Die Sterilisierung der Seidenfäden kontrollierte er

selbst. Einer eigens geschulten Schwester war das Sterilisieren der Seidenfäden anvertraut und ans Herz gelegt worden.

Er benutzte für die Hautnaht solch starke Fäden, daß dieselben in England eigens für ihn hergestellt werden mußten.

Seine herkulische Muskelkraft und seine Ungeschicklichkeit zerrissen alle Seidenfäden, die nicht ganz stark waren. Wenn aus England eine größere Menge von Seidenfäden eintraf, wurde die ganze Sendung fünf Stunden lang gekocht. Nach ihrer Erkaltung wurde sie sorgsam zugedeckt und in einer starken Sublimatlösung aufbewahrt. Dort blieben sie liegen, bis Dr. Grechen selbst, mit Hilfe einer ausgekochten Pinzette, dieselben herausfischte.

Die Instrumente wurden immer ausgekocht, nie trocken sterilisiert. Er traute überhaupt keinem Trockensterilisator.

Eine so sorgsame Sterilisierung, eine so sichere Asepsis aller Gegenstände, die während einer Operation verwendet wurden, konnte wirklich nicht übertroffen werden. Ich fragte ihn einmal im Spaß, wann die Zeit kommen würde, wo sowohl der Operateur und die Assistenten vor einer Operation abgekocht würden, um sie ganz sicher steril zu machen.

Wie gesagt, das Operationszimmer von Dr. Grechen, die Hauptursache meines Eintrittes in seinen Arbeitskreis, war groß, in allen Hinsichten perfekt, praktisch angelegt, mit allen Schikanen der damaligen erforderlichen Gebrauchsgegenstände versehen. Es war für seine Zeit das Musterbeispiel eines aseptischen, modernen Operationsraumes.

Absichtlich war es im obersten Stockwerk des Hauses angebracht, wo weder Mikroben noch Bazillen sich aufzuhalten pflegen.

* * *

Im Juli 1906 trennte ich mich von Dr. Grechen, um meine eigenen Wege gehen zu können.

Eine seelische, geistige Harmonie hatte eigentlich, während unserer Zusammenarbeit, nie richtig bestanden. Dr. Grechen fürchtete, da ich ihm nicht immer alles guthalten konnte, ich möchte die Oberhand gewinnen wollen.

Dazu kam noch, daß damals im Betrieb von Dr. Grechen fast nur einfache, wenig interessante Schulfälle, frei von allen technischen Schwierigkeiten, operiert wurden. Gynäkologische Interventionen fehlten fast ganz. Dr. Grechen wollte vor allem jeden Mißerfolg vermeiden. Er wurde zum Kunktator.

Offen gestanden wurde mir die Trennung nicht schwer, weil ich im Betrieb von Dr. Grechen nicht gefunden hatte, was ich zu finden gehofft hatte: die geistige Harmonie einer wissenschaftlichen Zusammenarbeit.

Und doch wußte ich, als ich von Dr. Grechen fortging, daß ich in Zukunft, nach der Trennung von ihm, beim selbstständigen Gehen mit Schwierigkeiten aller Art zu kämpfen hätte.

Ich bekam Angst vor dem, was noch kommen sollte, Angst vor mir selber, vor meiner Nacktheit.

Es blieb mir allerdings in der Schublade noch mein Stempel als „praktischer Arzt von Ulflingen". Weshalb nicht einfach nach Ulflingen gehen, anstatt in Luxemburg eine neue, unsichere Arbeitsstätte erkämpfen zu wollen? Aber dann hätte ich mein liebgewonnenes Skalpell begraben müssen.

Nur wer einmal am Zauberbrunnen einer chirurgischen Betätigung genascht und die himmlische Befriedigung nach dem guten Verlauf einer schwierigen Operation genossen hat, wird nie mehr von dieser wunderschönen chirurgischen Kunst ablassen können.

Ein richtiger Chirurg ist an sein Skalpell gebunden, nicht am Geld, das er durch sein Skalpell gewinnen kann.

Die Schwesternschaft vom Franziskanerinnenorden, bei welcher ich vorsprach, stellte mir daraufhin das große Eckhaus am Fischmarkt, mit dem hohen, spitzen Schieferdach, gegenüber der heutigen St. François-Klinik zur Verfügung, damit ich dasselbe zur modernen chirurgischen Klinik umändern solle.

Als ich dasselbe besichtigte, um mir einen Überblick über die inneren Verhältnisse der mir angebotenen Gebäulichkeiten zu verschaffen, wurde es mir in diesem alten, ramponierten Doppelhaus doch etwas schwül und unheimlich ums Herz.

Der Häuserkomplex an des Fischmarkts Ecke, der mir überlassen wurde, ward von zwei alten, zusammenstoßenden Häusern gebildet. Im ersten Haus, im Eckhaus, das die Schwesternschaft bereits früher erworben hatte, befand sich im Untergeschoß eine Buchdruckerei, im Erdgeschoß eine Wirtschaft, auf dem

ersten Stock hatte die naturwissenschaftliche Gesellschaft Fauna zwei große Zimmer belegt. Im zweiten Stock wohnte die Familie Nilles.

Das zweite Haus, das am Fischmarkt lag, aber mit dem Eckhaus in enger, sogar in offener Verbindung stand, war Eigentum der Witwe Hanno. In diesem Haus wohnte außer Frau Hanno, die das Erdgeschoß und teilweise den ersten Stock innehatte, die Familie Jourdain und zwei Näherinnen, deren Namen mir entfallen ist.

Frau Hanno starb nach kurzer Zeit und schenkte testamentarisch ihr Haus der Schwesternschaft, so daß diese jetzt Eigentümerin wurde von den zwei aneinanderstoßenden Häusern, das heißt von den Gebäulichkeiten, welche die heutige Klinik St. Joseph ausmachen.

Aus diesem Wirrwarr von zusammengeschachtelten, alten Wohnräumen sollte ich nun eine moderne Klinik hervorzaubern.

Wollte ich nicht meine Begeisterungen für die chirurgische Kunst aufgeben, mußte ich mich wohl oder übel durch diesen düsteren Urwald durchschlagen, um mir eine Arbeitsstelle mühsam zu erkämpfen.

Es hieß hier: „Vogel friß, oder stirb" …

Die Beseitigung der Buchdruckerei und der Bierwirtschaft, die von den drei Damen Nikolas geführt wurde, erlaubte mir, nach langem Kampfe, im Erdgeschoß ein kleines Operationszimmer mit Gasbeleuchtung, da hier noch jeder elektrische Strom fehlte, und zugleich sechs Krankenzimmer einzurichten.

Der Anfang war hiermit gemacht. Ich hatte gewonnen.

Im Verlauf von 5 bis 6 Jahren gewann ich immer mehr Raum und Platz in der Klinik St. Joseph. Es gelang mir einen Mieter nach dem anderen hinauszubefördern, so daß ich nach und nach immer weitere Krankenzimmer einrichten und mehr Kranke annehmen konnte.

Neue Treppen und Gänge wurden, oder vielmehr mußten angelegt, architektonische Veränderungen vorgenommen werden. Nach vier Jahren wurde auch ein neues Operationszimmer, mit anstoßendem Reinigungszimmer, schön, groß und bequem auf dem ersten Stock eingerichtet. Späterhin kamen noch ein Lift, ein Laboratorium und ein Röntgenzimmer hinzu, so daß sich die Klinik von Jahr zu Jahr verbesserte, modernisierte, bis zu guter Letzt nichts Wesentliches mehr fehlte.

Öfters mußte meine eigene Börse herhalten, wohingegen eine Verwandte von mir, Fräulein Daleiden von Vianden, für die Kosten des Aufbaues und der Einrichtung des neuen Operationszimmers aufkam. Fräulein Daleiden stellte nur die Bedingung, daß in Zukunft die Kranken aus dem Armenbüro von Vianden, die sich einer Operation unterziehen mußten, kostenlos in dem neuen Operationszimmer operiert werden konnten. Ich kam natürlich gleich dem Wunsch von Fräulein Daleiden nach und meldete dies an die Stadtverwaltung von Vianden. Bis jetzt wurden zwei Kranke, die das Armenbüro von Vianden der Klinik St. Joseph zu einer Operation geschickt hatte, in der Klinik St. Joseph kostenlos operiert.

* * *

Wir waren anfangs zu vier, um den chirurgischen Betrieb in der Klinik St. Joseph zu meistern: zu vier, die immer streng und fest zusammenhielten, selbst

in den primitivsten Anfangsverhältnissen: Dr. Eugen Bricher, Schwester Genoveva, Masseur Anton Juncker und ich.

Das Herz läuft mir über, wenn ich an die drei treuen Seelen zurückdenke, die mir damals durch dick und dünn zur Hand gingen, damals, als ich noch sehr hilfsbedürftig war. Alle drei standen mir zur Seite, um mir zu helfen, das Unternehmen hochzubringen, in das ich mich in meinem jugendlichen Eifer gewagt hatte.

Es sei mir gestattet, alte Erinnerungen hier wachzurufen und besonders jene festzuhalten, welche die kostbare Hilfe meiner damaligen Mitarbeitern beschreiben und von der Hoheit ihres Menschentums und ihres Charakters Zeugnis ablegen. Sie arbeiteten nicht für das schäbige Stück Geld, das ich ihnen ausbezahlte, wenn ich bei Kasse war, sie arbeiteten für ein Ideal; sie arbeiteten, weil sie Freude an der Arbeit fanden, sie arbeiteten vor allem für die Erhabenheit der chirurgischen Kunst.

Dr. Eugen Bricher war mir jahrelang ein ausgezeichneter Assistent, der mit unglaublicher Geschwindigkeit und Sicherheit während der Operation dem Operateur entgegenkam. Er arbeitete mit drei Händen zugleich, trotzdem er nur zwei Hände hatte, und legte stets das richtige Instrument an die richtige Stelle und zur richtigen Zeit, ohne je vom Operateur einen Wink oder einen Befehl abzuwarten.

Er hatte einmal mit mir gewettet, daß er bei einer Bruchoperation mit einem einzigen Tupfer auskäme. Er gewann die Wette. Nachdem er den Tupfer zur Blutstillung des Hautschnittes und zur Isolierung des Bruchsackes benutzt hatte, faltete er denselben so, daß die blutbefleckten Stellen nach innen verlegt und überdeckt wurden, wodurch die hellen, unbefleckten Stellen des Tupfers nach außen zu liegen kamen. Diese äußere, noch ungebrauchte blanke Tupferfläche wurde dann auf die geschlossene Wundnaht ausgebreitet und mit Heftpflasterstreifen festgehalten.

Dr. Bricher schrieb prinzipiell nie eine Rechnung, weder für einen Privatkranken noch für einen Kassen- oder Unfallkranken. Da es mir aber wider den Strich ging, daß er, auf diese Art und Weise, nie von den Krankenkassen oder von den sozialen Versicherungen für eine Assistenz bei der Operation honoriert wurde, hielt ich darauf, daß die Leitung der Krankenkasse und die Direktion der Unfallversicherungsgenossenschaft mir die Befugnis gaben, das Honorar von Dr. Bricher mit meiner eigenen Honorarforderung einzukassieren. Am Ende eines Trimesters überreichte ich dann meinem Assistenten einen geschlossenen Umschlag, in welchem ich ihm, mit einer übersichtlichen Aufstellung, sein Honorar, sowohl vom Kassenpatienten als vom Privatkranken ausbezahlte. Ich legte absichtlich einmal zehn Franken zu viel hinein. Ich war nämlich neugierig zu erfahren, nach welchem Zeitraum der geschlossene Geldumschlag von Dr. Bricher geöffnet würde. Nach fünf Monaten kamen wir zusammen, um eine dringende Operation vorzunehmen: nach fünf Monaten! Dr. Bricher überreichte mir bei dieser Gelegenheit noch vor der Operation zehn Franken und sagte: „Weißt du, von Komptabilität verstehst du nicht viel. Bei deiner Auszahlung vom so und sovielten hast du mir zehn Franken zu viel ausbezahlt". „Mein lieber Freund", sagte ich ihm, „ich hatte dir absichtlich zehn Franken zu viel hineingelegt; ich wollte nur wissen, wann du den geschlossenen Umschlag öffnen

würdest. Daß du mir die überzähligen zehn Franken, gleich nach der Öffnung des geschlossenen Umschlags zurückgeben würdest, daran zweifelte ich nie". Er war gerührt für das Vertrauen, das ich in ihn setzte. Er gab mir die Hand und sagte: „Freund, ich danke dir." Ich erwiderte. „Es ist aber unverzeihlich von deiner Seite, daß du einen Umschlag mit so vielem Geld während fünf Monaten unbenutzt auf deinem Schreibtisch liegen läßt".

Dr. Bricher hatte eine Zeitlang einen längeren Briefwechsel mit dem französischen Schriftsteller René Bazin, der ein Buch geschrieben hatte „La terre qui meurt", das Bricher gewaltig interessierte, an welchem er aber an mehreren Stellen etwas auszusetzen fand. - Einige Monate nach dem Erscheinen seines Buches, hielt René Bazin eine Konferenz in Luxemburg. Nach der Konferenz wollte der Schriftsteller den Arzt Dr. Bricher - Monsieur Brischet, wie er sagte - persönlich kennenlernen, und er fragte Herrn Professor Jacques Meyers, ob er ihm Dr. Bricher nicht vorstellen könne. - Bricher war bei der Konferenz zugegen, und er hatte auch vor, nach derselben Herrn R. Bazin seine Aufwartung zu machen. Als er aber die vielen hohen Herren sah, die sich nach der Konferenz an den gefeierten Schriftsteller herandrängten und um ihn herum scharwenzelten, verlor er den Mut, sich an Herrn R. Bazin heranzupirschen, und zog sich bescheiden zurück.

Er verlor seine Mutter, als er noch ganz jung war. Eine alte Magd, die Marei, kümmerte sich um den kleinen mutterlosen Jungen und führte dem verwitweten alten Herrn Bricher den Haushalt. Gegen 1911 starb die Marei, und Dr. Bricher setzte uns von ihrem Tode in Kenntnis. Da wir wußten, daß er der Verstorbenen sehr zugetan war, sagten wir ihm, wir möchten uns an ihrem Begräbnis beteiligen. „Es ist mir ganz angenehm, daß ihr beim Begräbnis der Marei zugegen sein wollt", sagte er uns, aber wenn ihr kommt zu ihrer Ehre, müßt ihr im Gehrock und im Zylinderhut sein."

Dr. Bricher starb am 17. Dezember 1937, im Alter von 62 Jahren. Die letzten Jahre seines Lebens mußte ich leider auf seine kostbare Hilfe verzichten, da seine Urteilsfähigkeit gelitten hatte. Ich mußte ihn zu guter Letzt in ein Altersheim bringen lassen, wo er glücklicherweise bald starb.

Während fast 20 Jahren stand er mir treu und redlich zur Seite.

Er war ein höchst intelligenter, geistig hoch begabter, nobler Mensch.

Nur als ungebundener, verwilderter Junggeselle, vergeudete er sein Talent und sein Leben, ohne sie richtig zu verwerten.

Mit 23 Jahren erhielt er den Doktortitel, mit dem er leider nichts anzufangen wußte, denn als ewiger Bohemien verstand er es leider nicht, demselben Ehre anzutun.

Ne le plaignez pas trop
a vécu sans [pactes
libre dans sa pensée autant que dans [ses actes
(Cyrano)

Schwester Genoveva (geborene Suzanna Hilger, 1926 zu Itzig gestorben im Alter von 65 Jahren) kam vom Bauer her. Das bezeugte schon ihre gedrungene, kräftige Bauerngestalt. In ihrer äußeren Erscheinung blieb sie immer eine knotige Bauernfrau, welcher man eine Schwesterntracht aufgedrängt hatte.

Ich glaube in meinem Leben nie eine Person angetroffen zu haben, die mir so gut gesinnt gewesen wäre wie Schwester Genoveva. Ich war ihr Schutzbefohlener; sie wäre für mich durchs Feuer gegangen. Sie suchte mir jeden Wunsch zu erfüllen, den sie mir von den Augen ablesen konnte. Dabei arbeitete oder vielmehr schuftete sie von morgens bis abends; sie scheute nicht vor der gröbsten Arbeit zurück.

Aus der werdenden Klinik St. Joseph sollte eine Musterklinik entstehen, das war ihr Stolz.

Die Besorgung des Operationszimmers, mit allem was dran hing, war ihre Hauptbeschäftigung. Sie bereitete die Kranken vor, die operiert werden sollten, wusch sie, badete sie, kleidete sie um und suchte ihre Seelenstimmung so zu beeinflussen, daß bei ihnen jede Angst vor dem operativen Eingriff verschwand.

Gewöhnlich besorgte sie die Narkose bei den weiblichen Kranken. Dies war allerdings ihre schwache Seite, aber ich wollte ihr den Posten einer Narkoseleiterin nicht entziehen, um ihr nicht wehtun zu müssen und sie zu kränken. Es hätte sie zu sehr geschmerzt, wenn sie je an meinem vollen Vertrauen gegen sie hätte zweifeln müssen.

Jeden Tag reinigte sie die benutzten Instrumente, säuberte das Operationszimmer in allen Einzelheiten, wobei sie das Aufputzen der Krankenzimmer und die Sauberhaltung der Kranken nicht vergaß.

War ein Schwerkranker in der Klinik, oder war ein Patient durch die Operation arg mitgenommen, so verbrachte sie die ganze Nacht an seinem Bett, um am andern Morgen wieder auf ihrem Posten zu sein. Hatte ein Schwerkranker sich erholt, so strahlte bei der morgendlichen Arztvisite ihr Gesicht vor lauter Glück und Freude.

Ihr größter Verdruß war es, wenn ein Kranker wegen Platzmangels nicht aufgenommen werden konnte. Nicht selten brachte sie dann zwei Leichtkranke in einem Bett zusammen, bis ein Bett frei wurde. Öfters stellte sie Hilfsbetten in den Gängen auf.

Wenn wir bauliche Veränderungen in der Klinik vornehmen mußten, was natürlich in den ersten Jahren öfters geschah, trug sie noch abends spät die überfälligen Stein- und Mörtelmassen selbst aus dem Haus, damit am andern Tage die Arbeiter gleich mit einer nutzbringenden Arbeit beginnen konnten.

Öfters wollte die Obrigkeit der Schwesternschaft ihr eine Hilfsschwester beigeben. Sie schlug die angebotene Hilfe anfangs immer ab. Erst nach einigen Jahren mußte sie, als die Arbeit sich immer mehr anhäufte, recht ungern eine Assistentin annehmen. Allerdings bekam diese Beihilfe kein gutes Wort von ihr. Schwester Genoveva betrachtete sie immer als einen lästigen Eindringling und behandelte sie auch dementsprechend. Sie fühlte sich allein berufen und befähigt, die Oberleitung der Klinik zu übernehmen.

Schwester Genoveva begleitete mich immer, morgens und abends, bei allen Krankenbesuchen. In der linken Hand trug sie dann einen großen Verbandskasten aus Blech. In der rechten Hand hielt sie, zur Zeit wo noch keine elektrische Beleuchtung in der Klinik war, eine gewöhnliche Petroleumlampe mit Seitenschirm und starkem Lichtbrenner. Es war dies noch immer die beste Art und Weise, um die Kranken, von Bett zu Bett, bei eingetretener Dunkelheit, gut beleuchten zu können.

Eines Tages kam ich morgens in die Klinik und fragte Schwester Genoveva, ob eine bestimmte Kranke bereits abgereist sei, so wie es tags vorher beschlossen worden war. „Nein", sagte mir Schwester Genoveva, „die Kranke so und so ist noch hier. Ich habe sie nicht fortgehen lassen, da sie ihre Rechnung noch nicht bezahlt hat. Ich weiß, daß sie das Geld in der Tasche hat, aber sie will es nicht herausrücken. Sie geht nicht fort, bevor Sie Ihr Geld erhalten haben."

So kam es, daß durch das energische Eingreifen von Schwester Genoveva meine Honorarforderung an Frau so und so vollständig beglichen wurde.

Zu den Befugnissen von Schwester Genoveva gehörte, daß sie meine persönliche Einkassiererin war und daß ich ihr erlaubt hatte, je nach Fall und pekuniären Verhältnissen des Patienten, bei der Quittierung meiner Honorarforderungen, die alle durch ihre Hand gingen, dieselben nach ihrem Gutdünken entweder zu erhöhen oder herabzusetzen.

Öfters wurden meine Rechnungen von Schwester Genoveva erhöht, selten herabgesetzt. Sie fand, daß dieselben in vielen Fällen viel zu bescheiden waren.

Das war Schwester Genoveva: eine tapfere, energische, grundehrliche Frau!

Anton Juncker! -- Er kam aus dem hohen Norden. Sein Vater war Schrankenwärter und wohnte in einem Häuschen zwischen Ulflingen und Maulusmühle. Ein kräftiger, gesunder Bursche, mit ruhigen, regelmäßigen Gesichtszügen, die auf ein gut equilibriertes Innenleben hinwiesen. Kein Schwätzer, diskret und bescheiden. Nie wäre es ihm eingefallen, sich aufzudrängen. Ein Mann.

Jahrelang diente er als Soldat in der Freiwilligenkompagnie, wo der Militärarzt Dr. Alesch ihn als Pfleger in die Krankenabteilung der Kaserne eingestellt und ihm die ersten Prinzipien der Krankenbehandlung beigebracht hatte.

Nach dem Austritt aus der Kaserne beschäftigte er sich als Masseur und Krankenpfleger im sogenannten „Kreuzgang“ am Fischmarkt. Besonders betreute er die Nevropathen von Dr. Grechen.

Als ich ihn bat, mein Mitarbeiter in der neugegründeten chirurgischen Klinik vom St. Joseph-Krankenhaus zu werden, griff er mit beiden Händen zu. „Da kommen zwé E’slecker zesummen", sagte er mir. Er wurde in der Klinik St. Joseph als Narkotiseur eingestellt. Ich wußte nämlich, daß er sich recht gut bei der Allgemeinnarkose zurechtfand.

Wir sehen heute in jeder modern eingerichteten chirurgischen Klinik kunstreich gebaute Narkosenapparate, denen die Narkoseleitung mehr oder weniger ganz überlassen werden kann und die angeblich automatisch jeden Kranken, der narkotisiert werden muß, vor jeder Gefahr schützen die sich, durch irgendwelche Störung, während der Operation einstellen könnte.

Daß heute kein moderner Chirurg auf einen automatisch und gleichsam selbständig denkenden und überlegenden Narkoseapparat verzichten will, oder vielmehr nicht mehr verzichten darf, trotzdem diese Apparate recht teuer sind, ist der beste Beweis, daß das Narkotisieren mit Hilfe einer einfachen Maske, sei es die Ombrédannsche Äthermaske, oder die einfache handliche Chloroformdrahtmaske, noch immer eine heikle Sache darstellt, die nur recht wenige Arzte oder Krankenpfleger in voller Sicherheit beherrschen und richtig ausüben können.

Der mechanische Narkosenapparat hat den Narkotiseur wie auch die Narkosemaske verdrängt, was allerdings bei einem Ungeübten leicht gefährlich werden kann.

Wir haben heute praktisch keinen Narkotiseur mehr. Ob das ein Fortschritt in der chirurgischen Technik ist, möchte ich bezweifeln.

Offen gesagt: Müßte ich mich heute, bei meinen 87 Jahren, noch einer Allgemeinnarkose unterziehen und hätte ich zu wählen zwischen dem modernen, mechanischen Narkosenapparat und der einfachen Narkosemaske von Anton Juncker, insofern Juncker noch heute leben würde, so würde ich nicht zögern, der Maske von Juncker den Vorzug zu geben. Vorausgesetzt natürlich, daß Juncker selbst dieselbe auf mein Gesicht legen würde. Der mechanische Narkoseapparat wird immer eine seelenlose Maschine bleiben, während bei der Narkosemaske der Geist des Narkotiseurs mit dem langsam schwindenden Geist des Kranken stets in inniger Berührung bleibt und ihn beobachten und führen kann.

Ein Mann wie Anton Juncker fehlt uns; es fehlt uns sein kritisch beobachtender und kritisch urteilender, vorahnender Geist. Bis jetzt wurde er noch nicht vollwertig ersetzt. Der Narkosenapparat, der Roboter hat gesiegt, weil der zuverlässige Narkotiseur verschwunden ist.

Vor ca. 25 Jahren sollte ich einen bekannten Arzt operieren Die Narkose war soweit, daß die Operation beginnen konnte.

Auf einmal stand Juncker, mit der Chloroformmaske in der Hand, auf. Sein Blick war ernst. Er legte die Maske beiseite und gab mir zu verstehen, mit dem Hautschnitt zu warten. Gespannt, gleichsam erwartungsvoll blickte er den Kranken an. Plötzlich trat, einem Blitzschlag gleich, ein Totalkollaps beim Patienten ein. Juncker blieb ganz ruhig. Kein Zeichen von Aufregung war bei ihm bemerkbar. Er löste rasch die Hände des Kranken und machte während ca. zwei Minuten recht kräftige, ruhige und weitgreifende, künstliche Atembewegungen. Ich wollte eingreifen und ihm helfen. Er gab mir zu verstehen, daß ich mich ruhig verhalten solle.

Kurze Zeit darauf atmete der Kranke. Junker sagte mir: „Doktor, Sie können anfangen". Der Schrecken war mir so in die Glieder gefahren, daß ich vorschlug, die ganze Operation auszusetzen und zu einer lokalen Anästhesie zu greifen. Junker sagte mir: „Sie können ruhig beginnen. Ich garantiere Ihnen, daß jetzt alle Gefahr vorüber ist". Tatsächlich verlief die Operation ohne jede Störung, und der Herr Kollege lebt noch heute.

Ich fragte Junker nach der Operation, woran er erkannt hätte, daß ein Kollaps zu erwarten war, besonders da die Reflexe der Pupillen nichts Besonderes aufzuweisen hatten. Ich erhielt zur Antwort: „Das weiß ich selbst nicht. Ich hatte des Gefühl, aber das sichere Gefühl, daß ein Kollaps kommen würde, aber weshalb, das weiß ich wirklich nicht. Die Augen, die Nase, das ganze Gesicht des Kranken gefiel mir nicht. Es war mir wie vor einem „Gewitter". - Den Ausdruck „es war mir wie vor einem Gewitter" konnte ich nie vergessen. - Weshalb er glaubte, daß keine Narkosenstörung mehr eintreten könne, das hatte ich vergessen, ihn zu fragen.

Hätte ein Narkosenapparat, mit all seinen Schikanen, seinen Druckknüpfen und seinen Umschaltungen dieses Gewitter vorahnen können? - Ich glaube nicht.

Junker benutzte gewöhnlich die leichte, süßliche Chloroformnarkose. Er haßte die Aethermaske, die ihm zu brutal war.

Er spielte mit seiner kleinen Chloroformmaske und seinem Tropfenzähler wie ein Violinkünstler auf seiner Geige. Dabei verbrauchte er äußerst wenig Chloroform. So wie der Geiger, durch sein Talent, alle Tonmodulationen aus seinem Instrument hervorzaubern kann, so begleitete Junker auf seiner kleinen Maske, ohne je einen falschen Chloroformakkord abzugeben, alle Seelenphasen, durch welche der Kranke, bald in kurzem, tänzelndem Tempo, bald in vollem Galopp gehen muß, um schließlich ruhig und sicher in das Schlummerstadium zu landen, das dem Operateur erlaubt den Hautschnitt zu machen.

Es fiel mir auf, daß Junker öfters die Maske über das Gesicht des schlafenden Kranken hinweggleiten ließ, ohne das Gesicht selbst mit der Maske zu berühren, jedoch ohne eine spärliche Chloroformabgabe einzustellen. Er erklärte mir, daß durch dieses Verfahren die Chloroformeinatmung besser dosiert und das Einatmen eines Gemisches von Luft und Chloroform viel leichter geregelt werden könne.

Daß ich Jahrzehnte lang in aller Gemütsruhe operieren konnte, ohne mich um den Narkosenbefund des Kranken kümmern zu müssen, das verdanke ich vor allem meinem getreuen, zuverlässigen Narkosenkünstler A Junker, der leider allzu früh gestorben ist.

So zogen wir zu vier hinaus, Juli 1906, um aus dem Karawanserail an der Fischmarktecke gradatim und stückweise eine moderne Klinik zu machen: Dr. Bricher, Schwester Genoveva, Masseur Junker und ich. Wir glichen den vier Aymonkindern, die der Sage nach, alle zusammen dem Pferd Bayard auf den Rücken geklettert waren, um in die Welt zu fahren und Eroberungen zu machen, so schwer erschien mir anfangs unsere Aufgabe.

Alle vier hielten wir jahrelang fest zusammen und zogen zusammen am richtigen Strang, bis wir das Ziel erreicht hatten.

Und wir erreichten es, allerdings nicht an einem Tag, wohl aber während eines Zeitraumes von circa 6-8 Jahren.

Jeden Tag griffen wir herzhaft zu, keiner drückte sich, keiner fehlte beim Appell, nicht einmal Dr. E. Bricher, der rastlose, heimatlose und unbeschwerte Bohemien, der sein Geld monatelang auf der offenen Tischplatte liegen ließ, um dann wieder in der Klinik die Oden von Horaz oder eine Seite aus dem Cyrano de Bergerac, den er vom Anfang bis zum Ende auswendig wußte, zu deklamieren, während ich mein Skalpell spielen ließ.

Die sechs Krankenzimmer, die uns anfangs von den schwesterlichen Obrigkeiten gnädigst überlassen worden waren, wohl zu dem Zweck, daß wir doch endlich ruhig sein sollten, so wie man ungeduldige, kleine Kinder mit einem rasselnden Spielzeug zu beschäftigen sucht, genügten uns schon nach kurzer Zeit nicht mehr. Die Schwesternschaft glaubte wahrhaftig nicht an die glorreiche Zukunft der modernen Chirurgie, an die Asepsis. Herr Architekt Schönberg wurde herbeigerufen um neue Zimmer beizubauen, alte Zimmer umzuändern, weitere Gänge und Treppen sowie Abortröhren anzulegen usw. Es war dies eine Arbeit, die, allerdings mit Pausen, jahrelang dauerte und öfters dem Architekten und dem Unternehmer Michels viel Kopfzerbrechen verursachte. Ein alter, planloser Bau mußte zu einer praktischen, modernen Klinik umgestaltet werden. Leicht war es nicht. Und möglichst wenig Geld durfte ausgegeben werden. Und

während dieses komplizierten und manchmal gefährlichen Umbaues, durfte der klinische Betrieb nicht unterbrochen werden.

Neben Herrn Architekt Schönberg wurde späterhin noch Herr Architekt J. Nouveau zu Rate gezogen und weiter ein deutscher, kenntnisreicher Baumeister, dessen Namen mir entfallen ist und der einen schönen Gesamtplan der fertigen Klinik ausgearbeitet hatte. Schließlich, nach vielen mühsamen und komplizierten Veränderungen, Neubauten und Umbauten, kam die jetzige Klinik St. Joseph zustande, die allerdings kein einheitliches, imposantes Ganzes bildet, aber doch manche praktischen und poetischen Seiten aufzuweisen hat, besonders dadurch, daß sie eben durch das Fehlen eines zentralen Zusammenschlusses in eine Mehrzahl von gesonderten Abteilungen zerfällt, wovon jede einzelne Abteilung von den anderen unabhängig bleibt und gleichsam ihr eigenes Leben für sich leben kann. Sie gleicht einem Städtchen, das von verschiedenen, voneinander getrennten Vierteln gebildet wird.

Sie verfügt zur Zeit über achtzig Krankenbetten.

Einen besonderen Reiz der Klinik verdanken wir ihrer Lage oberhalb des historischen Bockfelsens. — Die Krankenzimmer, die nach hinten liegen, haben eine wirklich wunderbare Aussicht über die Vorstädte Pfaffental, Clausen und Neudorf, die zu ihren Füßen liegen, sowie über die Schloßbrücke, bis zu den „drei Eicheln“ hinauf. Diese Aussicht erinnert an den Ausdruck von B. Weber, der einem Fremden den «chemin de la corniche» zeigte und dabei sagte: «Contemplez ce beau panorama que nous avons devant nous: c’est que nous nous trouvons ici sur le plus beau balcon de l’Europe.»

Ich würde es mir übelnehmen, wenn ich bei dieser Gelegenheit nicht an die Künstlerin Schwester Marianne erinnern würde. Sie stammte aus einer Künstlerfamilie, denn sie ist eine geborene Heldenstein.

Sie war der künstlerische Schutzgeist der Klinik, als dieselbe eingerichtet wurde, in der Hinsicht, daß sie mit einem unfehlbar sicheren Geschmack den Ton und die Nuance bestimmte, mit welcher das Mauerwerk der Gänge, der Kapelle, der verschiedenen Krankenzimmer gestrichen werden sollte. Harmonische, farbenfreudige und farbenrichtige Wandbekleidungen, mit verschiedenen, von ihr selbst künstlerisch hergestellten Kopien von berühmten Gemälden, die in den Gängen der Klinik aufgehängt wurden, zauberte sie mit ihrem angeborenen, heldensteinischen Künstlertalent hervor und gab der ganzen Klinik einen recht vornehmen Ausdruck.

Anfang Juli 1944 wurde die Klinik von den Deutschen für Kranke geschlossen. Sie wollten in der Klinik St. Joseph eine Sammelstelle für Infektionskrankheiten errichten. Alle Kranken, sogar fast alle Schwestem, mußten die Klinik verlassen. Das Operationszimmer wurde geschlossen, und den Ärzten wurde jedweder operative Eingriff in der Klinik verboten. Die ganze Klinik wurde für die Aufnahme von Infektionskranken eingerichtet und vorbereitet. Am 1. September 1944 sollte die Infektionsstation feierlich eingeweiht und eröffnet werden. Das schnelle Vorrücken der Amerikaner verschob jedoch die geplante Eröffnung in weite Ferne.

Eine gute, sogar eine sehr gute Änderung nahmen die Deutschen in der Klinik St. Joseph vor, als sie die Absicht hatten dieselbe als Infektionszentrale

einzurichten. Sie wollten eine bequeme Treppe haben um bei Gefahr die Kranken in den sicheren Keller transportieren zu können. Die uralte, schmale, aus dem Felsen gehauene Treppe vom Erdgeschoß zum Keller war zu eng, unbequem, kaum brauchbar. Die Deutschen legten eine neue, breite Kellertreppe an, wodurch die alte Treppe sehr vorteilhaft ersetzt wurde. Es war dies eine kostspielige, lang dauernde, sehr schwierige, aber in Wirklichkeit sehr nützliche Arbeit von den Deutschen, welche zur Verbesserung und Bequemlichkeit der ganzen Hauseinrichtung viel beigetragen hat. Der Krieg 1940-1944 hat durch diese neue Kellertreppe die Klinik verbessert und ihre Wohnlichkeit erhöht. Und dies alles, ohne daß die Schwesternobrigkeiten einen Groschen zahlen mußten.

* * *

Die Klinik St. Joseph, wenigstens ein Teil derselben, mußte früher, vielleicht vor Jahrhunderten, sicherlich von einer besseren, möglicherweise von einer aristokratischen Familie bewohnt worden sein. Das bezeugt schon nicht allein die monumental wirkende, mit einem Wappen verzierte Steineinkleidung der Eingangstür, sondern auch den schönen Louis XV Kamin aus Stein im jetzigen Kontorzimmer mit den passenden Verzierungen, die über dem Kamin in die Höhe steigen und bis zur Decke reichen. Auch der gefällige, runde Turm an der Hinterseite der Klinik, in welchem früher eine spiralförmige Steintreppe untergebracht war, die von mir gerettet wurde, als die Herren Architekten denselben als überflüssige Ziererei beseitigen wollten, weist darauf hin, daß die jetzige Klinik St. Joseph früher von besseren Leuten bewohnt war.

Meine Mutmaßung hat sich bei einer näheren Untersuchung bestätigt. Das Haus gehörte früher der herrschaftlichen adligen luxemburgischen Familie de Feller.

Herr Dr. Jean Harpes, den ich um nähere Auskunft bat, schrieb mir: «Un escalier en pierre, très vieux en ses origines, mais modernisé en 1911, conduit à l'entrée principale, de style baroque, formée de deux pilastres, avec fronton décoré des armes de la famille de Feller. Une belle sculpture en bois de ces armes, trouvée encadrée dans la boiserie du salon du premier étage et dont l'identification fut faite par M. Emile Diderrich de Mondorf-les-Bains, nous permit de reconstituer l'ornement de la porte d'entrée devenue méconnaissable et d'établir ainsi la demeure à Luxembourg d'une des anciennes familles nobles du pays. Dominique Feller, à qui nous attribuons la propriété de la maison, avait sept enfants issus de deux mariages. Il était secrétaire-greffier au Grand Conseil de Brabant, capitaine des prévôts de la ville et d'Arlon. Né à Septfontaines (Simmern) en 1696, il avait été anobli pour services rendus, par lettres patentes de l'Impératrice Marie-Thérèse en date du 28 janvier 1741. Il avait contracté mariage en 1731 avec Marie-Cathérine Gerber, fille de Jean- François Gerber, greffier du magistrat de la ville de Luxembourg, intendant des domaines de l'empereur et propriétaire du château d'Autelhaut.

Le quatrième fils de Dominique Feller, François Xavier de Feller, entré dans la compagnie de Jésus, a illustré son nom par un grand nombre de publications d'ordre théologique, historique, politique et scientifique. Il est mort à Ratisbonne en 1802».

* * *

Es erscheint wirklich als eine „ironie du sort", daß ich selbst im Juli 1955 die Klinik St. Joseph als Patient aufsuchen mußte, um mich dort einer Augenoperation zu unterziehen, gleichsam zur Befriedigung der Revanchegelüsten der vielen Operierten, die ich jahrelang auf den Operationstisch der Klinik gebracht hatte. - - - Man wies mir ein schönes, ruhiges Zimmer mit Balkon an der Hinterseite der Klinik zu.

Eines Morgens, als schon meine Genesung nahe war, stellten wir uns, meine Frau und ich, auf den Balkon, der den weit ausgreifenden Alzettegrund, samt seiner näheren und weiteren Umgebung nach Neudorf, Eich und Drei Eicheln hin, wie von einem Beobachtungsposten überragte.

Das ganze Tal war von der unruhigen, geheimnisvollen Beweglichkeit einer grauen, ungreifbaren, schemenhaften Nebelmasse angefüllt, die sich plötzlich an einer Stelle langsam und ganz unhörbar spaltete, gleichsam wie ein majestätischer, weggezogener Doppelvorhang, und einen Zipfel Land sowie eine kleine Strecke des trüben Alzetteflusses aufdeckte.

Dann ballten sich an einer anderen Stelle, verschiedene dichtere Nebelschwaden zusammen und verschmolzen miteinander zu phantastischen Wahngebilden, während sich andere Nebelklumpen bis zur Mitte des Fußes der Oberstadt aufeinander türmten, so daß man unwillkürlich an den Erlkönig von Goethe oder an die Phantasmagorie der Nebelbilder von Sosthène Weis denken mußte.

Dabei zitterte kläglich, eingewickelt in einer Nebelmasse, der Klang einer versteckten Kirchenglocke, die mit schüchterner Stimme zum frommen Morgengebet rief.

Nach kurzer Zeit verschloß sich das Guckloch zur Alzette, und die Nebelwand verdünnte sich an einer Stelle, wo uns im Nebelschleier ein spanisches Türmchen ganz zaghaft entgegen lugte und uns freundlich zuwinkte.

Doch nicht lange sollte die graue Herrschaft und der unheimliche, bewegliche Spuk der Nebelmassen im Alzettetal dauern. Ihr Feind, die goldene Sonne, drängte sich vor.

Sie begann langsam ihren hoheitsvollen Weg am Himmel. Ihre ersten schrägen Strahlen, die noch von einem Wolkendiwan am Himmel gehemmt wurden, konnten dem Nebel noch nicht viel antun. Es war dann auch, als ob die fliegenden gewandten Nebelhexen, die sich im grauen Revier des Nebelmeeres versteckt hielten und lustig hin und her huschten, den Sonnenstrahlen, die sie zu verfolgen suchten, zurufen wollten: „Hier sind wir und hier bleiben wir."

Doch als der Sonnenball, groß und mächtig, höher stieg und die Wolkenbänke zwischen Sonne und Nebelrausch sich verkleinert hatten, zogen sich die vernebelten Hexen nach und nach zurück und flogen langsam und heimlich, ohne irgendwelchen Protestruf von sich zu geben, in ganz unbekannte und geheimnisvolle Schlupfecken, wo sie sich versteckt hielten, solange die Sonne mit ihren brennenden Todesstrahlen sie bedrohte.

Diesem eigenartigen, wechselvollen, geheimnisvollen Kampf zwischen Nebel und Sonne konnte ich im Juli 1955 gespannt zuschauen, denn ich hatte mir in der Klinik St. Joseph auf unserm Balkon, von dem man den ganzen Kampfraum gut übersehen konnte, einen Zuschauerplatz ersten Ranges gesichert.

* * *

Vor 1900 wurde in unserm Lande kaum irgend eine chirurgische Intervention vorgenommen, welche die Bezeichnung Operation verdient hätte und bei welcher der Hautschnitt nach beendetem Eingriff wieder zugenäht worden wäre, trotzdem die Lehren von Pasteur und Lister sowie die Begriffe von Asepsis und Antisepsis unserer Ärztewelt bereits bekannt waren.

Ostern 1899 kam ich als Student von der Universität nach Luxemburg zurück, um die Osterferien in meiner Heimat zu verbringen. Bei dieser Gelegenheit wurde mir mitgeteilt. daß ein Eisenbahnbeamter, den ich gut kannte, vom Bahnarzt nach Straßburg geschickt wurde, damit ihm dort von Professor Madelung eine große Zehe amputiert werde. Diese Nachricht sagte mir, wie tief der chirurgische Geist bei unsrer damaligen Ärzteschaft stand. Ich war erstaunt und entrüstet.

Diejenigen Ärzte, die noch in der voraseptischen Zeit an den Universitäten herangebildet worden waren, hielten sich während ihrer ganzen Praxis von der Asepsis mehr oder weniger fern. Die Erkenntnis der ungeheuren Bedeutung derselben ging ihnen ab. Sie kamen nicht mehr mit und konnten sich nicht für die neuen Theorien begeistern. [Dr. Grechen machte hier allerdings eine Ausnahme.] Sie reinigten sich noch immer die Hände nach einer Operation, nicht vor der Operation. Sie wuschen sie nach einer Geburt, nicht vor der Geburt. Erst als der tiefere Sinn der Asepsis sich langsam nach und nach im Blut und in der Seele unsrer Ärzte fest verankert hatte, konnte bei uns die Chirurgie zur Geltung kommen.

Die Jahre 1900-1905 waren bei uns Versuchs- und Übergangsjahre. Unsere Ärztewelt ging in dieser Zeit suchend und vorsichtig tastend vor und fragte sich, ob sie die Vorschriften der Asepsis oder der Antisepsis annehmen sollte. Dr. Grechen war der erste luxemburgische Arzt, der den Wert und die Wichtigkeit

der Asepsis voll und ganz erkannt und angenommen hatte und bahnbrechend durch die Errichtung eines durch und durch aseptischen eingerichteten Operationszimmers praktisch, das heißt lukrativ, ausnutzen wollte. Andere Ärzte, wie Dr. Martin Klein, August Weber, Faber, Flesch usw. schwankten zwischen Asepsis und Antisepsis oder verbanden beide zusammen.

Von 1900 bis 1905 wurde das Luxemburger Volk durch Konferenzen und populär gehaltene Aufsätze in den Tageszeitungen über den Wert und das Wesen der Asepsis und der Antisepsis reichlich aufgeklärt. Es wurde dem Volke klar gemacht, daß in Zukunft eine Vereiterung nach einer Operation verhindert werdcn könnte und daß das früher so gefürchtete Wundfieber gänzlich aus der Welt geschaffen sei.

Die Luxemburger wurden nicht eingeladen, sondern geradezu aufgefordert, sich operieren zu lassen, insofern sie von irgend einem Übel behaftet waren, das jetzt durch einen operativen Eingriff ganz gefahrlos entfernt werden konnte.

So kam es dann auch, daß sich zwischen 1905-1910 Kranke operieren ließen, die bisher zögernd abgewartet hatten. Es kam förmlich zu einem richtigen Stau von Operationskandidaten, die schließlich einer nach dem anderen, die Kliniken aufsuchten, um von ihrem Übel befreit zu werden. Der eine machte dem anderen Mut.

Diese volkspsychologische Erscheinung trug jedenfalls viel dazu bei, daß die Zahl der Kranken in der Klinik St. Joseph rasch zunahm und daß die Oberleitung der neueingerichteten Klinik sich mit allem Eifer für neue Krankenzimmer einsetzen mußte.

Von 1910-1940 hatten wir wöchentlich in der Klinik St. Joseph fast regelmäßig über zehn chirurgische Eingriffe aller Art.

Die Klinik St. Joseph kam gerade zur rechten Zeit und füllte eine Lücke in der Zahl der vorhandenen Krankenhäuser der Stadt Luxemburg. Außerhalb der Stadt Luxemburg befand sich damals nur ein einziges Krankenhaus: die Arbed-Klinik von Düdelingen. In Esch befand sich weder eine Klinik noch ein Krankenhaus.

So kam es, daß die spärlichen Kliniken der Stadt Luxemburg, nach dem triumphalen Siegeszug der Asepsis, zwischen 1905 und 1910 zu klein wurden, oft sogar übervoll besetzt waren. Der Aufbau, die Erweiterung und die Verbesserung der Klinik St. Joseph drängten sich förmlich auf, um einen Teil der Kranken aufnehmen zu können, die ihre Scheu und ihre Angst vor dem Operieren abgelegt hatten und die Kliniken hoffnungsvoll aufsuchten, damit ihnen hier geholfen werde.

Während des Krieges 1914-1918 war immer Hochbetrieb in der Klinik St. Joseph. Der Umstand, daß kein Luxemburger das Land verlassen durfte, um sich auswärtig operieren zu lassen, trug jedenfalls dazu bei, daß die Kliniken von Luxemburg während dieses Krieges immer überfüllt waren.

Zu dieser Zeit kamen auch besonders viele Kranke aus der Minettegegend in die Klinik St. Joseph, um dort operiert zu werden. Die Kliniken und Krankenhäuser fehlten ja damals im Gebiet der roten Erde.

Sehr oft kamen auch Escher Ärzte nach Luxemburg, um bei den Operationen, die an ihren Kranken vorgenommen wurden, zu assistieren. Ein recht kollegiales

Zusammenarbeiten zwischen Luxemburg und den ärztlichen Kollegen von Esch wurde hierdurch gefördert.

Dr. Schaeftgen sagte uns einmal während des Krieges 1914-1918, daß in der Escher Gegend viele Krätzkranke wären, die in Esch nicht richtig behandelt werden konnten, weil es dort an einer passenden Einrichtung und an Seife fehlte.

Da wir im Untergeschoß der Klinik St. Joseph ein regelrechtes Krätzzimmer eingerichtet hatten, und unser Wärter alle Finessen einer Krätzkur kannte, rieten wir Dr. Schaeftgen, er möge ruhig seine Krätzkranken von Esch zu uns schicken; unser Nikla, - so hieß der Wärter - würde dieselben nach fünf Tagen krätzfrei zurückschicken. Und so geschah es auch. Eine Dauerheilung konnte allerdings unser Nikla nicht garantieren.

Vom Krieg 1914-1918 sind mir übrigens verschiedene Erinnerungen im Gedächtnis geblieben.

Am Anfang des Krieges brachten uns deutsche Sanitäter eines Tages vier Tetanuskranke, die alle vier in einem Zimmer des Erdgeschosses untergebracht wurden. Vier starke, junge, ganz bewegungslose Mariner, die kein Wort sprachen, als ich das Zimmer betrat, eben weil der Tetanus ihnen den Mund verschloß, aber kein Auge von mir abschlugen, denn die Augenmuskeln waren nicht gelähmt. Das Grauen der Erkrankung verhinderte jede Bewegung und jede Unterredung. Es war eine Schrecken erregende, dantische Schauervision, die mir durch Mark und Bein ging.

Ich telephonierte gleich an das Staatslaboratorium, um ein größeres Quantum Antitetanusserum zu erhalten. Dr. Praum antwortete mir, daß das Antitetanusserum schon längst verbraucht sei. Es blieb mir nur die Morphiumspritze übrig.

Am andern Morgen waren alle vier tot, und zwar bei offenen Augen.

Damals verspürte ich zum erstenmal die grausame Unmenschlichkeit eines unbarmherzigen Krieges und die beschämende Machtlosigkeit des Arztes der Krankheit gegenüber . . .

Ende 1918 brachte man uns einen jungen Amerikaner, dem der rechte Vorderarm gänzlich aufgerissen worden war. Ich verordnete dem Verletzten jeden Morgen ein langdauerndes Armbad mit Heublumen, da ich eine totale Vereiterung der Wunde befürchtete. Der Erfolg war auffallend gut, und die Behandlung gefiel dem Kranken recht wohl. Jeden Morgen klingelte unser Amerikaner in - Héblummen, Héblummen!" Als er nach zwei Monaten fortging, rief er die ganze Belegschaft der Klinik zusammen, angefangen mit der Obermutter, bis zum kleinsten Küchenmädchen. Keiner wurde ausgelassen. Er überreichte nun jeder Dienstperson aus der Klinik ein recht ansehnliches Geldgeschenk. Mich umarmte er und gab mir einen Kuß. Ein schöneres Arzthonorar habe ich nie erhalten. Und ich hatte noch nebenbei die Genugtuung, daß bei einem Amerikaner die Sprachstudien es soweit gebracht hatten, daß er wenigstens ein luxemburgisches Wort kennengelernt hatte, das er und nach Amerika mitnehmen konnte: „Héblummen".

***

Und doch genügte uns die anstrengende Tätigkeit im Innern der Klinik St. Joseph immer noch nicht.

Eine alte, mittelalterlich aussehende Heilmethode wurde von uns noch nebenbei gepflegt und beibehalten, eine Methode, die heutzutage vollständig in Vergessenheit geraten ist und an die wandernden Starstecher und Steinschneider des Mittelalters erinnerte. Wir operierten auch noch öfters von 1906-1925 in Privatwohnungen, also außerhalb der Klinik. Die Privatwohnung wurde dann zur Klinik, das Personal der Klinik, ganz oder teilweise, zur fliegenden Operationsgruppe.

Am Anfang unseres Jahrhunderts weigerten sich bei uns noch viele Kranke, sich einer Klinik anzuvertrauen. Das Mißtrauen, das die Kranken noch von alten Zeiten her gegen jede geschlossene Krankenanstalt empfanden - ein Überrest des Abscheus gegen die faulstinkenden Strohsäcke des Mittelalters - war noch nicht ganz vergessen, so daß die moderne Klinik mit ihrer gemischten Gesellschaft noch immer als Vorhof zum Jenseits angesehen wurde, in welchen sie nur recht ungern eintreten wollten. Viele von diesen Kranken verlangten, in ihrem Hause bleiben zu können, insofern bei ihnen die Durchführung einer Operation nötig geworden war. Öfters waren sie auch nicht mehr transportfähig. Manchmal wünschte auch der Hausarzt, daß sein Patient in seiner Privatwohnung operiert werde, teils weil er die Nachbehandlung selbst übernehmen wollte, teils weil er Angst hatte, den Patienten als guten Kunden zu verlieren. Manchmal wollte der Kranke sich auch nicht von seinen Angehörigen trennen.

Kurzum, wir mußten öfters - mein Tagebuch nennt mir 54 Fälle, - in einer Privatwohnung, außerhalb der Klinik, operieren, und zwar in Verhältnissen, die manchmal recht unbequem und unerwünscht waren.

Es handelte sich meistens um Unglücksfälle, eingeklemmte Hernien, Blinddarmentzündung, Perforation eines Magengeschwürs usw. Manchmal waren allerdings auch größere chirurgische Eingriffe erforderlich, so z. B. ein Kaiserschnitt (zweimal), entzündete Gallensteine (dreimal), Torsion einer Eierstockcyste, einmal sogar eine künstliche Magen-Darmverbindung wegen Duodenalkrebses, wobei mir als einzige Lichtquelle eine kleine, rauchende Küchenlampe zur Verfügung stand.

Öfters wurde A. Junker auf seinem Fahrrad vorgeschickt, um den Kranken und den Operationsraum vorzubereiten, für abgekochtes Wasser zu sorgen, die Lagerung des Patienten während der Operation vorzubereiten usw. Dr. Bricher und ich folgten dann nach, gewöhnlich per Rad, denn das Autofahren war damals noch nicht in Mode und übrigens sehr teuer. Wenn Dr. Bricher fehlte, wurde er durch den Hausarzt ersetzt.

In Ulflingen machte ich mit Dr. E. Bertemes einen Kaiserschnitt wegen placenta praevia centralis. Der stramme Bursche, den ich damals zur Welt brachte und am Hammelbein herauszog, ist heute ein tüchtiger Arzt.

Diese Abart von klinischer Chirurgie, die Hauschirurgie, die längere Jahre hindurch von dem vierköpfigen Konsistorium der Klinik St. Joseph betrieben wurde, ist heute ganz verschwunden.

Es wurden in den letzten Jahren fast in allen größeren Lokalitäten unseres Landes neue, moderne Kliniken gebaut, die von den Kranken per Automobil leicht zu erreichen sind. Wir haben auch heute einen Stab von tüchtigen und gut ausgebildeten Chirurgen, und das nicht nur in der Hauptstadt. Vor 50 Jahren war

die Chirurgie eine Apanage der Universitätskliniken und der Universitätsprofessoren. Heute ist sie zu einem Allgemeingut des Volkes geworden. Das ist der Segen, ich möchte fast sagen das hervorragendste Wunder der Asepsis.

Außerdem hat auch heute die moderne Klinik viel, oder vielmehr alles, von ihrem mittelalterlichen schlechten Ruf verloren.

Ich glaube nicht, daß die Mortalität der improvisierten Hauschirurgie diejenige der klassisch eingerichteten modernen Operationsräume übertroffen haben sollte. Brauchbare Statistiken bestehen hierüber allerdings nicht.

Und doch hatte die Hauschirurgie ihre nützliche, sogar ihre poetische Seite. Nur durfte es dem Wanderchirurg und seinen Gehilfen nicht am praktischem Organisationsgeist fehlen. Und dieses Organisationstalent besaß Anton Junker in Reinkultur. Auf ihn konnte man sich ganz verlassen. Eine Rumpelkammer konnte er in kurzer Zeit zu einem recht brauchbaren Operationszimmer herrichten.

Manchmal brachte uns die Hauschirurgie in die sonderbarsten Situationen. Eines Tages ließ mich der alte, sympathische Dr. Bohler Senior nach Wiltz kommen, um einen eingeklemmten Bruch zu operieren. Herr Kollege Bohler empfing mich am Bahnhof. Er ließ mich auf eine Kutsche klettern, setzte sich neben mich auf den Bock, mit der Peitsche in der Hand und sagte: „Wir müssen noch ziemlich weit fahren, bis zum Pommerloch". Die Fahrt war sehr angenehm. Herr Kollege Bohler kutschierte selbst und gab dem Gaul manchen Schlag, damit wir noch vor der Nacht im Pommerloch ankommen könnten.

Als wir das Pommerloch erreicht hatten, erklärte uns die Frau mit der eingeklemmten Schenkelhernie: „Ich lasse mich unter keinen Umständen operieren. Gebt mir die richtige Salbe, dann wird die Sache sich schon von selbst einrenken. Nein, operieren lasse ich mich nicht. Schaut, daß ihr wieder nach Hause kommt." Alles Zureden half nichts. Wir mußten unverrichteter Sache wieder abreisen. Die Frau starb nach 4-5 Tagen.

Herr Dr. Bohler entschuldigte sich, daß er mich hatte unnützerweise kommen lassen, aber der alte Herr war so sympathisch, daß ich ihm nur danken konnte, daß er mir einen so herrlichen Nachmittag auf dem Land geschenkt hatte. In Wiltz brachte mir Frau Dr. Bohler eine „Hameschmier“, und zwar eine vollwertige „Hameschmier“. - Das Pommerloch werde ich nie vergessen.

***

Sogar eine kleine Filiale der Klinik St. Joseph hatten wir in Clerf organisiert, eine Filiale die jahrelang funktionierte und sich recht gut bewährte.

Sie wurde von drei Ärzten geführt, die Hand in Hand arbeiteten: Dr. E. Bertemes aus Clerf, Dr. Boset aus Limmerlé (Belgien) und nebenbei Dr. Fr. Delvaux aus Luxemburg.

Gewöhnlich jeden sechsten Donnerstag trafen wir uns in Clerf. Dr. Bertemes und Dr. Boset hatten regelmäßig für diesen chirurgischen Donnerstag verschiedene Kranke aus ihrer Praxis zurückbehalten, die in einem kleinen Operationszimmer, das wir im Clerfer Sanatorium eingerichtet hatten, operiert werden sollten. Dr. Boset übernahm den Posten des Narkotiseurs, Dr. Bertemes fungierte als Assistent und ich wurde zum Operateur ernannt.

Vielen Kranken aus dem hohen Oesling wurde hierdurch der weite Weg nach Luxemburg erspart, und die Operation erschien ihnen weniger unbequem und

unerwünscht, weil dieselbe in ihrer Heimat vorgenommen werden und sie stets in Berührung mit ihrer Familie bleiben konnten.

Nach der Operationssitzung tranken wir zusammen den Aperitif im Hôtel Koener, und dann wurde bei Dr. Bertemes das Mittagessen eingenommen.

Zur Entlastung von Frau Dr. Bertemes schlug ich einmal Dr. Boset vor, in Zukunft, als Revanche, das gemeinsame Mittagsmahl im Hôtel Koener einzunehmen. Als ich Dr. Bertemes diesen Vorschlag brieflich mitteilte, erhielt ich von ihm eine Postkarte mit folgender Antwort:

Der alte Brauch wird nicht gebrochen,
Denn meine Frau wird weiter kochen.

Dr. Bertemes besaß eine Zeitlang eine zahme Dohle. Es war ein allerliebstes Tierchen und war Dr. Bertemes äußerst zugetan. Überall wo Dr. Bertemes sich aufhielt, kam die Dohle herbeigeflogen und wich nicht aus seiner Nähe. Zwischendurch huschte sie schnell durch das offene Fenster in die Küche, um dort ein Stück Speck oder eine Krum Brot zu naschen, kehrte dann aber wieder rasch zu Dr. Bertemes zurück.

Wenn Dr. Bertemes in einem Nachbardorf einen Krankenbesuch machen wollte, setzte er sich auf sein Rad und pfiff die Dohle herbei. Das Tierchen begleitete ihn dann hin und zurück, wobei es von Straßenbaum zu Straßenbaum flog.

Abends vor dem Schlafengehen flog die Dohle in die Küche, schnappte noch schnell einen kleinen Bissen hier und dort, stieß einen eigenartigen Schrei aus, gleichsam einen Gutenachtruf, und verschwand unter dem Küchenschrank, um dort die Nacht zu verbringen.

Eines Tages, an einem Operationsdonnerstag, setzten wir uns im Hause Bertemes zu Tisch: Frau Dr. Bertemes, Dr. Boset, der dann in einem Mischmasch von Kauderwelsch und Öslinger Platt die drolligsten Anekdoten erzählte, Dr. Bertemes und ich.

Vor dem Essen schlich sich heimlich Dr. Bertemes zum Fenster, um dasselbe eine Spalt weit zu öffnen. Ich konnte mir in diesem Augenblick seine sonderbare Handlungsweise nicht erklären.

Während des Essens kam plötzlich die Dohle durch das geöffnete Fenster ins Zimmer geflogen und setzte sich gleich auf den Tisch. Dr. Bertemes strahlte vor Freude, als er seinen kleinen Freund sah. Ich verstand jetzt, weshalb er vor dem Mittagessen heimlich das Fenster geöffnet hatte. Die Dohle musterte den Tellerinhalt eines jeden Gastes, nahm von jedem Teller bald dies, bald das, pickte eine saftige Birne an und stellte sich zu guter Letzt in die Mitte des Tisches, wippte mit dem Schwanz und ließ ihre Visitenkarte auf das Tischtuch fallen. Dann flog sie mit einem lustigen Schrei davon.

Als dann Frau Dr. Bertemes sich über diese „Schweinerei" ärgerte, sagte Dr. Bertemes zu ihr: „Aber, Amélie, sei doch froh daß das Tierchen so höflich und so anständig von uns erzogen worden ist, denn bis jetzt hat es ja noch keinem auf den Teller gesch …

Eines Tages kam die Dohle nicht wieder und blieb auf immer verschwunden. Was aus ihr geworden war, konnte Dr. Bertemes nie erfahren. Wahrscheinlich wird eine Katze sie gefangen haben.

Aber lieb war sie, die kleine Dohle, allerliebst.

Ich konnte sie gut brauchen, und ich wäre ihr auch immer zugetan geblieben, selbst wenn sie mir, während des Mittagessens bei Dr. Bertemes, auf den Teller geschissen hätte . . . .

Das ist die Geschichte von der possierlichen Dohle.

Sie gehört zu meinen Erinnerungen, die vielfach ein halbes Jahrhundert zurückliegen und die ich, 87 Jahre alt, als Beitrag zur Entwicklungsgeschichte der Chirurgie in unserm Lande geschrieben habe.

Das war mein Leben.

François Delvaux a fait ses humanités à l'Athénée (promotion 1893-1894)

Baden	J.-P.	Grevenmacher	Médecin	Grevenmacher
Bertemes	Guillaume	Clervaux	Médecin	Charleville
Braunshausen	Nicolas	Garnich	Professeur	Luxembourg
Brück	Paul	Luxembourg	Professeur	Paris
Clément	Victor	Luxembourg	Inspecteur des Télégraphes	Luxembourg
Conradt	Nicolas	Beyren	Vicaire	Dudelange
Delvaux	François	Weiswampach	Médecin	Luxembourg
Feltgen	Ch.	Chavigny (Nancy)	Médecin	Dombas (Nancy)
Ferron	Eugène	Luxembourg	Capitaine de Gendarmerie	Luxembourg
Fischer	Eugène	Luxembourg	Médecin	Luxembourg
Franck	Michel	Luxembourg	Cap Corps des Volontaires	Luxembourg
Gindorff	Joseph	Luxembourg	Employé de commerce	Paris
Gushurst	Philippe	Luxembourg	Curé	Wellenstein
Hohengarten	Nie	Luxembourg	Chef bur Gouvernement	Luxembourg
Kauffmann	Guill.	Bascharage	Professeur au Séminaire	Luxembourg
Kaufmann	Jean	Berdorf	Curé	Eppeldorf
Kayser	Aloyse	Mersch	Chef de gare	Trois-Vierges
Kieffer	Nicolas	Gostingen	Curé	Rice Lake (E.U.)
Limpach	Joseph	Luxembourg	Chef des Expéditions	Rumelange
Metzler	Léon	Esch-sur-Alzettel	Doct droit, dir. Arbed	
Metzler	Joseph	Esch-sur-Alzette	Médecin	Esch-sur-Alzette
Modert	Henri	Grevenmacher	Recev. Contributions	Ettelbruck
Moutrier	Ferdinand	Esch-sur-Alzette	Médecin	Luxembourg
Pundel	Eloi	Wormeldange	Commerçant	Wormeldange
Ruppert	Paul	Luxembourg	Avocat-avoué	Luxembourg
Schaus	Jean	Folschette	Curé	Sandweiler
Schmit	Jean	Dommeldange	Étudiant	
Sinner	Nicolas	Longsdorf	Étudiant	

Tock	Marcel	Haine Saint-Pierre	Ingénieur, directeur	La Louvière
Tockert	Joseph	Dommeldange	Professeur	Luxembourg
Trausch	Dominique	Selscheid	Curé	Rédange s/A
Wagner	Joseph	Dommeldange	Inspecteur des Contribut.	Luxembourg
de Ziegler	Albert	Esch-sur-Alzette	Recev principal Douanes	Luxembourg

François Delvaux wurde am 4.10.1872 in Weiswampach geboren als Sohn des Notars Valentin Delvaux und Nathalie Augst.

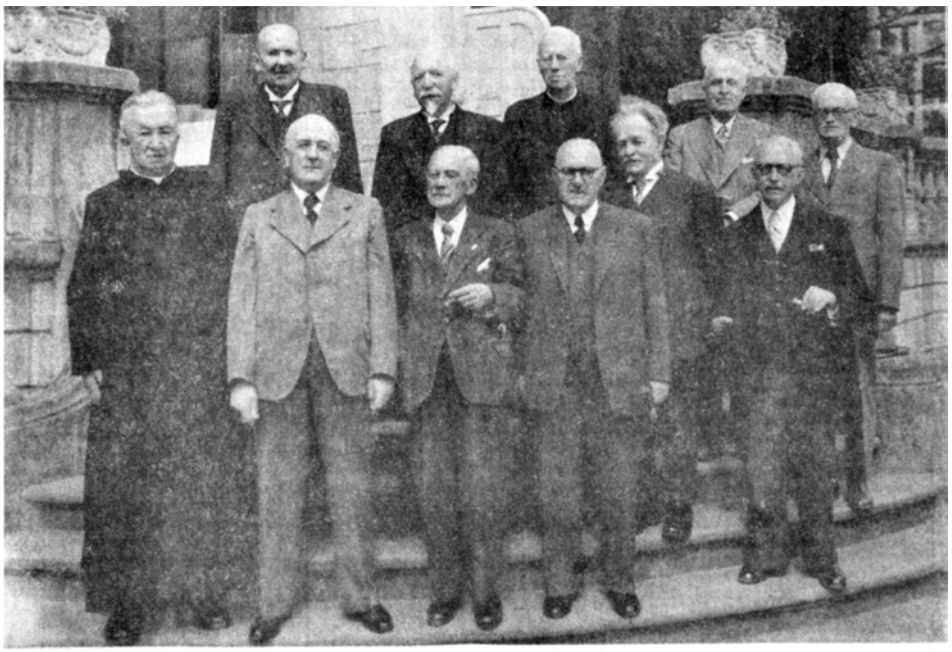
Die Grundschule besuchte er bei den Schulbrüdern in Carlsbourg (Belgien), studierte dann am Athenäum. Nach Universitätsstudien in Strassburg, Heidelberg, Berlin und 3 Jahren Aufenthalt in München (Examen 29.10.1900) kam er nach Luxemburg zurück.

Laut Memorial von 1930 wurde Delvaux am 29.10.1900 nach Doktoratsexamen in Luxemburg, als Arzt angenommen.

François DELVAUX starb 92-jährig in Luxemburg am 7.8.1964: "Chirurgien par passion, écrivain par goût, il a sû incarner le parfait honnête homme du 20e siècle" (Jean Schon, in: Le docteur François Delvaux, L.W. vom 28.10.1964).

Zitat von Dr. Franz Delvaux

Die Spezialisierung à outrance, welche sich in letzter Zeit in allen Gebieten der Heilkunde immer mehr und mehr ausbildet und erweitert, ist nicht richtig und muß notwendigerweise diverse und gefährliche Schattenseiten nach sich ziehen. Der Spezialist, welcher nur seine Spezialität betreibt und beherrscht, wird einseitig: er versimpelt, verliert den Überblick über die wichtigsten Daten der allgemeinen Pathologie. Sein ärztlicher Blick wird gegen alles abgestumpft.



Im Juli 1949, bei ihrem letzten Conveniat, wurde dieses Bild der überlebenden Abiturienten des Jahrgang 1894 aufgenommen. Heute lebt von ihnen nur mehr Dr. Frar ois Delvaux, d r unsern Artikel schrieb. Von links nach rechts: Pfarrer Schaus, Jos Wagner P. Ruppert, N. Braunshausen, Hohenge ten, Gusburst, de Ziegler, Dr. Delvaux, L. Metzler, Pündel und Jos. Tockert.

Wer war's ?

— Annullierte Prüfung. Nicht wenig verdutzt waren die Studenten der Quarta unserer Mittelschulen, als ihnen gestern nachmittag zum Schluß des Uebergangsexamens von ihren resp. Direktoren mitgeteilt wurde, die Prüfung betreffend die lateinische Version sei annulliert. Es bliebe ihnen daher nichts anderes übrig, als morgen Freitag um halb 9 Uhr erneut anzutreten, um ein zweites Mal den Beweis ihrer Tüchtigkeit in der Uebertragung eines lateinischen Textes ins Deutsche zu erbringen. Wie verlautet, war eine Klasse auf irgendeine Weise hinter die Schliche der Prüfungskommissic gekommen. Jedenfalls gab es da und dort „Arbeiten", die alle ob ihrer Genauigkeit und Exaktheit in Erstaunen setzten. Es konnte also da wirklich nicht mit rechten Dingen zugegangen sein. Der bösen Tat folgte die Strafe auf dem Fuße. Nun muß morgen die übergroße Mehrzahl der Prüflinge, welche die Kraftanstrengungen nunmehr glücklich überstanden wähnten, zum zweiten Mal Blut schwitzen.

Diese Mitteilung war am 23. Juni 1955 im Luxemburger Wort zu lesen.

Die Studenten der Lateinsektion auf Quarta mussten also nochmals antreten.

Was war geschehen?

War im Athenäum eine undichte Stelle – oder war es in einem anderen Gebäude?

War es einer dieser Schüler des Athenäums, der sein Examen mit Erfolg abschloss und so in dieser Liste zu finden ist?

Baden Frank de Luxembourg;
Becker Jean de Bertrange;
Bernardy Edmond d'Esch-sur-Alzette;
Besch Henri de Luxembourg;
Buchler Félix de Luxembourg;
Colbach Joseph de Heffingen;
Crauser Guy de Luxembourg;
Dosser Robert de Strassen;
Ehlinger Paul de Bascharage;
Elsen Charles de Luxembourg;
Feltgen Pierre d'Esch-sur-Alzette;

Fonck Paul de Luxembourg;
Gillen Paul de Welscheid;
Gloden Paul de Luxembourg;
Hammer Marc de Luxembourg;
Heirend Eugène de Luxembourg;
Hippert François de Dudelange;
Hippert Jacques de Luxembourg;
Hoffmann Albert de Luxembourg;
Hommel Roger de Keispelt;
d'Huart Jacques de Luxembourg;
Jones Robert de Luxembourg;
Kaell Norbert de Luxembourg;
Kass Théo d'Itzig;
Kauffman Jacques de Luxembourg;
Keiser Paul de Luxembourg;
Kemmer Camille de Platen;
Lamesch Henri de Pratz;
Libert Raymond de Luxembourg;
Lies Edmond de Medernach;
Mailliet Jean-Pierre de Bruxelles;
Majerus Jean-Pierre d'Ettelbruck;
May Nicolas de Luxembourg;
Medernach Jean de Luxembourg;
Meyers Pierre de Hollerich;
Michel Bertram de Koesslin (Pommern);
Mullenbach Georges de Luxembourg;
Muller Jean de Luxembourg;
Nau Edouard de Luxembourg;
Neuman Jean de Luxembourg;
Nilles Carlo de Pétange;
Nilles Paul de Luxembourg;
Redo Jean d'Ellange;
Reisdorf Willy de Dillingen (Sarre);
Richer Albert de Luxembourg;
Rihm Georges de Luxembourg;
Ruppert Raymond de Luxembourg;
Schaffner Carlo d'Esch-sur-Alzette;
Schaffner Pierre d'Esch-sur-Alzette;
Scheuer Paul de Luxembourg;
Schmit Pierre de Luxembourg;
Scholer Marc de Bertrange;
Scholtes Guillaume de Luxembourg;
Seywert Fernand d'Esch-sur-Alzette;
Ternes Charles de Luxembourg;
Theisen Robert de Luxembourg;
Thelen Camille de Luxembourg;
Thiel André de Luxembourg;
Thill André de Fennange;
Thill Marc de Luxembourg;
Thilmany Jean de Wiltz;
Thyes Félix de Luxembourg;
Toussing Edmond de Mersch;
Wagener Jean de Luxembourg;

Weis Antoine de Luxembourg;
Welter Marc de Luxembourg;
Wolter Arthur de Roullingen;
Wolter Edouard de Luxembourg;
Wolter Jean-Joseph de Luxembourg;
Worré Ernest de Luxembourg

Da es zwei Quarta-Klassen gab, ist der „Schuldige“ nur in einer Hälfte der Schüler zu finden. Klassenlehrer waren René Schaaf und Joseph Goedert.

b) *Examen de passage*

Par arrêté ministériel du 21 avril 1955, concernant la composition des commissions pour l'examen de passage aux établissements d'enseignement secondaire, la commission d'examen à l'Athénée a été composée comme suit:

Commissaire du Gouvernement: M. Edouard *Probst,* professeur-attaché au Ministère de l'Education Nationale.

Membres effectifs: MM. Eugène *Lahr,* Joseph *Goedert,* Léon *Bollendorff,* René *Wirtz,* Emile *Thiry,* Edouard *Kinnen,* professeurs.

Membres suppléants: MM. René *Schaaf,* Joseph *Maertz,* Marcel *Hoffmann,* professeurs.

Es war in der Lateinstunde. Jemand klopfte an die Tür. Der Herr erhob sich vom Stuhl, stieg hinab, öffnete die Tür, trat hinaus und zog sie hinter sich zu.

Der Schüler an der Tafel warf einen schnellen Blick auf das Pult, merkte sich die Seite des aufgeschlagenen Buches, und schon öffnete sich die Tür.

Es war die Klasse 4^{e}B. Carlo Schaffner schrieb schnell die Referenzen aus dem <de Bello Gallico> auf; in der Boulette wurde eifrig in der Bréck nachgesucht - - - und gefunden!

Der Klassenlehrer war Latein-Lehrer und in dem Gremium des Examens!

Professor Goedert erzählte hin und wieder diese Begebenheit mit dem ihm eigenen Humor.

Es erübrigt sich aufzuführen, dass er deswegen von den Kollegen manchmal auf den Arm genommen wurde.

Konsequenzen hatte dieser Vorfall nur für die Schüler: sie mussten noch einmal antreten zu der lateinischen Version.

Wie wurde der Fall aufgedeckt?
Ein Schüler war besonders emsig, - - - hatte er doch zwei oder drei Sätze zuviel auf sein Prüfungsblatt abgeschrieben !

D'Zensur

Vum Kremer Pir

Kanner léiert, gitt iech drun
Well et kënnt op d'Punkten un
An déi kommen alleguer
Hoërgenee op är Zensur

Alles fant der do notéiert
Wat der an der Zäit stodéiert
Ob der brav waart oder stur
Alles steet op der Zensur

Sid der spéider Kandidat
Fir eng Plaz beim Papa Stat
Oder soss, 't as eendu wuer
Wat se froen as d'Zensur

Steet do beim Betragen "Drei"
Geet déi Saach nët gutt an d'Rei
An et kënnt en aneren duer
Ee mat enger "Eins-Zensur"

Duefir Kanner, gitt iech drun
Well et kënnt op d'Punkten un
Spéider kucken s'alleguer
Nëmme grad op är Zensur

Ma as eng déck Plaz vakant
Zielt e Gudden an der Hand
'T kënnt e Pappejéngi duer
D'Mënz as nach déi bescht Zensur